



L'Egypte ancienne

Maruéjol, Florence

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

100
questions
sur

L'ÉGYPTE ancienne

FLORENCE
MARUÉJOL



La BOÉTIE

L'ÉGYPTE ancienne

- Y-a-t-il un mystère des pyramides ?
- Comment le premier pharaon est-il monté sur le trône ?
- Quelle fut la découverte archéologique la plus spectaculaire ?
- Pourquoi doit-on le droit de grève aux Égyptiens ?
- Y-a-t-il eu des femmes pharaons ?

Depuis l'expédition de Bonaparte, l'Égypte est une passion française. Pourtant, ce vaste continent englouti reste méconnu, complexe et l'égyptologie se renouvelle sans cesse grâce aux fouilles archéologiques qui sont très loin d'être achevées. Abordant tous les domaines, Florence Maruéjol, la spécialiste française de l'Égypte ancienne apporte dans cet ouvrage des réponses précises et clarifie bon nombre d'idées reçues.

Docteur en égyptologie, **FLORENCE MARUÉJOL**, a participé à de nombreuses fouilles et enseigne depuis 1996 à l'Institut Kheops Égyptologie de Paris. Elle est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *L'Égypte ancienne pour les nuls* (Ed. First), *Dieux et rites de l'Égypte antique* (Ed. de La Martinière) et *L'amour au temps des pharaons* (Ed. First).

LES ÉDITIONS
La BOÉTIE

100
questions
sur

L'ÉGYPTE ancienne

FLORENCE
MARUÉJOL

La BOÉTIE

Collection dirigée
par François-Guillaume Lorrain

Déjà parus

La Phytothérapie, du Dr Éric Lorrain

Les Francs-maçons, de Sophie Coignard

Napoléon, de Thierry Lentz

Le Vélo, de Michel Dalloni

L'Iran, de Mohammad-Reza Djalili et Thierry Kellner

Les Mythes de l'histoire de France, de Laurent Avezou

L'Islam, de Malek Chebel

Dieu, de Paul Clavier

La Grande Guerre, de Jean-Pierre Verney

Freud, d'Alain de Mijolla

© Éditions la Boétie

EAN : 9782368650288

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Avant-propos

Il est une question qui précède toutes les autres : pourquoi une civilisation naufragée depuis plus de mille cinq cents ans, dont le berceau se trouve à des milliers de kilomètres et dont nous ne sommes pas les héritiers directs, suscite-t-elle nos interrogations ?

Nous ne sommes pas les premiers que la civilisation pharaonique a intrigués. Du temps où elle était encore bien vivante, elle a attiré les savants grecs. Hérodote au ^v^e siècle av. J.-C., Diodore et Strabon au ⁱ^{er} siècle av. J.-C., et Plutarque au ⁱ^{er} siècle de notre ère, ont éprouvé pour elle un vif intérêt, teinté d'admiration. Son incroyable longévité et ses extraordinaires monuments, beaucoup mieux conservés qu'aujourd'hui, ne pouvaient que les impressionner. Mais déjà, ils étaient loin de tout comprendre de ce peuple qui, comme le disait Hérodote, faisait tout à l'inverse des Grecs. Ce n'est pas faute de s'être informés sur les coutumes locales auprès de leurs hôtes et en particulier des prêtres. On doit ainsi à Hérodote une description complète de la momification qui correspond bien au processus que les scientifiques ont reconstitué de nos jours à partir du matériel d'embaumement et de l'étude des momies. Attiré par la géographie, Strabon s'offre une croisière sur le Nil et mentionne les monuments qu'il découvre au fil de l'eau. Quant à Plutarque, c'est la religion qui le captive. Auprès du clergé égyptien, il recueille le mythe d'Osiris dont il livre la seule version complète qui nous soit parvenue.

À la fin du ^{iv}^e siècle de notre ère, le triomphe du christianisme et la fermeture des derniers temples pharaoniques jettent un voile sur l'Égypte antique. Les sanctuaires désertés servent de carrière, les hiéroglyphes tombent dans l'oubli. Les clés de l'histoire pharaonique sont perdues. Au Moyen Âge, les voyageurs arabes qui visitent la région du Caire s'ébahissent devant les ruines encore spectaculaires de Memphis. Il faut à Abd el-Latif un après-midi entier pour les parcourir.

À partir de la Renaissance, les voyageurs européens, bien qu'encore peu nombreux, retrouvent le chemin de l'Égypte. La plupart

ne dépassent pas Alexandrie, Le Caire et le Sinaï. Le voyage dans le Sud, isolé, est semé d'embûches.

En 1798, la redécouverte de l'Égypte connaît une brusque accélération. Pour couper la route des Indes aux Anglais, Napoléon Bonaparte débarque en Égypte avec l'armée française. Il lui adjoint une commission de plus de cent cinquante savants. À charge pour eux d'établir un inventaire complet du pays concernant aussi bien la botanique, la géologie, le régime de l'eau que les monuments antiques et islamiques. Dans l'esprit du général, il est indispensable de bien connaître une contrée dans laquelle les Français sont susceptibles de s'installer durablement. Échec militaire, la campagne est un succès scientifique. Certains membres de la commission se sont attelés avec un enthousiasme passionné aux relevés des vestiges pharaoniques. Leurs dessins, de très grande qualité, et les commentaires qui les accompagnent figurent en bonne place dans la *Description de l'Égypte*, la publication de l'ensemble des travaux menés par les savants jusqu'en 1801. Avec son retentissement scientifique, l'expédition d'Égypte prépare l'avènement d'une nouvelle science : l'égyptologie. L'intervention française a en outre propulsé l'Égypte dans l'ère moderne et en a ouvert grand les portes aux Occidentaux. En 1822, en déchiffrant les hiéroglyphes, Jean-François Champollion consacre la naissance de l'égyptologie.

Loin de s'arrêter là, la contribution majeure des Français à la connaissance de l'histoire pharaonique se poursuit avec la fondation du Service des Antiquités de l'Égypte et du musée du Caire par Auguste Mariette au milieu du XIX^e siècle. Puis vient la fondation de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire en 1880, actif sur de nombreux chantiers de fouilles. La fascination des Français pour la civilisation pharaonique, constamment entretenue par l'implication de nos compatriotes, ne s'est jamais démentie. À tel point qu'on peut vraiment parler de passion française.

Expositions temporaires et musées attirant des foules de visiteurs, voyages touristiques, documentaires télévisés, livres, le sujet est-il aussi riche qu'il semble l'être ? N'a-t-on pas déjà tout dit ou tout écrit sur l'Égypte ancienne ? Peut-on encore se poser des questions en ce qui la concerne ? Science encore récente, puisqu'elle ne compte que deux siècles, l'égyptologie se renouvelle sans cesse grâce aux fouilles archéologiques et aux publications des monuments et des textes qui

sont très loin d'être achevées. Des faits que l'on pensait acquis sont remis en cause, des points obscurs de l'histoire parfois éclaircis. Hélas, des préjugés tenaces et des idées dépassées ou fausses trop souvent répétées persistent, méritant d'être balayés. Le sujet est donc loin d'être épuisé, notre curiosité assouvie. Les pharaons n'ont pas fini de nous faire rêver.

I

HISTOIRE



Pourquoi l'Égypte s'appelait-elle la « Noire » ?

LES ANCIENS ÉGYPTIENS ont défini leur pays par référence à la couleur de son sol. *Kemet*, c'est-à-dire la « Noire », désigne la terre lourde et riche que vient enrichir chaque année le limon déposé par la crue du Nil. À la « Noire », ils ont opposé la « Rouge », *décheret*. Elle correspond aux immenses étendues de sable et aux montagnes arides. Noir et rouge, les deux adjectifs reflètent la géographie très particulière du pays : des terres arables cernées par le désert, parsemé de quelques oasis, qui recouvre la plus grande partie du territoire.

Les Deux Terres ou le Double Pays, *taouy*, est une autre désignation courante de l'Égypte. Ainsi, le roi porte le titre de « Seigneur des Deux-Terres ». La formule fait également allusion à la géographie. Les Deux-Terres sont formées de la Haute-Égypte, ou l'étroite vallée du Nil, au sud, et de la Basse-Égypte, ou delta du fleuve, au nord. Plusieurs divinités veillent sur ces deux grandes régions. La déesse Ouadjet, qui se présente comme une femme ou comme un serpent, et le dieu Seth, à tête de chien fantastique, protègent la Basse-Égypte. La déesse Nekhbet, femme ou vautour, et le dieu Horus, à tête de faucon, gardent la Haute-Égypte. Chaque région est subdivisée en circonscriptions administratives, les « nomes » ou provinces. D'abord en nombre variable, leur effectif est fixé ensuite à vingt-deux pour la Haute-Égypte et à vingt pour la Basse-Égypte.

Les Grecs anciens appellent le pays Aigypptos, nom qui dérive de *Hout-ka-ptah*, la « demeure du ka (énergie vitale) de Ptah », dénomination égyptienne de l'antique ville de Memphis et du temple de Ptah, son dieu. Abrégé en *gypt* en arabe, Aigypptos a donné le mot « copte » qui qualifie l'Église d'Égypte et ses fidèles. Le terme « copte » s'applique aussi à la langue parlée, dernier avatar de la langue des anciens Égyptiens, et à l'écriture mise au point aux premiers siècles de

notre ère. En tant que langue courante, le copte a été définitivement supplanté par l'arabe au ^{xiii}^e siècle, mais il reste encore en usage dans la liturgie des chrétiens d'Égypte.

Que s'est-il passé au IV^e millénaire av. J.-C. ?

ENTRE 3800 ET 3100 environ av. J.-C., au cours de la période dite « prédynastique », correspondant à la fin du néolithique en Égypte, les peuples de la préhistoire établis dans la vallée du Nil et dans le delta posent les fondements de la civilisation égyptienne.

Dans le Sud, en Haute-Égypte, entre 3800 et 3500 av. J.-C., les communautés de chasseurs-cueilleurs adoptent définitivement l'agriculture comme principal moyen de subsistance et se sédentarisent. Inégalitaires, ces sociétés sont dominées par des chefs qui confisquent à leur profit une partie des richesses, comme le révèle le contenu des sépultures. Inhumés dans des fosses ovales à l'intérieur des premiers cercueils de bois ou de terre cuite, les membres de l'élite sont dotés d'un bel équipement funéraire. Parmi les objets qui composent leur viatique, on trouve des poteries rouges à bord noir, caractéristiques de la culture du Sud. Le cimetière de Nagada, à trente kilomètres au nord de l'actuelle Louksor, a livré des céramiques en abondance. C'est pourquoi les archéologues ont donné le nom de ce site, représentatif de la production du IV^e millénaire, à l'ensemble de la période prédynastique.

Nagada est subdivisé en trois périodes. Nagada I désigne la culture élaborée dans le Sud entre 3800 et 3500 av. J.-C. Parallèlement, la Basse-Égypte, au nord, a développé la culture de Maadi-Bouto, du nom de deux sites archéologiques de la région. Héritière des premières cultures paysannes d'Égypte implantées dans le delta, elle est plus égalitaire que celle de la Haute-Égypte. Les tombes contiennent peu de matériel. Dans les villages même, des poteries en argile de couleur sombre, fabriquées localement, voisinent avec des récipients importés de Palestine.

Sous Nagada II (3500-3300 av. J.-C.), la culture de la Haute-

Égypte gagne la Basse-Égypte et la Nubie. L'unification culturelle du pays est en marche. Vers 3500 av. J.-C. apparaissent, dans le Sud, les premiers embryons de ville. Les chefs de Hiérakonpolis, Nagada, This et Abydos stimulent la production d'objets de luxe : bijoux, lames de silex finement taillées, palettes à fard en pierre et poteries à fond blanc au décor peint en rouge. Pour se procurer les matières premières dont ils ont besoin, ils nouent des relations commerciales avec la Palestine, multipliant au passage les contacts avec leurs voisins de Basse-Égypte. L'architecture funéraire commence à adopter la brique crue dans les tombes de l'élite.

Période riche en innovations, Nagada III (3300-3100 av. J.-C.) aboutit à la naissance de la royauté pharaonique. Les centres urbains du Sud voient émerger les premiers rois dont on ne connaît souvent que le nom. Quels furent la durée de leur règne, l'étendue de leur autorité et leur ordre de succession ? Voilà qui reste, dans bien des cas, un mystère. Par commodité, les historiens ont regroupé ces souverains dans une dynastie « 0 ». Progressivement, ces rois prennent le contrôle de la Basse-Égypte, probablement en faisant parler les armes et en nouant des alliances.

À Abydos, en Haute-Égypte, dans le cimetière d'Umm el-Qa'ab, les rois aménagent de vastes tombes maçonnées en brique de terre crue, remplies de quantités de jarres censées les approvisionner dans l'au-delà. La tombe Uj, anonyme, a livré les premiers hiéroglyphes. Inscrits sur des étiquettes, ils identifient le contenu des jarres, huile ou vin par exemple. La sépulture, aménagée entre 3300 et 3200 av. J.-C., consacre l'invention de l'écriture hiéroglyphique. À la fin de la période de Nagada III, un roi de This, Narmer, parvient à imposer sa loi à ses rivaux du Sud. Devenu maître de l'ensemble de l'Égypte, il ouvre la série de pharaons qui gouverneront le pays pendant près de trois mille ans.

Que faisait Pharaon dans la Grande Maison ?

DÉSIGNATION DU ROI D'ÉGYPTE, le terme « pharaon » dérive de l'expression « grande maison », *per aa* en égyptien ancien. Les Grecs nous l'ont transmis sous la forme *pharao*, traduction du terme hébreu figurant dans la Bible. Que représente cette « grande maison » ? Le palais où réside le monarque. Le roi Thoutmosis III (1479-1425 av. J.-C.) fut le premier à confondre sa personne et sa résidence, comme nous le faisons avec l'Élysée et notre président.

La Grande Maison était la demeure privée du souverain. La ville où elle se trouvait devenait de fait la capitale de l'Égypte. Au cours de l'histoire, Memphis, à la jonction entre la Haute et la Basse-Égypte, a souvent tenu ce rôle. Thèbes dans le Sud, Pi-Ramsès et Tanis dans l'est du delta furent d'autres capitales. La résidence royale faisait partie d'un vaste complexe abritant annexes, cuisines, entrepôts, logements du personnel domestique, et des édifices administratifs tels que le bureau du vizir, des sanctuaires et des jardins luxuriants. Comme les autres constructions civiles, la demeure du roi est bâtie en brique de terre crue. Des éléments en pierre, seuils, encadrements de porte et colonnes supportant les toitures, rehaussent la simplicité de l'architecture. De même, les murs et les sols sont décorés de peintures et de carreaux de faïence égyptienne représentant notamment la nature.

Peu de palais royaux sont conservés, hormis celui qui est accolé au temple de Médinet-Habou, à Louksor, et ceux de l'ancienne ville d'Amarna, fondée par Aménophis IV/Akhenaton (1351-1334 av. J.-C.), et définitivement abandonnée peu après sa mort. La salle du trône hérissée de colonnes, avec au fond une estrade supportant un kiosque à colonnettes et le siège royal, forme l'espace le plus majestueux de l'édifice. Faute de mobilier et d'indications sur la destination des

pièces, souvent petites, il est difficile de reconnaître précisément les espaces où vivaient le roi et sa famille. Avec leurs bacs, leurs sièges et leur système d'évacuation, les salles de douche et les cabinets d'aisance font partie des salles facilement identifiées.

Combien y eut-il de pharaons et de dynasties entre 3100 et 332 av. J.-C. ?

CETTE PÉRIODE s'ouvre avec la fondation de la royauté pharaonique et s'achève avec la conquête du pays par Alexandre le Grand. On estime que cinq cents rois environ se sont succédé. Mais tous ne rivalisent pas avec un Khéops ou un Ramsès II, tant s'en faut. Beaucoup de souverains n'ont laissé dans l'histoire que leur nom. Ils n'ont séjourné sur le trône que quelques mois, voire quelques jours, ou n'ont dominé qu'un territoire restreint. À moins qu'ils n'aient régné au sein de dynasties parallèles.

Comment connaît-on l'existence des rois, y compris les plus obscurs ? Grâce à des listes établies à la demande des pharaons, soit pour honorer leurs ancêtres dans les temples, soit pour des raisons pratiques, comme l'archivage des documents juridiques et des titres de propriété. La première liste jamais gravée sur une étiquette de jarre nomme tous les souverains de la I^{re} dynastie, énumérés dans l'ordre. Elle remonte à 2900 av. J.-C. environ. Sous l'Ancien Empire, les pharaons du début de la V^e dynastie (2500-2350 av. J.-C.) font compiler des *Annales*, consignnant les principaux événements survenus sous les règnes de leurs prédécesseurs depuis l'unification des Deux-Terres. Ainsi, ce document exceptionnel enregistre la fondation de sanctuaires ou la hauteur de la crue du Nil. Les *Annales* sont inscrites sur une stèle dont subsistent sept fragments répartis entre Palerme, Le Caire et Londres.

Parmi les listes du Nouvel Empire (1540-1070 av. J.-C.) figurent celle de la chambre des Ancêtres du temple de Karnak, aménagée par Thoutmosis III et aujourd'hui au musée du Louvre, et les listes sculptées dans les temples de Séthi I^{er} et de Ramsès II, à Abydos. Elles

citent une sélection de rois ayant précédé les commanditaires de ces compilations. La liste la plus complète figure sur un papyrus malheureusement très abîmé, conservé au musée égyptien de Turin, d'où son nom de « Canon royal de Turin ». Rédigée sous Ramsès II, elle présente les souverains de la I^{re} (3100-2900 av. J.-C.) à la XVII^e dynastie (1645-1540 av. J.-C.). Pour chacun d'eux, elle indique le nombre d'années de règne.

Au tournant des IV^e et III^e siècles av. J.-C., Manéthon, un prêtre du temple d'Héliopolis, originaire de la ville de Sebennytos dans le Delta, rédige une histoire de l'Égypte, les *Ægyptiaca*. Il répond peut-être à la demande de Ptolémée I^{er}, le fondateur de la dynastie ptolémaïque ou lagide (305-30 av. J.-C.). En se fondant sur les listes royales détenues par les sanctuaires égyptiens depuis des temps immémoriaux, il établit une liste de tous les rois d'Égypte dont le souvenir est préservé, là aussi avec mention de la durée de règne. Comme sur les listes royales antérieures, les monarques sont groupés par origine géographique ou familiale. Perdue dès le II^e siècle apr. J.-C., l'œuvre de Manéthon est connue par un emprunt direct fait par l'historien juif Flavius Josèphe (I^{er} siècle apr. J.-C.) et par des copies d'un résumé, l'*Épitomé*, remontant à la fin de l'époque ptolémaïque. C'est à l'auteur anonyme de cet abrégé que l'on doit la numérotation des trente dynasties définies par Manéthon et l'ajout d'une trente et unième dynastie perse.

Quelles sont les grandes périodes de l'histoire égyptienne ?

POUR FACILITER la compréhension et l'étude des quelque trois mille ans d'histoire pharaonique et des trente ou trente et une dynasties, les historiens les ont répartis en huit grandes périodes. Ils ont distingué les époques où la royauté étend son autorité sur l'ensemble du pays et accomplit une œuvre brillante des périodes où la monarchie ne contrôle qu'une partie du territoire ou, pire, où les rois égyptiens cèdent la place à des étrangers. Les historiens qualifient d'« intermédiaire » les trois périodes qui s'intercalent entre les cinq époques glorieuses.

La période thinite (3100-2675 av. J.-C. environ) regroupe les deux premières dynasties, associées à la ville de This en Haute-Égypte. Ses souverains ont posé les fondements de l'État, de l'administration et de la religion. L'Ancien Empire (2675-2200 av. J.-C.) rassemble les III^e, IV^e, V^e et VI^e dynasties. En s'appuyant sur une solide administration, les rois Djéser, Khéops, Khéphren ou encore Mykérinos ont dégagé les ressources leur permettant de lancer les vastes chantiers de construction des pyramides. Période d'intense innovation, l'Ancien Empire s'est distingué dans divers domaines comme l'écriture, l'art, l'architecture ou la médecine. À la fin de l'Ancien Empire, les gouverneurs de province, les nomarques, prennent le relais d'une monarchie affaiblie.

C'est le début de la Première période intermédiaire (2200-2050 av. J.-C.) composée des VII^e, VIII^e, IX^e, X^e dynasties et du début de la XI^e. Elle s'est achevée par la réunification du pays sous la houlette de Montouhotep II de la XI^e dynastie. Originaire de Thèbes (actuelle Louksor), la XI^e dynastie a inauguré le Moyen Empire (2046-1710 av. J.-C.), formé de la seconde partie de la XI^e dynastie, de la XII^e dynastie et de la première partie de la XIII^e dynastie. Les pharaons

conquièrent alors la Basse-Nubie, au sud, mettant ainsi la main sur des matières premières comme l'or. Au service des rois, les sculpteurs et les orfèvres produisent des objets d'une délicatesse jamais surpassée. Le Moyen Empire se distingue aussi comme l'âge d'or de la littérature, marqué par l'introduction de nouveaux genres tels les contes. À nouveau, le déclin de la royauté sonne le glas du Moyen Empire.

S'ouvre alors la Deuxième période intermédiaire (1710-1540 av. J.-C.), réunissant la seconde partie de la XIII^e dynastie et les XIV^e, XV^e, XVI^e et XVII^e. Pour la première fois de son histoire, une partie de l'Égypte tombe aux mains d'étrangers, les Hyksos, originaires de Canaan (Palestine). Installée dans l'est du Delta, la XVI^e dynastie hyksos rencontre la résistance des Thébains de la XVII^e dynastie. Ceux-ci entament une guerre de libération qui aboutit à l'expulsion de l'élite hyksos et à la fondation du Nouvel Empire (1540-1070 av. J.-C.). Les XVIII^e, XIX^e et XX^e dynasties qui le composent offrent aux Égyptiens une prospérité sans précédent. Au début de la XVIII^e dynastie, Thoutmosis I^{er} et surtout Thoutmosis III fondent un empire qui s'étend de la Haute-Nubie, au sud, à la Syrie, au nord. Forts de ces nouvelles richesses, les pharaons, tels Aménophis III, Séthi I^{er}, Ramsès II et Ramsès III, multiplient les constructions de temples, souvent grandioses, et se font inhumer avec leurs trésors dans la Vallée des Rois. L'opulence s'étend aux dignitaires qui adoptent un mode de vie très raffiné. La perte des territoires de Syrie-Palestine à la fin de la XX^e dynastie provoque une grave crise économique qui emporte le Nouvel Empire.

La Troisième période intermédiaire (1070-664 av. J.-C.) lui succède. Elle rassemble les XXI^e, XXII^e, XXIII^e, XXIV^e et XXV^e dynasties qui se chevauchent souvent. Les Libyens, descendants de prisonniers fixés dans le Delta sous Ramsès III (1183-1152 av. J.-C.), composent les XXII^e et XXIII^e dynasties. Profitant de l'anarchie qui s'installe sous les Libyens, des Nubiens, originaires de la Haute-Nubie au sud de l'Égypte, conquièrent l'Égypte et fondent la XXV^e dynastie. Leur intervention au Proche-Orient provoque la réaction des Assyriens qui les chassent du trône pour y installer Psammétique I^{er}, un prince de Saïs, dans le Delta.

Ces événements marquent le commencement de la huitième et dernière période de l'histoire pharaonique, la Basse Époque (664-332 av. J.-C.), qui compte les XXVI^e, XXVII^e, XXVIII^e, XIX^e, XXX^e et XXXI^e

dynasties. Sous la XXVI^e saïte, l'Égypte retrouve sa liberté pendant près d'un siècle et demi. En 525 av. J.-C., la conquête perse, qui réduit l'Égypte au rang de satrapie ou province, met fin à une époque de renaissance, en particulier dans le domaine de l'art. De la XXVIII^e à la XXX^e dynastie, des pharaons égyptiens secouent le joug perse et donnent à leur pays ses dernières heures d'indépendance avant le xx^e siècle. Les Perses reviennent brièvement entre 342 et 332 av. J.-C., date à laquelle Alexandre le Grand les chasse de la vallée du Nil. Après sa mort, l'un de ses généraux, Ptolémée, fils de Lagos, prend possession de l'Égypte. Devenu Ptolémée I^{er}, il fonde la dynastie ptolémaïque ou lagide qui prend fin avec Cléopâtre VII et la conquête romaine en 30 av. J.-C., après presque trois siècles d'existence. Le vainqueur, Octave Auguste, ravale l'Égypte au rang de colonie de l'Empire romain.

À quoi reconnaît-on le pharaon ?

IMPOSSIBLE DE CONFONDRE LE ROI avec le commun des mortels. Son aspect extérieur le distingue instantanément de ses sujets. Sur la tête, il porte l'une de ses dix couronnes. Les plus anciennes sont la tiare blanche, emblème de la Haute-Égypte, et le mortier rouge représentant la Basse-Égypte. Assemblés, les deux couvre-chefs forment les Deux-Puissantes ou le *pschent*, symbole de la domination sur l'ensemble du pays. Le *némès*, coiffe en tissu présentant deux pans latéraux et une queue, remonte aussi aux premiers temps de la royauté. La couronne bleue caractérise la royauté triomphante. À elle seule, la remise de ce bonnet décoré de pastilles résume le rituel du couronnement. Au dieu Osiris, le pharaon emprunte la couronne *atef*, botte de végétaux encadrée de plumes et posée sur des cornes de bélier.

Sur le devant de la couronne se dresse un cobra ou *uræus*, au rôle protecteur. Incarnation de l'œil brûlant du dieu solaire Rê, le serpent crache symboliquement du feu contre les ennemis du souverain.

Au menton, le roi arbore une fausse barbe droite, maintenue par deux rubans. Elle se différencie du postiche des dieux à l'extrémité recourbée. Une fois mort, le monarque, désormais considéré comme un dieu à part entière, se pare de la barbe divine.

De luxueux colliers décorent la poitrine royale. Le collier circulaire *ousekh*, c'est-à-dire « large », est formé de plusieurs rangs de perles d'or, de turquoise, de cornaline et de lapis-lazuli. Des pectoraux rectangulaires suspendus à une chaîne d'or sont ornés de motifs montrant le roi en action, au combat par exemple.

En guise de vêtement, le souverain revêt un pagne court, la *chendjit*, dont les deux pans sont réunis par une languette striée. La mode évoluant, le souverain adopte aussi, au Nouvel Empire (1540-1070 av. J.-C.), des chemises et de longs pagnes bouffants et plissés. Derrière, à la ceinture du pagne, est accrochée une queue de

taureau, un signe de force que le pharaon partage avec les dieux.

Dans ses mains, le roi brandit deux sceptres. Le *heqa* adopte la forme d'un bâton terminé par un crochet. Avec ses trois lanières fixées à un manche, le *nekhakha* ou *flagellum* rappelle un fouet. Luxueux comme les exemplaires exhumés de la tombe de Toutankhamon, les sceptres sont en or et en lapis-lazuli. Identifiés à des divinités, ils sont chargés de puissance magique. Seul le roi peut les manier sans danger.

Aux attributs concrets s'ajoutent des éléments immatériels. Alors qu'un seul nom identifie les Égyptiens, le souverain possède une titulature constituée de cinq titres annonçant autant de noms. Celui d'Horus souligne qu'il est l'incarnation terrestre de ce dieu, dernier représentant de la dynastie divine ayant précédé les pharaons. Le nom des Deux-Maîtresses associe le roi à la déesse Nekhbet de Haute-Égypte et à Ouadjet de Basse-Égypte. Le nom d'Horus d'or revêt sans doute un caractère solaire. Enfin, le nom de roi de Haute et Basse-Égypte, reçu lors du couronnement, et le nom de fils de Rê, le dieu solaire porté depuis la naissance, sont les plus usités. Ils sont entourés d'un signe ovale, le cartouche.

De qui le roi recevait-il ses pouvoirs ?

EN PRINCIPE, l'héritier du trône est le fils du roi régnant, engendré de préférence par la grande épouse royale, c'est-à-dire la reine en titre. Si celle-ci n'a pas mis au monde un enfant mâle ou si son ou ses fils ont disparu prématurément, le dauphin sera sélectionné parmi les enfants des épouses secondaires ou des concubines. Si le pharaon n'a pas de descendant, il choisira comme successeur un haut dignitaire jouissant de sa confiance. Dans les périodes de troubles, des hommes nouveaux, sans liens avec la famille régnante, parviennent à se hisser sur le trône. Ils fondent alors une nouvelle dynastie.

Fictivement, le mythe de la naissance expliquant que le roi est le fils d'un dieu et le rituel du couronnement, célébré dans un temple majeur du pays depuis les origines de la royauté, fondent la légitimité du candidat à la succession. Ils lui confèrent une nature divine. Le souverain reste toutefois un homme, qui rit, pleure, souffre et meurt. De son vivant, le pharaon, à la fois dieu et homme, possède donc une double nature. Après sa mort, il devient complètement un dieu.

C'est ainsi que le pharaon tient ses pouvoirs à la fois de son prédécesseur et des dieux. Il est le chef absolu du Gouvernement et de l'Administration. Il est le général en chef de l'armée. Il décide des expéditions aux mines, carrières et à l'étranger pour s'approvisionner en matières premières. Il est le prêtre suprême du pays, le seul homme que les dieux ont habilité à rendre le culte. Il incarne aussi la plus haute autorité judiciaire. Seul le pharaon peut décréter la peine de mort.

Pharaon se mariait-il ?

LE ROI NE FAIT RIEN ou presque comme le commun des mortels. Aussi son régime matrimonial diffère-t-il de celui de ses sujets. Alors que les Égyptiens, dans leur immense majorité, n'épousent qu'une femme, le souverain est polygame. Il possède une épouse principale qui porte le titre de grande épouse royale, c'est-à-dire de reine. Comment le roi la choisit-il ? Il la sélectionne parmi les filles des grands dignitaires proches du trône, sans doute réputées pour leur beauté. Ramsès II (1279-1213 av. J.-C.), qui ne craint pas la démesure, s'entoure de neuf grandes épouses royales. À une époque où la mortalité infantile est très élevée, le pharaon s'efforce d'assurer sa succession en s'entourant aussi d'épouses secondaires et de concubines. Avec les femmes de son harem, le même Ramsès engendre ainsi plus de cent enfants ! Sa fécondité n'est pas vaine. Après avoir enterré douze de ses fils, il laissera finalement la couronne au treizième d'entre eux !

Le mariage incestueux est une autre particularité royale. L'union entre frère et sœur ou demi-frère et demi-sœur est l'apanage de la famille du pharaon. Elle intervient à des moments bien précis de l'histoire, généralement pour sauvegarder les intérêts du groupe. C'est le cas, par exemple, de la IV^e dynastie (2620-2500 av. J.-C.), celle de Khéops, Khéphren et Mykérinos, les bâtisseurs des grandes pyramides de Guiza. Cette famille concentre tous les pouvoirs, réservant les charges les plus hautes de l'État à ses membres. Dans des périodes de restauration de la royauté et de réunification du pays, comme à la fin de la XVII^e (1645-1540 av. J.-C.) et au début de la XVIII^e dynastie (1540-1292 av. J.-C.), la famille resserre ses rangs en réactivant cette coutume. Il est plus rare que les pharaons épousent leurs filles. Aménophis IV/Akhenaton (1351-1334 av. J.-C.), qui bouleverse la religion égyptienne, se marie avec deux de ses filles. Ramsès II s'unit à cinq de ses filles, élevées au rang de grande épouse royale. S'il est peu

probable que le premier ait consommé ces mariages, ce n'est pas le cas du grand Ramsès qui a engendré au moins une fillette avec une de ses propres filles. Ces deux souverains ont poussé très loin la conception de la divinité du pharaon et leur vénération du dieu solaire. Aussi n'est-il pas surprenant qu'ils suivent le modèle de Rê qui a eu commerce avec sa fille Hathor.

À en croire les contes rédigés en écriture démotique dans la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C., le mariage, ou « fête de prendre femme », donne lieu à une fête somptueuse. La cour remet aux époux de luxueux cadeaux.

Les femmes, plus ou moins nombreuses selon les règnes, se rassemblent au sein du harem. Cette institution regroupe la résidence de la reine ainsi que les palais abritant les autres épouses et les concubines avec leurs enfants. Certains de ces édifices sont situés loin de la résidence royale. Le directeur du harem, assisté de fonctionnaires, contrôle l'administration. Des gardes surveillent l'accès des palais d'où les femmes ne sortent pas librement. L'existence des eunuques n'est pas attestée.

Le harem est loin d'être le lieu de délices de l'imaginaire occidental. Dans un milieu où la rivalité entre mères d'un héritier potentiel dut souvent être impitoyable, les complots ne furent probablement pas rares. Les sources n'en évoquent que trois. Sous Pépi II, un dignitaire de la Cour juge une épouse royale. Discrétion oblige, rien ne transpire de l'affaire. Quelques siècles plus tard, Amenemhat I^{er} est assassiné par ses propres gardes, retournés par les femmes du harem. Le complot le mieux connu se déroule à la fin du règne de Ramsès III (1183-1152 av. J.-C.), affaibli par la maladie. Une épouse secondaire, Tiy, complot pour porter son fils Pentaouret sur le trône à la place du dauphin, le prince Ramsès. Associée au directeur du harem itinérant et à des femmes de son entourage, elle gagne à sa cause des proches du roi, comme son valet, des hauts fonctionnaires et des officiers supérieurs. Pour circonvenir les gardes du harem, les conjurés ont recours à la sorcellerie. Des pratiques magiques visent aussi directement le souverain. La conjuration, qui implique plus d'une trentaine de personnes, est découverte. Arrêtés, les conjurés sont jugés avec la plus grande sévérité. Les meneurs comme ceux qui n'ont pas pris directement part au complot, mais qui ont omis de le dénoncer, sont condamnés à la peine de mort. On ignore quel fut le

sort de Tiy et des autres femmes du harem. Peut-être ont-elles fini leurs jours au fond d'un obscur palais, loin de la capitale, à se lamenter sur leur infortune.

Y a-t-il eu des femmes sur le trône ?

EN QUELQUE TROIS MILLE ANS D'HISTOIRE, quatre femmes seulement ont occupé le trône d'Égypte. La première, Neith Hiqerty, n'est attestée que par son nom. Elle a gouverné le pays vers 2219 av. J.-C. À la tête de l'Égypte entre 1797 et 1793 av. J.-C., la reine Néferousobek clôt la XII^e dynastie. Elle est connue par une statue la représentant avec les attributs du pharaon, aujourd'hui au musée du Louvre. On ignore tout de son règne.

La plus célèbre des femmes pharaon est la reine Hatchepsout (1479-1458 av. J.-C.). Fille de Thoutmosis I^{er}, demi-sœur et épouse de Thoutmosis II, elle est la tante et la belle-mère de l'héritier du trône, Thoutmosis III. Son époux a engendré l'héritier de la couronne avec une épouse secondaire. Lorsque Thoutmosis II meurt, Thoutmosis III est encore un enfant en bas âge. Avec son pedigree, Hatchepsout est la mieux placée pour assumer la régence. Si les femmes pharaon sont rarissimes, les régentes ne le sont pas. Au début de la XVIII^e dynastie, des reines ont déjà exercé le pouvoir à deux reprises pour le compte de leur fils mineur. Hatchepsout, régente, porte les titres de grande épouse royale et épouse du dieu.

En l'an 7, coup de théâtre : Hatchepsout se proclame pharaon et prend tous les attributs royaux. Elle adopte le nom de couronnement de Maâtkarê. Deux pharaons partagent désormais le même trône. La reine n'établit pas un compte d'années qui lui est propre comme c'est l'usage. Au début de chaque règne, le calendrier repart en effet de zéro, la date de l'accession du souverain devenant le nouveau point de départ de la chronologie.

Pourquoi Hatchepsout prend-elle le pouvoir ? Sans doute pour conforter son autorité et raffermir le trône encore occupé pour de longues années par un enfant. L'ambition personnelle n'est toutefois

pas à écarter. Pour légitimer sa prise de pouvoir, la reine déploie tout un arsenal de mythes et de rituels affirmant qu'elle tient directement son pouvoir du dieu Amon, son père divin, et de Thoutmosis I^{er}, son père terrestre.

Maîtresse d'une Égypte prospère, Hatchepsout lance un vaste programme de construction. Elle agrandit le temple d'Amon, le chef du panthéon égyptien, à Karnak. Elle inaugure la Vallée des Rois en y aménageant sa tombe. Dans le cirque spectaculaire de Deir el-Bahari, elle fait bâtir un temple voué à son culte qui se distingue par son architecture très originale. La reine-pharaon envoie une expédition maritime au lointain pays de Pount, situé sur la côte du Soudan, afin de se procurer l'encens dont raffole le dieu Amon. Elle s'entoure d'une fidèle équipe de conseillers et de ministres dominée par Senenmout, l'intendant d'Amon, et Ouseramon, le tout-puissant vizir. En l'an 22, la reine disparaît. Thoutmosis III préside à ses funérailles dans la Vallée des Rois en lui rendant tous les honneurs.

Cependant, dès le début de son règne autonome, Thoutmosis III manifeste sa gêne vis-à-vis du pharaon Hatchepsout. L'élite dirigeante évite de la nommer. Ainsi, mal à l'aise, le soldat et dignitaire Ahmès Pen-Nekhet fait précéder Maâtkarê, son nom de pharaon, de son titre d'épouse royale et non pas, comme il se doit, de son titre de roi de Haute et Basse-Égypte ! D'abord discrète, la destruction du nom et des images de la reine s'accroît. Ses statues sont brisées, son programme architectural dans Karnak est remis en cause.

Pour quelle raison Thoutmosis III proscriit-il Hatchepsout ? Ce n'est pas par vengeance ou par haine puisqu'il l'enterre normalement. En outre, la régente l'a parfaitement préparé à son métier de roi et de chef de guerre comme le montre son règne très brillant. Les raisons ne sont ni politiques ni religieuses puisque les dignitaires et les grands prêtres choisis par Hatchepsout restent en place. Thoutmosis III considère sa tante comme un pharaon usurpateur qui a mis à mal la conception de la royauté. Elle a partagé la fonction royale qui est une et indivisible. Ce faisant, elle a créé un dangereux précédent. En effaçant sa mémoire, Thoutmosis III réécrit l'histoire et rétablit l'ordre de succession normal.

À la XIX^e dynastie, une dernière reine, Taousert (1187-1185 av. J.-C.), coiffe les couronnes royales. Veuve de Séthi II, un petit-fils de Ramsès II, elle parvient, après cinq ans d'efforts, à éliminer le

chancelier Bay qui assumait la régence au nom de Siptah, l'héritier du trône. Elle reprend la régence à son compte avant de se proclamer pharaon à la mort de Siptah. Son règne dure deux ans. Comme Hatchepsout, elle fait aménager une sépulture dans la Vallée des Rois.

La célèbre Cléopâtre VII (51-30 av. J.-C.) ne compte pas parmi les pharaons, car elle appartient à la dynastie grecque des Ptolémées.

Pourquoi Thoutmosis III a-t-il marqué l'histoire ?

LA CORÉGENCE avec Hatchepsout mise à part, Thoutmosis III (1479-1425 av. J.-C.) se fait remarquer par l'œuvre impressionnante qui marque les trente-deux années de son règne autonome. Dès la disparition de sa tante et belle-mère, le roi entreprend la première de ses dix-sept campagnes au Proche-Orient. Profitant de la mort de la souveraine, les princes de Qadesh et de Meggido forment une coalition avec les cités-États de Palestine conquises par les Égyptiens, qu'ils poussent à la révolte. Le pharaon prend le chemin de Meggido où l'attendent ses ennemis. À la tête de l'armée, il prend des initiatives audacieuses qui se révèlent payantes. Il fait passer ses troupes par un étroit défilé qui débouche dans la plaine de Qadesh, prenant le pari que ses adversaires n'envisageront pas cette option extrêmement risquée. En effet, dans cette gorge, cela aurait été un jeu d'enfant de tailler en pièces l'armée du jeune pharaon. Cette manœuvre donne à Thoutmosis III l'avantage du choix du terrain et de la stratégie pour la bataille. Incapables de résister à la charge des chars égyptiens, les rebelles s'enfuient à toutes jambes. Le souverain commet alors une faute de jeunesse. Il n'anticipe pas la cupidité de ses soldats qui, sûrs de la victoire, pillent les richesses du camp abandonné par les vaincus au lieu de rattraper les fuyards. Il s'ensuit un siège de sept mois que le souverain met à profit pour soumettre quelques villes avoisinantes. Thoutmosis rentre triomphalement en Égypte. Cette campagne ouvre la première phase de la construction de l'Empire égyptien qu'il fonde.

Thoutmosis III poursuit la conquête de Canaan. Au cours de la deuxième phase des opérations, en habile tacticien, il prend le contrôle des ports de la côte du Liban par où transitent le butin et les tributs envoyés en Égypte. Il sécurise aussi les routes menant de l'intérieur de la Syrie à la côte, menacées par des cités hostiles comme

Qadesh, au débouché de la vallée de la Bekaa, et Tounip. Solidement implanté dans cette partie de la région, Thoutmosis III entame la troisième phase des hostilités. Il ne craint pas de se mesurer directement à l'empire du Mitanni, établi en Mésopotamie, au nord de la Syrie qui, avec ses alliés tel le prince de Qadesh, encourage la rébellion des vassaux de l'Égypte. En l'an 33, pour sa huitième campagne, Thoutmosis III monte une expédition spectaculaire. Il fait construire des bateaux dans le port de Byblos qu'il transporte jusqu'au nord de la Syrie. Il les met à l'eau pour traverser l'Euphrate et frapper l'empire ennemi. Il ravage la rive du fleuve sur une centaine de kilomètres, prenant complètement par surprise le roi du Mitanni. L'intention du souverain n'est pas de conquérir des contrées aussi éloignées de l'Égypte, mais de montrer à son rival qu'il est capable de défendre les territoires dont il s'est emparé en Syrie. Il établit un nouveau rapport de force. Cet exploit lui vaut une reconnaissance internationale et fait entrer l'Égypte dans le concert des grandes puissances du Proche-Orient. C'est à qui enverra son ambassadeur à la cour du pharaon. Babylone, l'Assyrie et le royaume hittite chargent leur émissaire de cadeaux diplomatiques. Au cours des campagnes suivantes, le pharaon poursuit sa percée en Syrie. Il s'assure le contrôle de la vallée de la Bekaa, voie commerciale essentielle à l'approvisionnement en étain de son pays, et finit par enlever la redoutable Qadesh.

Thoutmosis III s'affirme comme le plus grand conquérant qu'ait connu l'Égypte et celui qui a atteint le point le plus éloigné au Proche-Orient. Grâce aux richesses de son empire, le pharaon s'impose aussi comme un des grands pharaons bâtisseurs. Avant Ramsès II (1279-1213 av. J.-C.) et à une échelle plus modeste, il laisse son empreinte sur de nombreux temples d'Égypte et de Nubie.

Quelle était la composition du Gouvernement ?

MONARQUE ABSOLU, le pharaon s'appuie sur des ministres et des hauts fonctionnaires pour diriger le pays. Ils sont répartis en deux branches : l'État et la maison du roi. La frontière entre les deux administrations n'est pas étanche. Aussi les grands personnages peuvent-ils passer de l'une à l'autre ou même exercer en même temps dans les deux domaines. À cause des lacunes de la documentation et de l'évolution des services de l'État au fil des époques, il est souvent difficile d'appréhender ces fonctions dans toute leur complexité. Ministres et hauts fonctionnaires ne confisquent pas les charges dont ils sont investis. Ils sont recrutés pour leurs compétences et non parce qu'ils sont les fils de grands commis de l'État. Il arrive que les enfants marchent sur les traces de leur père, mais cela est loin d'être systématique. La société égyptienne est fondée sur le mérite, non sur la naissance.

À la tête de l'administration territoriale, le roi nomme le vizir, sorte de Premier ministre et deuxième personnage du pays. La charge devenant trop lourde pour un seul homme, Thoutmosis III (1479-1425 av. J.-C.) dédouble le vizirat à la XVIII^e dynastie. Il nomme un vizir pour la Haute-Égypte, installé à Thèbes, l'actuelle Louksor, et un vizir pour la Basse-Égypte dont le siège se situe à Memphis. Les *Devoirs du vizir*, l'*Installation du vizir* et l'*Enseignement d'Aametjou*, destiné à son fils Ouseramon, décrivent l'intronisation et les obligations des heureux élus. Le vizir est guidé par Maât, déesse personnifiant l'équilibre du monde, la justice et la vérité. Ses bureaux sont installés dans la résidence royale, à proximité du palais du souverain. Ils abritent un personnel très nombreux, intendant, scribes et secrétaires de tout poil. Des messagers assurent la communication entre l'Administration centrale et les fonctionnaires de province. Quand le pharaon est

présent, le vizir le rencontre tous les matins pour faire son rapport sur la situation du pays. S'il est au loin, il fait son compte-rendu par écrit. Le vizir promulgue et fait appliquer les décrets édictés par le roi. Dans sa salle d'audience, qui rappelle la salle du trône, il reçoit les pétitionnaires venus de tout le pays. Parmi ses principales missions figure la gestion des biens fonciers et des fondations décidées par le roi en faveur des temples et des institutions ou celles voulues plus modestement par des particuliers. Dans ses archives, le ministre garde un double du cadastre. Responsable de l'appareil judiciaire et de la Haute Cour établie dans sa ville, il tranche surtout des litiges concernant la propriété et les testaments. Il veille en outre à la bonne santé de l'agriculture et préside à la collecte des impôts.

Le vizir entretient des contacts très étroits avec les autres ministres : le directeur du trésor ou ministre des Finances pour l'ensemble de l'Égypte, le directeur des greniers ou ministre des Céréales, ressource majeure du pays. Il est également proche du gouverneur ou vice-roi de la Nubie, province intégrée à l'Égypte et directement administrée par elle au Nouvel Empire.

La maison du roi, deuxième branche de l'administration, est placée sous la houlette du grand intendant. Le dignitaire administre les biens privés du souverain, qui sont considérables. Le directeur des travaux du roi supervise l'ensemble des chantiers lancés par le souverain en faveur des dieux. Le directeur « de ce qui est scellé », c'est-à-dire affecté à la gestion des biens privés du souverain, remplit des missions spéciales. Il dirige par exemple les expéditions dans les mines et les carrières. Autour du pharaon évoluent également les hérauts, qui sont ses porte-parole, et les échansons qui approvisionnent sa table.

Comment était organisée l'administration égyptienne ?

CENTRALISÉE ET FORTEMENT HIÉRARCHISÉE, l'administration, l'une des premières et des plus performantes du monde, est la clé de la réussite de la société pharaonique. Elle est placée sous la direction du vizir. Le ministre a la haute main sur tous les fonctionnaires de l'Administration centrale, ceux de son siège comme ceux de province. Dans ses archives, il conserve le dossier de chacun d'eux. En cas d'abus de pouvoir, il convoque le fonctionnaire indélicat pour qu'il s'explique sur ses agissements. Si l'affaire n'est pas très sérieuse, l'accusé s'en tirera avec une réprimande. Mais s'il récidive, il n'échappera pas à la prison.

Dans les provinces, l'Administration centrale repose sur les maires des villes, les chefs des localités, les directeurs des champs et les conseillers de district. Tous les ans, ils vont livrer au vizir les impôts prélevés sur les matières premières et les denrées produites par leur région. Des magistrats supervisent le règlement des litiges auprès des cours de justice locales. Au Moyen Empire (2046-1710 av. J.-C.), tous les quatre mois, ils adressent un rapport d'activité au vizir.

Sous l'Ancien Empire (2675-2200 av. J.-C.) et pendant une partie du Moyen Empire, dans chaque « nome » ou province, les pharaons confient l'administration des biens des temples locaux à un gouverneur de province, le nomarque. Des fonctionnaires de l'Administration centrale, dépendant du vizir, gèrent parallèlement les biens privés de la Couronne dans le nome. À la fin de la V^e et à la VI^e dynastie, la charge de nomarque devient héréditaire. À la faveur de l'effondrement de la royauté, les nomarques deviennent indépendants, mais entretiennent des liens étroits avec les vestiges de la Cour. Contrairement à ce que l'on a longtemps cru, ces hommes n'ont pas conduit la monarchie à sa perte, mais ont, au contraire, pris

le relais de la royauté défailante.

Les fonctionnaires occupent tous les degrés de la hiérarchie, du simple scribe des champs enregistrant les quantités de grains récoltées au vizir en personne en passant par les directeurs des divers départements de l'Administration centrale. Tous ces hommes – y compris le plus humble des scribes des champs –, qui maîtrisent l'écriture, sont des privilégiés dans une société où plus de 95 % de la population est illettrée.

Quelle réforme sans précédent Aménophis IV a-t-il entreprise ?

EN MOINS DE DEUX DÉCENNIES, Aménophis IV (1351-1334 av. J.-C.) a rompu avec les croyances ancestrales, fondé une capitale à partir du néant et modifié l'art et l'architecture. Expérience inédite dans l'histoire de l'Égypte, le règne de ce pharaon de la fin de la XVIII^e dynastie n'a pas fini d'exciter les imaginations. Aménophis IV pousse jusqu'à leurs limites extrêmes les idées concernant la divinité du pharaon et la solarisation d'Amon-Rê, le chef du panthéon égyptien, élaborées par ses prédécesseurs au début de la XVIII^e dynastie.

Fils d'Aménophis III et de la reine Tiye, Aménophis IV épouse Néfertiti, une très belle jeune fille qui est peut-être la fille d'Aye, un grand dignitaire. La reine engendrera six filles.

Dès le début de son règne, le souverain marque son intérêt pour le dieu solaire en enrichissant son sanctuaire dans le temple d'Amon-Rê à Karnak. Représenté sous la forme de Rê-Horakhty, homme à tête de faucon, le dieu reçoit le nom d'Aton. Très vite, Aton adopte une forme qui lui est propre et devient un dieu distinct. Il prend l'aspect du disque solaire dont les rayons se terminent par des mains, certaines tendant le souffle de la vie au roi et à la reine. Au centre du disque se dresse un cobra protecteur. Pour honorer son dieu, Aménophis IV lance, à l'est de Karnak, un vaste programme architectural constitué de quatre temples. Aton ne réclame pas de statue de culte, puisque le roi lui-même est son image, son incarnation sur la terre. Plus besoin donc de sanctuaire obscur abritant l'effigie divine. Les temples d'Aton se composent d'une succession de portes majestueuses, de cours et de salles à ciel ouvert. Dans ces espaces se dressent des centaines d'autels couverts de victuailles qu'Aton attrape avec les mains placées à l'extrémité de ses rayons. La répartition des attributions du dieu et du

roi est sans ambiguïté. À Aton revient la royauté dans le ciel, à Aménophis IV la divinité sur la terre. Contrairement aux dieux traditionnels, Aton est muet. Sur les parois des temples, il ne s'exprime pas dans les scènes de culte. De même, Aton est sourd aux prières du commun des mortels qui doit s'adresser au roi. Pour marquer son statut et se distinguer de ses semblables, le souverain bouleverse la représentation habituelle des pharaons, éternellement beaux, jeunes et forts. Visage en lame de couteau, menton allongé, yeux réduits à des fentes, le portrait royal est impressionnant, voire inquiétant. Le corps présente un bassin et des cuisses larges contrebalancés par des bras et des jambes menus.

Aménophis IV abandonne son nom se référant à Amon pour adopter celui d'Akhenaton, « Celui qui est utile à Aton ». Sur un site vierge, à trois cent cinquante kilomètres environ au nord de Thèbes, il fonde la ville d'Akhetaton, c'est-à-dire l'« Horizon du Disque », l'actuelle Amarna. Loin de Thèbes, de Karnak et d'Amon-Rê, il continue à développer sans entraves sa nouvelle croyance. Au cœur de la cité s'élèvent deux temples d'Aton et un immense palais royal. Tous les jours, Akhenaton parcourt la ville sur son char, en compagnie de sa famille, pour aller honorer son dieu. À Amarna, il élève Aton au rang de dieu unique. Il éradique les autres dieux, pourchassant particulièrement Amon dont les images et les noms sont impitoyablement martelés jusqu'au sommet des plus hauts obélisques de Karnak. Le zéléateur d'Aton n'épargne pas non plus les croyances funéraires, balayant Osiris et son royaume. Quelle perspective offre-t-il aux Égyptiens ? Il leur propose de passer l'éternité autour de lui, de la reine et des six princesses, sous les rayons bienfaisants d'Aton. Autant dire que la réforme ne déclenche pas l'enthousiasme des Égyptiens privés de communication directe avec Aton et condamnés à côtoyer à jamais Akhenaton ! À Amarna, même les dignitaires proches du pouvoir conservent en privé leurs pratiques religieuses. Les Égyptiens prennent leur mal en patience.

Dès la mort d'Akhenaton, ses successeurs rétablissent le culte des anciens dieux. Ils effacent toute trace du roi et de ses croyances, en démontant les temples d'Aton. Sous Ramsès II, lorsque l'on se réfère au souverain, on l'appelle le « Criminel d'Akhetaton ». La réforme du roi qui s'est pris pour un dieu se solde par un échec retentissant.

Pourquoi les Égyptiens ont-ils mis sur pied une armée de métier ?

SOUS L'ANCIEN EMPIRE (2675-2200 av. J.-C.) et au Moyen Empire (2046-1710 av. J.-C.), à l'abri de leurs frontières naturelles, les Égyptiens se sentent peu menacés. Ils lèvent une armée en fonction de leurs besoins, pour chasser des Bédouins attirés par leurs verts pâturages ou mener des expéditions dans les mines, les carrières et à l'étranger. C'est encore le cas à la fin de la Deuxième période intermédiaire (1710-1540 av. J.-C.), lorsque les princes de Thèbes refoulent hors du pays les Hyksos qui le contrôlaient partiellement depuis un siècle. De même, au début de la XVIII^e dynastie, Thoutmosis I^{er} (1494-1482 av. J.-C.) conquiert la Haute-Nubie et se lance dans une chevauchée qui le mène jusqu'à l'Euphrate à la tête de troupes mobilisées pour ces opérations.

Avec Thoutmosis III (1479-1425 av. J.-C.) qui mène dix-sept campagnes au Proche-Orient, entre 1458 et 1438 av. J.-C. (voir question 10), la guerre et l'armée changent de visage. Un scribe des recrues supervise la conscription des jeunes paysans et leur entraînement dans l'ensemble de l'Égypte. Ils reçoivent alors leur première solde. Les troupes sont scindées en deux armes : l'infanterie et la charrerie. Les fantassins sont rassemblés en unités de deux cent cinquante hommes, commandées par un porte-étendard ou commandant de compagnie. Plusieurs compagnies forment un régiment placé sous l'autorité d'un commandant de régiment. Les chars, attelés à deux chevaux, accueillent deux hommes, un combattant et un conducteur. Le souverain en personne prend la tête de l'armée pour les campagnes décisives. Un général, chargé du maintien de l'ordre et de la collecte des impôts, tient garnison en

Syrie-Palestine. Les sources ne nous donnent malheureusement pas plus de détails sur les débuts de l'armée de métier où les soldats restent encore démobilisés entre les campagnes.

Deux siècles plus tard, sous Ramsès II (1279-1213 av. J.-C.), alors que les Égyptiens rivalisent avec le royaume hittite en Syrie, l'armée de métier s'est considérablement renforcée. Les soldats reçoivent alors un petit lopin de terre pour leur entretien. En 1474 av. J.-C., à la bataille de Qadesh, le pharaon aligne 4 divisions de 5 000 fantassins et 1 000 combattants à char. Il prend le commandement de la division d'Amon et confie la direction de chacune des 3 divisions restantes, celles de Rê, Ptah et Seth, à un général. Les unités de 250 hommes sont alors subdivisées en 5 sections de 50 hommes. Des troupes d'élite viennent en appui : la garde royale, la grand-garde, les archers nubiens et les mercenaires shardanes. L'état-major rassemble les lieutenants-généraux et les généraux ainsi que de grands dignitaires comme le vizir.

L'armée ne serait rien sans son train qui transporte à dos d'âne et sur des chariots tirés par des bœufs des provisions et de l'eau pour les hommes et les chevaux, des armes supplémentaires, la tente du roi et celles des officiers de haut rang. Divers corps de métiers, comme les métallurgistes, les bouchers ou les cuisiniers, suivent l'armée en déplacement. Des médecins et probablement aussi des embaumeurs, pour le cas où le roi ou un grand personnage décéderait, font également partie du voyage. Des scribes royaux tiennent le journal de la campagne qui inspirera les récits des batailles dans les temples.

La marine de guerre impliquée dans le conflit contre les Hyksos à la fin de la Deuxième période intermédiaire (vers 1650 av. J.-C.) ne retrouve un rôle fondamental qu'à la XX^e dynastie. Postés aux embouchures du Nil, les navires de Ramsès III (1183-1152 av. J.-C.) empêchent les Peuples de la Mer, partis de la côte méridionale de la Turquie et d'îles de la mer Égée, de pénétrer en Égypte après avoir ravagé la côte syro-palestinienne.

Obéissance et stricte discipline sont les clés de la réussite de l'armée de métier égyptienne.

À quoi Ramsès II doit-il sa célébrité ?

RAMSÈS II (1279-1213 av. J.-C.) est le souverain des records. Quoi qu'il entreprenne, le troisième souverain de la XIX^e dynastie voit grand, très grand. Se marie-t-il qu'il s'unit à neuf grandes épouses royales, dont cinq sont ses propres filles, et s'entoure d'un harem fourmillant d'épouses secondaires et de concubines. Assure-t-il sa descendance qu'il engendre plus d'une centaine d'enfants ! Part-il en guerre qu'il livre, à Qadesh en Syrie, la plus fameuse bataille de l'histoire de l'Égypte. Dans cinq grands temples du pays, il relate ses exploits guerriers. Véritable opération de propagande, textes et images couvrent des murs entiers. Ainsi se perpétue à travers les siècles la mémoire de l'héroïque souverain.

Quand Ramsès construit, c'est dans tout le pays. Il n'y a guère de villes qui ne conservent encore aujourd'hui une trace de son activité de bâtisseur. Dans l'est du Delta, sur le site d'un palais de son père Séthi I^{er}, il aménage la nouvelle capitale de l'Égypte, Pi-Ramsès, dont les textes vantent la beauté. En Nubie, à Abou Simbel, il conçoit le temple égyptien le plus spectaculaire. Voué à Amon, Rê, Ptah et à lui-même divinisé, il est entièrement excavé dans la falaise. Quatre statues du roi assis, également taillées dans la roche et hautes de vingt mètres, précèdent la façade. Un tremblement de terre, survenu peu après l'achèvement du monument, a provoqué l'effondrement de la partie supérieure d'une des sculptures qui gît encore sur le sol. À côté, un deuxième temple, toujours aménagé dans la falaise, est dédié à Néfertari, son épouse favorite, assimilée à la déesse Hathor. Menacés d'engloutissement par la construction du haut barrage d'Assouan, les deux temples ont fait l'objet d'un sauvetage aussi impressionnant que leur érection. Sciés, ils ont été remontés soixante mètres au-dessus de leur niveau d'origine et intégrés à une falaise artificielle. Ces travaux,

menés à partir des années 1960, ont fait connaître le pharaon à un large public.

En longévité, Ramsès II dépasse aussi tous les autres pharaons. Monté sur le trône à 25 ans, il s'est éteint à 91 ans après soixante-six ans de règne. Trente-deux siècles après sa mort, Ramsès II fait encore parler de lui. De toutes les momies royales du Nouvel Empire découvertes dans la cachette de Deir el-Bahari (voir question 19), sa dépouille est la seule à avoir quitté le sol égyptien pour se faire soigner à Paris. En 1976, à son arrivée à l'aéroport du Bourget, la garde républicaine l'accueille en déployant le tapis rouge et en lui rendant les honneurs dus à un chef d'État, devant un parterre d'officiels. Quelques mois plus tard, guéri des champignons qui endommageaient sa momie, il repart pour l'Égypte, accompagné du même cérémonial.

Quelle fut la plus grande bataille livrée par les pharaons ?

IL S'AGIT DE LA BATAILLE de Qadesh livrée en 1274 av. J.-C. qui a pour enjeu le contrôle des territoires de Syrie. Elle oppose l'armée égyptienne à une coalition réunissant dix-huit princes syriens autour des troupes du roi hittite Mouwatalli. Descendant d'une famille de soldats, formé à l'art de la guerre par son père Séthi I^{er}, Ramsès II assume lui-même le commandement de l'expédition. Il quitte Pi-Ramsès, sa capitale, à la tête de 4 divisions, rassemblant 20 000 fantassins, 500 chars et des troupes d'élite. Il se dirige vers le royaume d'Amourrou, qui borde la côte syro-libanaise. Comme les Hittites viennent fort opportunément d'évacuer leurs troupes de la vallée de la Bekaa, au Liban, le pharaon emprunte cette voie plus praticable que la route côtière. À son débouché se dresse la ville fortifiée de Qadesh, baignée par l'Oronte, à quelque six cents kilomètres de Pi-Ramsès. Aux abords de la forteresse, Ramsès II, qui se doute que les Hittites ne le laisseront pas gagner l'Amourrou sans réagir, ralentit son avance. Il marche à la tête de la division d'Amon, suivie à distance par celle de Rê, puis celles de Ptah et Seth. La colonne s'étire sur cinquante-cinq kilomètres. Des Bédouins, venus apporter la soumission de leur tribu, l'informent que ses ennemis se trouvent encore à deux cents kilomètres de là, dans les environs d'Alep. Confiant, Ramsès II traverse l'Oronte à un gué pour monter son camp à l'ouest de Qadesh. En même temps, il déploie sa grand-garde, forte de 500 soldats, appelés *naârin*, au nord du camp, sur la route de l'Amourrou. Alors que la division d'Amon s'installe, les éclaireurs égyptiens capturent deux espions hittites. Copieusement battus, ils révèlent la terrible vérité : les Égyptiens sont tombés dans un piège. Mouwatalli est caché derrière Qadesh avec une force de 37 000 fantassins et 3 500 chars transportant 10 500 combattants. Ramsès II tient aussitôt un conseil

de guerre avec son état-major. À bride abattue, un messager part donner l'ordre à la grand-garde de revenir. Le vizir en personne fonce sur son char vers la division de Ptah, encore éloignée d'une douzaine de kilomètres, pour lui faire accélérer sa marche.

Afin de bénéficier de l'effet de surprise qu'il a habilement préparé, le roi hittite lance ses chars à l'assaut. Ils surprennent la division de Rê alors qu'elle franchit le gué à la suite de la division d'Amon. Les hommes qui ont déjà traversé se précipitent vers le camp égyptien où ils sèment la panique. Ceux qui arrivaient au gué se replient sur la division de Ptah. Quant aux malheureux qui se trouvaient dans le cours d'eau, ils sont taillés en pièces. Bien que ralentis par le gué qu'ils sont contraints de passer à la file, les chars hittites n'en poursuivent pas moins leur course vers l'ouest du camp de Ramsès. Ils défoncent les boucliers plantés dans le sol qui en fixaient les limites. En toute hâte, le pharaon revêt son armure et grimpe sur son char manœuvré par Menna, son écuyer. Il fait mettre ses fils en sécurité, loin du lieu de la percée hittite. Informé par ses espions, Mouwatalli a fait porter l'attaque sur la tente royale dans le but de s'emparer du pharaon et décapiter son armée. Entouré de sa garde et des mercenaires, Ramsès II se bat avec l'énergie du désespoir. Croyant la victoire acquise, les combattants hittites et leurs alliés cèdent au goût du lucre et pillent les richesses du camp égyptien. Voilà le répit dont Ramsès avait besoin. La grand-garde vole au secours du souverain encerclé qui se dégage et reprend l'initiative. Il charge à six reprises les forces adverses qui refluent vers les cours d'eau où beaucoup se noient. Mouwatalli n'en croit pas ses estafettes. Le roi égyptien a bel et bien réussi à retourner le sort de la bataille ! Malgré des troupes fraîches, le chef hittite ne parvient pas à reprendre le dessus et ses pertes sont plus lourdes que celles des Égyptiens. Deux frères de Mouwatalli, de nombreux dignitaires hittites et des princes syriens sont tués. Le lendemain, la bataille reprend. Mais Mouwatalli, qui ne bénéficie plus de l'effet de surprise, demande l'armistice. Ramsès II, fragilisé, s'empresse d'accepter l'offre et de rentrer en Égypte. Paradoxalement, bien que vaincus, les Hittites conservent leurs territoires en Syrie tandis que Ramsès II, vainqueur à Qadesh, perd la campagne militaire puisqu'il n'atteint pas son but, l'Amourrou. Les Hittites réinvestissent, en outre, la vallée de Bekaa qu'ils n'avaient évacuée que pour tromper Ramsès II.

Toutefois, la bataille de Qadesh, qui permet aux deux empires de mesurer leurs forces, débouchera seize ans plus tard, en 1259 av. J.-C., sur un solide traité de paix. Ramsès obtiendra par la diplomatie ce qu'il n'avait pas conquis par les armes : la vallée de la Bekaa et une moitié de l'Amourrou.

Comment se déroulaient les échanges avec les pays étrangers ?

POUR SE PROCURER des produits de luxe destinés aux dieux et à la Cour ainsi que les matières premières qui font défaut au pays, comme le bois de bonne qualité ou l'étain nécessaire à la fabrication du bronze, des expéditions pacifiques franchissent les frontières de l'Égypte. Dès la fin de la préhistoire, entre 3300 et 3100 av. J.-C., les roitelets de Haute-Égypte nouent des relations commerciales avec les peuples de Palestine auprès desquels ils acquièrent des objets déposés dans leurs tombes, notamment des centaines de jarres à vin. À l'époque historique, seul le pharaon a la capacité d'organiser des expéditions au long cours, de grande envergure. Leurs membres sont des soldats, entraînés aux longues marches et à la vie à la dure. Les Égyptiens commercent avec le Levant, notamment avec Byblos, sur la côte du Liban actuel, à qui ils achètent des cèdres contre des produits manufacturés en Égypte, comme de la vaisselle précieuse, des objets de toilette ou des bijoux. En Méditerranée, ils pratiquent des échanges avec Chypre qui leur fournit des lingots de cuivre et, au début de la XVIII^e dynastie (1540-1292 av. J.-C.), avec la Crète qui leur livre des vases en métal ouvragé.

L'Ancien Empire (2675-2200 av. J.-C.) est une période d'intense exploration de la Nubie. Dans ces terres inconnues où ils s'enfoncent, les Égyptiens rencontrent des peuplades qui vont jouer le rôle d'intermédiaires avec les contrées d'Afrique subsaharienne. Ils acquièrent ainsi de l'ivoire, du bois d'ébène, des peaux de léopard, des plumes d'autruche, de l'or ou encore des singes. Hirkhouf, le gouverneur d'Assouan, chef d'expédition, revient même avec un pygmée, merveille destinée au roi Pépi I^{er} (2335-2285 av. J.-C.),

encore enfant. À la même époque, les Égyptiens entrent pour la première fois en relation avec le pays de Pount, situé sur la côte du Soudan et de l'Érythrée. Ils s'y approvisionnent surtout en encens et en myrrhe, substances indispensables au culte.

Selon la destination, les voyages s'effectuent par mer ou par voie terrestre. Le pays de Pount et le Levant peuvent être atteints par l'une ou l'autre voie. Pour les expéditions terrestres, les ânes sont enrôlés pour transporter les biens et les denrées sur les pistes.

Au Nouvel Empire (1540-1070 av. J.-C.), alors que l'Égypte domine la Palestine et le sud de la Syrie, des marchands syriens viennent vendre leurs produits dans la vallée du Nil. Au I^{er} millénaire av. J.-C., les échanges avec la Méditerranée et le monde grec s'intensifient. Toutefois, les Égyptiens en gardent le contrôle en restreignant l'accès de leur territoire aux commerçants étrangers.

Quels étrangers occupèrent le trône d'Égypte ?

LIMPUISSANTS À DÉFENDRE leurs frontières, les pharaons de la deuxième partie de la XIII^e dynastie (1710-1645 av. J.-C.) laissent s'établir dans le nord-est du Delta des Asiatiques issus de Palestine (Canaan). Ils fondent la XV^e dynastie (1645-1534 av. J.-C.). Pendant un siècle, les Hyksos, c'est-à-dire les « chefs des pays étrangers » ainsi que les appellent les Égyptiens, dominent une partie de la Basse-Égypte et de la vallée du Nil. Pour s'imposer, ils s'appuient sur l'élite de certaines provinces. Avaris, leur capitale, devient le centre d'un commerce très prospère entre Palestine, Égypte et Nubie. Tout en conservant certaines de leurs coutumes, comme les pratiques funéraires, les rois hyksos s'égyptianisent. Ils adoptent les attributs du pouvoir pharaonique, par exemple, les cartouches. Ils pillent des temples vénérables pour transférer leur butin dans les sanctuaires d'Avaris. Ils encouragent les sciences et la littérature. Mais leur présence n'est pas du goût des souverains des XVII^e et XVIII^e dynasties thébaines qui les refoulent en Palestine.

Au I^{er} millénaire av. J.-C., les étrangers se succèdent à la tête du pays : les Libyens, qui ont fait souche dans le Delta, puis les envahisseurs soudanais, perses, grecs et romains.

Les Libyens et les Soudanais prennent le titre et les symboles du pouvoir des pharaons et vivent dans le pays. Les Perses endossent le rôle du roi d'Égypte tout en gouvernant à distance par l'intermédiaire d'un gouverneur ou satrape. Les souverains de la dynastie grecque des Ptolémées, établie à Alexandrie, n'adoptent l'aspect du pharaon que sur les murs des sanctuaires égyptiens. En respectant la religion locale et en finançant la construction des temples, ils espèrent obtenir la paix sociale et remplir leurs caisses. De culture grecque, ils sont entièrement tournés vers la Méditerranée. Ils couvrent Alexandrie de

monuments et d'établissements culturels grecs. Comme les rois grecs, les empereurs romains, également soucieux de stabilité, se limitent à prêter leur image au pharaon dans les temples. Ni les Grecs ni les Romains ne sont donc des pharaons.

Quand les voleurs ont-ils pillé les tombes royales ?

LES TOMBEAUX sont la cible favorite des voleurs qui n'ignorent pas que les morts y reposent avec des objets de valeur et même des trésors en ce qui concerne les rois. Dès la préhistoire, des individus considérant qu'ils feront un meilleur usage des richesses que les défunts écument les cimetières. Peu discrètes, égrenées sur des dizaines de kilomètres et donc difficiles à protéger, les pyramides ont été vidées de leur contenu à la faveur des périodes de troubles.

À la fin du Nouvel Empire (1540-1070 av. J.-C.), la nécropole de la Vallée des Rois, à Thèbes, pourtant plus facile à surveiller, subit le même sort. Les pilleurs profitent de l'affaiblissement de la royauté qui siège à Pi-Ramsès, à des centaines de kilomètres de distance. Des bandes de voleurs sans scrupule achètent même la complicité des autorités locales. Un papyrus relate une affaire survenue en l'an 16 de Ramsès IX (1125-1107 av. J.-C.) : Paser, le maire de Thèbes-Est, dénonce l'inaction de Parouaa, le maire de Thèbes-Ouest, responsable des nécropoles, face aux vols. Sans se démonter, Parouaa crie au scandale plus fort que son collègue ! Une indignation payante puisque le vizir le nomme chef de la commission chargée d'enquêter sur les crimes perpétrés dans les cimetières de Thèbes. Pour mieux cacher les vols commis dans les sépultures des pharaons du Nouvel Empire, qui sont, eux, loin d'être oubliés, le dignitaire corrompu livre habilement en pâture à la justice une bande de pilleurs ayant profané la tombe d'un pharaon mort depuis cinq cents ans et enterré loin de la Vallée des Rois. Interrogé de manière musclée, un pilleur avoue : « Nous nous emparâmes de l'or que nous trouvâmes sur la noble momie de ce dieu (le roi Sobekemsaf), sur ses amulettes en forme d'œil, sur les bijoux qu'il portait autour du cou et dans les cercueils où il reposait. De la même façon, nous avons découvert l'épouse royale et nous avons fait

main basse sur tout ce que nous avons pu trouver sur elle. Nous avons mis le feu à leurs cercueils intérieurs. » La sentence pour ce type de crime de lèse-majesté est normalement la peine de mort. Le papyrus ne révèle pas la fin de l'histoire. Qui sont les coupables ? Des ouvriers de Deir el-Medineh travaillant à l'aménagement des sépultures, des employés subalternes des temples de la rive ouest et des artisans. Parouaa sort blanchi de l'enquête tandis que le vertueux Paser en est pour ses frais. Les voleurs continuent à déchiqueter les bandelettes des momies royales pour s'emparer de leurs fabuleux bijoux.

Après l'effondrement du Nouvel Empire, à la XXI^e dynastie, les grands prêtres d'Amon achèvent le travail pour remplir leurs caisses qui sont vides. Plus respectueux que les simples voleurs, ils remmaillotent pieusement les dépouilles. Vers 1020 av. J.-C., pour les protéger d'autres prédateurs, ils les déplacent vers des cachettes, dont la tombe d'Aménophis II. En 935 av. J.-C., une partie des momies est à nouveau transférée dans la cachette de Deir el-Bahari où elles séjourneront jusqu'à leur découverte en 1881. Seule la tombe de Toutankhamon échappe à la dévastation de la Vallée des Rois.

II

SOCIÉTÉ
ET VIE QUOTIDIENNE



Qui étaient les Égyptiens ?

DESCENDANTS DES PEUPLES installés dans le pays à la préhistoire, les Égyptiens anciens ne présentent pas une origine uniforme, mais sont le fruit de mélanges. Alors que les Égyptiens de Basse-Égypte se rapprochent des populations du Maghreb, ceux de Haute-Égypte s'apparentent aux populations de la Nubie. La langue égyptienne, qui appartient à la famille chamito-asiatique ou afro-asiatique, confirme cette double appartenance.

Très méthodique, l'Administration pharaonique avait probablement une idée assez précise de l'importance de la population grâce aux listes établies par les agents du fisc et par les scribes recrutant les soldats et les prêtres de rang inférieur. Hélas, ce sont des informations qui ne nous sont pas parvenues. Les historiens en sont réduits à des estimations approximatives. Ainsi avancent-ils le chiffre de 1 million d'habitants pour l'Ancien Empire (2675-2200 av. J.-C.), de 3 millions sous le règne de Ramsès II (1279-1213 av. J.-C.) et de 5 millions au temps de la reine Cléopâtre VII (51-30 av. J.-C.). Des chiffres très éloignés des 92 millions d'Égyptiens dénombrés en mars 2013 !

L'espérance de vie à une époque où la médecine dispose de moyens rudimentaires et où la mortalité infantile est particulièrement élevée ne dépasse guère 35 ans. Elle varie aussi en fonction du milieu, des conditions de travail et de la qualité de l'alimentation.

La femme était-elle l'égale de l'homme ?

L'ÉGYPTIENNE JOUIT DE DROITS dont sont privées nombre de ses consœurs de l'Antiquité. Elle peut posséder des biens en propre, hériter, rédiger un testament et témoigner en justice. Reste que l'égalité des sexes est une notion étrangère à l'Égypte ancienne. Contrairement aux hommes, les femmes n'ont qu'un accès très limité au monde du travail. Elles peuvent être servantes, musiciennes ou danseuses. L'administration ne les recrute pas. Les *Sagesses*, textes dictant le comportement moral, recommandent à l'homme de tenir la femme éloignée de ses affaires. C'est un conseil dont quelques maris s'affranchissent. Après sa mutation, le scribe Hatiay, administrateur peu scrupuleux des magasins du Ramesseum, temple de Ramsès II (1279-1213 av. J.-C.), confie à son épouse et à sa fille le soin de poursuivre les détournements des richesses royales. Trop gourmandes, les voleuses attirent l'attention et conduisent le trio devant le tribunal. Plus responsable, une certaine Hénouttaouy est, vers 1100 av. J.-C., l'assistante officieuse de son mari, un fonctionnaire de la nécropole thébaine. Alors qu'il est en déplacement, elle collecte le blé à sa place et le tient informé par lettre.

Au sommet de la société, en trois mille ans, seules quatre femmes ont occupé le trône du pharaon. Si d'autres reines ou princesses ont exercé la régence pendant la minorité du souverain ou exercé une influence sur celui-ci, les femmes sont généralement tenues à l'écart du pouvoir.

Économiquement, la femme dépend d'abord de son père, qui arrange son mariage, puis de son mari. En cas de divorce, généralement privée de son foyer, elle se trouve dans une situation très précaire même si l'époux lui doit une compensation. Elle en est souvent réduite à compter sur le bon cœur de ses proches. Soucieux de

l'avenir de sa fille, un artisan de Deir el-Medineh déclare que si son mari la chasse de la maison, elle pourra habiter la resserre qu'il a construite et d'où personne ne la délogera. Lorsqu'elle est victime de violences conjugales, la femme est souvent impuissante à se défendre.

Dans la société égyptienne, le rôle de la femme est de se marier et donner des enfants à son époux. Elle règne sur la maison, éduquant les garçons jusqu'à ce qu'ils entrent à l'école ou en apprentissage vers l'âge de 6 ou 7 ans. Elle inculque à ses filles les tâches ménagères. En fonction de son milieu, sa condition sera plus ou moins enviable. À leur mort, les femmes de dignitaires sont inhumées dans la tombe de leur époux qui les associe à son culte funéraire.

Se mariait-on par amour ?

SI L'ON EN CROIT la poésie amoureuse, les jeunes gens aspirent non seulement à aimer et à être aimés en retour, mais ils rêvent aussi de concrétiser leur amour par le mariage. Dans la réalité, les jeunes gens, et surtout les jeunes filles, n'avaient pas toujours leur mot à dire. Les textes des *Sagesses* invitent les hommes à se marier dès qu'ils ont un métier, c'est-à-dire vers l'âge de 20 ans, afin de se conformer à la norme sociale. Pour les femmes, l'âge du mariage se situe autour de 14 ans. Le plus souvent, les jeunes gens sont issus du même milieu social. Les fils et filles de prêtres se marient entre eux de même que les enfants d'artisans ou de fonctionnaires. Les futurs époux appartiennent aussi au même milieu géographique, ville, village ou villages voisins. Dans leur immense majorité, les Égyptiens sont monogames. Ils ignorent les unions incestueuses qui restent la caractéristique de la famille royale.

C'est le père de la jeune fille qui négocie les termes du mariage avec le futur mari. Celui-ci verse à son beau-père une indemnité compensatoire le dédommageant de la perte de sa fille. De son côté, le père réunit une dot, contribution de l'épouse à son futur foyer. En cas de divorce, l'épouse la récupère. Ces arrangements donnent parfois lieu à un acte notarié entériné par la cour de justice locale qui fait office de notaire. Mais ce n'est nullement une obligation. Les contrats de mariage n'apparaissent qu'à partir de 850 av. J.-C. Ils ne sont d'ailleurs pas nécessairement rédigés lors du mariage, mais peuvent l'être à tout moment de la vie commune. D'abord signés entre le père et le gendre, ils le sont aussi directement par l'épouse à partir de 536 av. J.-C. Favorables à la femme, ils la protègent en cas de divorce ou de décès de l'époux. En effet, celle-ci, qui n'a pas la possibilité de gagner sa vie, est entièrement dépendante de son mari. Quand celui-ci disparaît, la femme hérite généralement d'un tiers des biens, les deux

tiers restants revenant aux enfants du couple.

Affaire privée, le mariage ne donne lieu à aucune cérémonie religieuse ou officielle. La « fête de prendre femme », organisée par les familles selon leurs moyens, célèbre l'événement. Le mariage est scellé par l'entrée de la femme dans la maison du mari – beaucoup plus rarement l'inverse – et par la cohabitation des époux. Fondement de la famille, le mariage a pour but la procréation d'enfants, soutien des parents pendant leur vieillesse et garants de leur culte funéraire.

Les *Sagesses* dictent au mari sa conduite envers son épouse. Elles l'invitent à couvrir son dos, à remplir son ventre, à ne pas être avare et à respecter son domaine, à savoir la maison. Elles lui demandent de l'aimer et de la rendre heureuse, car, disent-elles au lecteur, il « est réjouissant d'avoir ta main dans la sienne ». Cet idéal d'amour et de confiance gouverne aussi la représentation, sculptée ou peinte, du couple. Mari et femme, enlacés ou se tenant par la main, font face ensemble à l'éternité.

À quoi ressemblaient les villes ?

DES VILLES ANTIQUES, il ne subsiste le plus souvent que les sanctuaires bâtis en pierre. Les maisons et les édifices publics, construits en brique de terre crue, ont disparu sous les agglomérations actuelles. Il existe cependant quelques heureuses exceptions comme Amarna, la cité fondée par Aménophis IV/Akhenaton (1351-1334 av. J.-C.) et définitivement désertée peu après sa mort. Ville nouvelle, Amarna a surgi de terre en un temps record, quelques années à peine. Les plans d'urbanisme ne concernent que les temples d'Aton et les édifices officiels, le palais royal abritant le siège du Gouvernement et de l'Administration centrale ainsi que les appartements privés du roi et de sa famille. Palais et temples abritent aussi des entrepôts, des boulangeries et des abattoirs. Implantés au cœur de la cité, ils se répartissent de part et d'autre de la grande artère qui la traverse du nord au sud.

Le reste de la ville s'est développé au gré des initiatives individuelles. Près des résidences des hauts dignitaires, les maisons de leurs parents et de leurs familiers se regroupent parfois en petits villages. Comme c'est l'usage, la nécropole est coupée de la ville des vivants. Elle est aménagée dans les falaises désertiques bordant l'agglomération.

Dépouillé de ses monuments et complètement arasé, le site de l'antique Pi-Ramsès, aujourd'hui Qantir, au nord-est du Delta, paraissait non seulement peu engageant, mais aussi peu prometteur sur le plan archéologique. La magnétométrie a montré qu'il ne fallait pas se fier aux apparences. Relativement simple à mettre en œuvre et d'un coût limité, cette technique qui enregistre les différences de densité du terrain a révélé le plan de la capitale fondée par Ramsès II (1279-1213 av. J.-C.) et guidé précisément les fouilles. Au centre de la ville s'élevaient le temple d'Amon-Rê-Horakhty, le palais royal et des

bâtiments administratifs. Au sud s'étendaient des ateliers de verre et de faïence, des entrepôts pour le vin ainsi que des arsenaux, les casernes de la charrerie et les écuries royales pouvant contenir jusqu'à quatre cent soixante chevaux et les chars qu'ils tractaient. Les demeures de quelques princes et de hauts dignitaires avaient pris possession des rives de l'un des bras du fleuve à l'ouest et au sud-ouest, à proximité de la résidence royale. Les maisons des pauvres étaient rejetées au sud-est de la ville. Des cimetières ont été mis au jour au sud de la cité.

Les maisons reflétaient-elles les différences de classe ?

EN BRIQUE DE TERRE CRUE, quel que soit le statut de leur propriétaire, les maisons ne se singularisent pas par leur matériau. Mais elles se distinguent par leurs dimensions, le nombre de pièces, la qualité de la construction, les aménagements intérieurs améliorant le confort ainsi que l'esthétique et l'existence d'annexes.

À Amarna, l'étude de cinq cent trente-deux habitations du quartier sud a mis en évidence l'existence de trois classes sociales aux inégalités très marquées. La catégorie la plus modeste rassemble les serviteurs, les artisans, les ouvriers ou les gardiens qui représentent approximativement 55 % de la population. Leur logis, de 70 m² en moyenne, compte entre trois et huit petites pièces. Très peu d'entre eux sont dotés de sanitaires. Avec seulement 17 cm d'épaisseur, les murs isolent mal de la chaleur et du froid. Le toit est rudimentaire.

La classe sociale intermédiaire regroupe les contremaîtres, les fonctionnaires, les prêtres de rang moyen et les sous-officiers qui font exécuter le travail et le supervisent pour le compte de l'élite dirigeante. Ils forment un peu plus de 35 % de la population. Leurs maisons, qui couvrent entre 60 et 150 m², possèdent six à treize pièces. Leurs murs de 35 cm d'épaisseur procurent une bonne isolation. Leur plan s'organise autour d'une pièce de réception. Plus ordonné, il s'efforce de faire correspondre les portes entre elles. Plus de la moitié des demeures sont équipées de sanitaires tels que cabinet d'aisance et salle de douche.

Le groupe supérieur, qui constitue moins de 10 % de la population, se compose des hauts dignitaires, courtisans, ministres, hauts fonctionnaires, prêtres de haut rang, officiers supérieurs ou encore chefs des sculpteurs et de leur famille. Ils habitent de grandes villas de 300 à 350 m² totalisant une vingtaine de pièces. Les murs épais de

52 cm ainsi que la toiture superposant poutres de bois ou de palmier et couches de pisé garantissent une excellente isolation. Des colonnes de bois, posées sur des bases de pierre, soutiennent le plafond des salles de réception tandis que des guirlandes florales décorent le sommet des murs badigeonnés de blanc. Les encadrements de porte sont en pierre, parfois sculptés de hiéroglyphes et de reliefs. Autour de la villa s'étend un jardin planté d'arbres et de vignes et orné d'un bassin d'agrément. Des annexes abritent greniers à céréales, boulangerie, brasserie, ateliers d'artisanat et écuries.

Les classes, qui divisent la société égyptienne et dont on observe la répartition à Amarna, ne sont pas figées. Certes, les possibilités d'évolution sont très réduites pour les paysans et les plus humbles des artisans, des soldats ou des serviteurs. Il en va toutefois différemment pour la classe moyenne qui voit ses membres les plus méritants se hisser aux plus hautes fonctions. Ils remplacent les grands dignitaires qui se succèdent rarement au sein de la même famille de génération en génération. Une fois disparu son membre le plus éminent, la famille se fond dans l'anonymat et rejoint les rangs de la classe moyenne. En renouvelant fréquemment leur élite dirigeante, les pharaons ont évité qu'elle ne menace leur pouvoir.

Quels animaux peuplaient l'Égypte ancienne ?

ENTRE 6500 ET 5500 AV. J.-C., les hommes de la préhistoire commencent à domestiquer les animaux en complément de la chasse, de la pêche et de la cueillette. Le bœuf est probablement issu de Nubie tandis que les chèvres, les moutons et les porcs sont venus du Proche-Orient. Les tentatives de domestication de la hyène se limitent à l'Ancien Empire. Animal de bât par excellence, l'âne est préposé au transport des lourdes charges. Le cheval, introduit en Égypte vers 1650 av. J.-C., se réserve la noble tâche de tirer les chars.

Dans les basses-cours, les gardiens engraisent oies, canards et grues capturés dans les marécages ainsi que des cailles, des pigeons et des pélicans. Poules, poulets et coqs, pourtant rencontrés en Syrie-Palestine, sont les grands absents de ces volières jusqu'à l'époque gréco-romaine. Dans le ciel planent des oiseaux de proie, vautours et faucons. Le territoire de l'ibis, majestueux oiseau blanc disparu du pays aujourd'hui, couvrait les marécages et les zones cultivables.

Avec le dessèchement du climat, amorcé vers 7000 av. J.-C., les éléphants, les rhinocéros, les girafes et les singes désertent le pays. Si, après la préhistoire, dans la savane à la lisière du désert, les bouquetins, les antilopes, les gazelles dorcades, les oryx, les mouflons et les lièvres restent les cibles des chasseurs, ils ne représentent plus qu'un complément alimentaire. Les lions et les autruches n'ont pas encore complètement quitté l'Égypte au Nouvel Empire, car Toutankhamon (1333-1323 av. J.-C.) les pourchasse du haut de son char, non loin des pyramides. Dans ce milieu se cachent encore des renards, des hérissons et des gerboises ainsi que des cobras, des vipères à cornes et des scorpions, particulièrement redoutés des Égyptiens.

Le chien et le chat, qui attrape les souris dans les greniers remplis

de céréales, sont les animaux de compagnie par excellence. Les riches dignitaires adoptent aussi des singes, importés d'Afrique subsaharienne. De leurs campagnes militaires en Nubie ou au Proche-Orient, les pharaons rapportent volontiers des animaux exotiques comme les léopards, les guépards, les girafes, les éléphants ou les ours. Dans les maisons, le gecko impose sa présence inoffensive.

Dans le Nil et les marécages, mulets, barbeaux, perches et carpes, anguilles, poissons-lunes, oxyrhynques ou mormyres remplissent les filets des pêcheurs. Ils côtoient crocodiles et hippopotames, absents d'Égypte aujourd'hui, de même que les grenouilles, les papillons, les libellules, les lézards et les sauterelles. Les marais abritent aussi des taureaux sauvages.

Parmi les insectes, les Égyptiens ont, comme d'autres peuples de cette époque, reconnu l'utilité de l'abeille, productrice de miel. Quant à la mouche, ils en font le symbole de l'opiniâtreté. Ils abhorrent les criquets qui ravagent les cultures.

Les animaux forment une source inépuisable d'inspiration pour les artistes égyptiens, remarquables observateurs de leurs comportements. Ils ont aussi prêté leur image aux divinités.

Pourquoi la crue du Nil suscitait-elle une attente si fébrile ?

GONFLÉS PAR LES PLUIES s'abattant sur les hauts plateaux éthiopiens, le Nil bleu, qui prend sa source au lac Tana en Éthiopie, et son affluent, l'Atbara, viennent grossir chaque année à la hauteur de Khartoum, le Nil blanc, issu du Burundi. Les deux fleuves éthiopiens assurent toujours à l'Égypte, où les précipitations sont rares, l'essentiel de son alimentation en eau.

Tous les ans, autour du 19 juillet, à Éléphantine, prêtres et fonctionnaires guettent anxieusement l'arrivée de l'inondation. Ils surveillent, avec non moins d'inquiétude, la croissance du flot. En effet, la crue, dépendante du niveau variable des pluies, n'est pas régulière. Elle est parfois insuffisante plusieurs années de rang, entraînant une série de mauvaises récoltes. La famine menace. Cette crainte ne quitte jamais les Égyptiens. Même morts, ils redoutent d'être privés de nourriture. C'est pourquoi ils ont déployé autant d'efforts pour garantir leur approvisionnement dans l'au-delà. Prévoyante, l'Administration centrale remplit les greniers les bonnes années pour faire face aux pénuries. Il arrive aussi que la crue soit trop forte, causant alors des dégâts considérables dans les villes et les villages.

Lorsqu'elle atteint le niveau normal de 14,50 m à Éléphantine et 8,30 m à Memphis, la crue remplit parfaitement les bassins naturels d'irrigation que les paysans contrôlent à l'aide de digues, de canaux et de vannes. En même temps, elle dépose le limon fertile provenant des alluvions qu'elle charrie.

Pour agir sur l'inondation annuelle, les Égyptiens l'ont identifiée au dieu Hâpy. Coiffé de papyrus, doté d'une poitrine et d'un ventre généreux, le dieu incarne la fécondité. D'après la mythologie, il réside dans une caverne située à la hauteur de la première cataracte du Nil,

près d'Éléphantine. Khnoum, le patron de cette ville, le fait jaillir chaque année de son repaire. Ses compagnes Satis et Anoukis font monter et descendre le flot. En priant et en apportant des offrandes à ces divinités, les Égyptiens espèrent qu'elles apporteront une bonne crue. Un mythe associe aussi l'arrivée de la crue au retour de Sekhmet, la dangereuse déesse lionne qui s'était retranchée en Nubie sous le coup de la colère. La divinité aurait ramené chaque année l'inondation bienfaisante. Depuis la mise en service du haut barrage d'Assouan en 1964, l'Égypte n'est plus soumise aux aléas de la crue du Nil.

Quelle était la principale ressource du pays ?

DÈS LA FIN DE LA PRÉHISTOIRE, les céréales forment la principale richesse de l'Égypte. Rome, qui a fait de celle-ci son grenier à blé, ne s'y est pas trompée. Bien que peu étendues par rapport aux immensités désertiques, les terres arables étaient très fertiles grâce au limon du Nil. À l'époque pharaonique, les paysans cultivent deux sortes de céréales. Le blé amidonnier (*Triticum dicoccum*), à faible rendement, mais riche en gluten, possède une grande qualité nutritive. Il est destiné à la fabrication du pain et de la bière. Les Romains le remplaceront par le blé tendre offrant un meilleur rendement et qui ne nécessite pas un traitement aussi exigeant que le blé amidonnier après la moisson. L'orge à six rangs (*Hordeum vulgare*) entre dans la composition de la bière et sert de fourrage au bétail.

Dans leurs tombes, les dignitaires, désireux d'assurer magiquement leur approvisionnement dans l'au-delà, ont fait représenter la production des céréales. Ces scènes, complétées par des textes, en décrivent les étapes essentielles. Lorsque la crue se retire, les paysans envahissent les champs gorgés d'eau. Ils réparent les digues et les vannes en terre qui régulent les bassins naturels d'irrigation. Avec une houe de bois ou un araire tiré par des bœufs, ils retournent la terre pour l'aérer avant de semer ou pour y enfouir les semences, en fonction de la nature du terrain. Lorsque les céréales commencent à pousser, les paysans les arrosent, si nécessaire, avec de l'eau retenue dans les bassins. Ils n'arrachent pas les mauvaises herbes qui conservent l'humidité du sol et servent de fourrage. Alors que les céréales sont encore vertes, ils coupent la partie qu'ils destinent au bétail. Ils mènent la vie dure aux oiseaux qui tentent de dérober les grains. Avant la récolte, qui se déroule entre février et mai selon les régions, les fonctionnaires du fisc viennent arpenter les champs alors

que les céréales sont encore sur pied. Impossible de tricher et d'échapper à l'impôt ! Les agents calculent d'abord la quantité de blé à acquitter. Armés de faucilles à lame de silex, de cuivre ou de bronze, les moissonneurs coupent ensuite le blé et l'orge mûrs sous l'épi ou au milieu de la tige. Les paysans reviendront prélever la paille, nourriture pour le bétail, matériau de construction et combustible. Après avoir séché dans le champ, les épis sont transportés dans des paniers ou des filets sur l'aire de dépiquage. Des bœufs les piétinent pour séparer les épillets de l'épi et la paille du grain. Le dépiquage est suivi du vannage. La tête entourée d'une étoffe pour protéger leurs cheveux, les paysans lancent les grains en l'air à l'aide d'un van, sorte de palette de bois. Le vent emporte la paille et les impuretés tandis que le grain, plus lourd, tombe sur le sol. Dûment comptabilisés, les grains, probablement encore enveloppés de leur balle pour mieux les conserver, sont ensuite stockés dans des greniers.

Qui payait des impôts ?

PARTICULIERS, INSTITUTIONS ET TEMPLES, tous ceux qui jouissent de terres cédées par le roi, acquittaient des impôts sur les denrées – céréales et animaux d'élevage – produites pour leur compte par les paysans. Cette contrainte est indissociable de la construction de l'État pharaonique. Une partie des ressources versées par les contribuables est investie dans les grands chantiers des pharaons comme ceux des pyramides ou des temples. Le régime de la taxation ne répond pas à une règle fixée une fois pour toutes, mais est réglé par des décrets royaux qui s'accumulent dans le temps, créant un système des plus complexe, source de nombreux abus.

D'après les *Annales* de l'Ancien Empire (2675-2200 av. J.-C.), tous les deux ans, le souverain effectue une tournée dans le pays pour recueillir les taxes sur les céréales, le bétail et l'or. La corvée, c'est-à-dire la fourniture de travail gratuit sur les chantiers ou dans les champs de l'État, fait partie des contributions. Les temples et les fondations funéraires approvisionnant le culte du roi mort obtiennent souvent des exemptions.

Au Nouvel Empire (1540-1070 av. J.-C.), le vizir supervise la collecte de l'impôt par l'administration des greniers, responsable des céréales, l'administration du bétail, qui prélève sa dîme sur les troupeaux, et l'administration du trésor, qui recueille les autres produits comme le miel ou le vin. Chaque année, les fonctionnaires locaux défilent devant le vizir avec les redevances du secteur dont ils ont la responsabilité. Toutefois, les montants versés sont loin de représenter l'ensemble des impôts payés par les contribuables. Ainsi, le pharaon Thoutmosis III (1479-1425 av. J.-C.) oblige les maires des villes à acquitter un petit impôt assurant son approvisionnement et celui de son escorte dans les localités où il fait halte au cours du voyage qui le mène de Memphis à Thèbes, à l'occasion de la fête

religieuse d'Opet. Il n'est pas rare que les représentants des institutions fassent payer indûment des impôts à d'autres institutions. Les pharaons émettent de nouveaux décrets pour protéger leurs fondations de ces agissements et pour supprimer les anomalies. Vers 1315 av. J.-C., par exemple, le roi Horemheb interdit aux fonctionnaires de réclamer la taxe créée par Thoutmosis III, car elle n'avait plus lieu d'être depuis des décennies.

Durant cette période, les peuples conquis en Syrie-Palestine, qui conservent leur forme de gouvernement, sont soumis au paiement d'un tribut annuel. La Nubie, gérée directement par l'Administration égyptienne, verse ses impôts comme les Égyptiens.

Au Nouvel Empire toujours, une part importante des impôts alimente les caisses très gourmandes des temples.

Comment fonctionnait l'économie ?

L'ÉCONOMIE ÉGYPTIENNE repose sur le principe de la fondation, inspiré de la mythologie. Propriétaires de l'Égypte qu'ils ont créée, les dieux confient la gestion de leur bien au pharaon. De même que la fondation Nobel finance les prix remis à des hommes et des femmes œuvrant pour le bien de l'humanité, la fondation Égypte produit les ressources nécessaires à la construction des temples, à l'entretien de leur personnel ainsi qu'à l'approvisionnement de la table des divinités.

Responsable de la fondation Égypte, le roi la divise en une multitude de fondations qu'il attribue aux institutions telles que les temples, les ministères, les divers départements administratifs, le palais ou encore le harem royal. Chaque fondation reçoit des terres agricoles et des troupeaux. À charge pour elle de rémunérer les paysans, les artisans, les fonctionnaires et les domestiques qu'elle emploie. Pour se procurer les denrées qui leur font défaut, les fondations procèdent à des échanges entre elles.

À la fin du Nouvel Empire (1540-1070 av. J.-C.), le système touche à sa limite. Grâce aux richesses des territoires conquis en Syrie-Palestine, les temples, qui concentrent une grosse partie des fondations, se développent de manière considérable. Les plus importants, comme le temple d'Amon à Karnak, le temple de Ptah à Memphis et le temple Rê à Héliopolis, font travailler un personnel pléthorique. À la fin de la période, lorsque l'Égypte perd son empire au Proche-Orient, une source majeure de revenus disparaît. Les fondations et les impôts ne parviennent plus à couvrir les énormes dépenses des temples. Une crise économique éclate, qui a raison du Nouvel Empire.

Avec quoi réglait-on ses achats ?

LES PIÈCES DE MONNAIE n'apparaissent pas en Égypte avant la XXX^e et dernière dynastie (380-342 av. J.-C.). Les derniers pharaons en ont alors besoin pour payer les mercenaires grecs à leur service. Cependant, les Égyptiens utilisent des étalons pour déterminer la valeur des biens qu'ils souhaitent vendre ou acheter. Il s'agit surtout du *dében*, un poids de 91,6 g de cuivre, d'argent ou d'or, et du *khar*, une unité de capacité correspondant à 76,88 l et servant à mesurer les céréales.

Le vendeur fixe souvent le prix de ce qu'il vend en *débens* de cuivre, plus rarement en *débens* d'argent ou d'or. Grâce à l'abondante documentation du village de Deir el-Medineh, nous connaissons les prix des biens aux XIX^e et XX^e dynasties. Ceux qui suivent sont exprimés en *débens* de cuivre. Ainsi, une mesure d'un *khar* de blé vaut entre 1 et 2 *débens*, un rasoir 1 ou 2 *débens*, un porc entre 3 et 5 *débens*, un drap en lin entre 8 et 12 *débens*, un bœuf 120 *débens*, un très beau cercueil 145 *débens* et une jeune esclave 410 *débens*. L'acheteur paie son achat en donnant des biens totalisant la même valeur. Pour le bœuf, il aligne 4 pagnes et 1 tunique valant 60 *débens*, l'équivalent de 10 *débens* de blé, 1 vache s'élevant à 20 *débens* et des perles décoratives coûtant 30 *débens*. On peut aussi régler en donnant directement des *débens* de cuivre. Mais ce ne sont que des morceaux de métal, qui n'ont rien à voir avec des pièces de monnaie frappées par une autorité à la même taille et avec la même qualité de métal.

Le troc, ou échange direct qui ne se fonde pas sur un système d'évaluation, existe aussi. À Deir el-Medineh, deux artisans s'accordent, par exemple, pour échanger un lit contre la décoration d'un cercueil.

Que nous apprend le village de Deir el-Medineh ?

FONDÉ VERS 1300 AV. J.-C., au tournant des XVIII^e et XIX^e dynasties, « le Village » (*pa démi* en égyptien ancien), aujourd'hui Deir el-Medineh, se tapit dans un vallon, entre la montagne thébaine et la colline de Gournet Mourraï. Il abrite les ouvriers et les artisans qui aménagent les sépultures des pharaons dans la Vallée des Rois. Placés sous la responsabilité directe du vizir de Haute-Égypte, ils sont logés et payés par l'État.

Les vestiges matériels, comme les ruines des maisons abandonnées après le Nouvel Empire, et les tombes magnifiquement décorées livrent de précieux renseignements sur l'habitat, l'art et les coutumes funéraires. Les textes inscrits sur des *ostraca* (éclats de calcaire ou tessons de poterie) servant de brouillons et sur des papyrus offrent un regard unique sur la vie quotidienne de la petite communauté. Jetés après usage par le scribe au service de l'Équipe de la Tombe, les *ostraca* ont abouti par milliers dans le gigantesque puits du village. Les papyrus proviennent de divers endroits du site, de son cimetière et probablement aussi du temple voisin de Médinet-Habou. Bien que très fragmentaire, cette documentation fournit une véritable mine d'informations. D'abord sur les hommes et leur travail.

Un registre recense les travailleurs maison par maison et précise le nombre d'individus que compte leur famille. Le journal de la Tombe, tenu par le scribe de l'Équipe, rend compte du déroulement des opérations dans l'hypogée de tel ou tel souverain. Il dresse la liste des outils, des matériaux et des mèches à huile pour l'éclairage fournis aux ouvriers et artisans. Le journal signale les jours de fête et de congés. Il consigne le versement des salaires en nature, céréales, légumes, viande aussi bien que tissus et sandales. D'autres registres notent la présence au travail et les raisons invoquées par les ouvriers pour excuser leurs

fréquentes absences. Outre une maladie ou un deuil, les hommes se justifient en expliquant qu'ils ont travaillé pour le chef d'équipe ou qu'ils n'ont pu récupérer d'une beuverie. L'un d'eux invoque une bagarre avec sa femme qu'il n'a apparemment pas remportée... Pendant leur temps libre, les artisans exécutent des commandes privées, comme celles de sarcophages.

Des événements historiques pouvant affecter le chantier sont également mentionnés dans le journal. C'est le cas en l'an 5 du roi Siptah (1202 av. J.-C.) de l'exécution du chancelier Baï, qui avait confisqué le pouvoir.

Les papyrus traitent d'affaires qui ont ébranlé la communauté comme les grèves, le pillage des tombes royales ou encore les méfaits du chef d'équipe Paneb, trublion du village.

Les actes juridiques et notariés ainsi que les lettres concernent tous les domaines de la vie privée. Ils évoquent le mariage, l'adultère, les relations tumultueuses de certains couples et le divorce. Des testaments consignent les dernières volontés des hommes et des femmes. Sage précaution qui n'empêche toutefois pas les querelles au sujet des héritages... Les disputes concernant les transactions entre membres de la communauté sont également fréquentes. Loin des images figées des temples et des textes officiels, les inscriptions ressuscitent le petit peuple de Deir el-Medineh, nous faisant partager ses joies et ses peines.

Les conditions de travail étaient-elles rudes ?

RÉCEMMENT, l'étude de squelettes exhumés d'un cimetière populaire d'Amarna a révélé que les conditions de travail étaient particulièrement difficiles sous le règne d'Akhenaton (1351-1334 av. J.-C.). De nombreux adultes présentent des traces d'arthrose affectant les vertèbres, et souvent aussi de fractures, provoquées par le transport et la manipulation de lourdes charges. L'édification d'Amarna, la nouvelle capitale, en un temps record s'est visiblement faite au mépris de la santé des ouvriers. Un millénaire auparavant, les chantiers des grandes pyramides ne se montrèrent certainement pas plus tendres avec les manœuvres recrutés au titre de la corvée.

Responsables de la survie du roi dans l'au-delà, les membres de l'Équipe de la Tombe, établie dans le village de Deir el-Medineh, apparaissent privilégiés par rapport à l'ensemble de leurs collègues. D'après les quantités de mèches à huile fournies quotidiennement aux artisans œuvrant dans les tombes royales, les égyptologues ont calculé que leur journée se limitait à huit heures. Tous les huit jours, les hommes jouissaient de deux jours de repos. À cela s'ajoutaient les absences et les jours de fête. Pour finir, les jours chômés couvraient une moitié de l'année. Ces congés compensaient la pénibilité des efforts fournis pour tailler et décorer les tombes s'enfonçant profondément dans le sol.

Bien qu'elle exagère les inconvénients des métiers manuels pour valoriser la profession de scribe, la *Satire des métiers*, rédigée par le scribe Khéty vers 1950 av. J.-C. et enrichie au Nouvel Empire (1540-1070 av. J.-C.), n'en reflète pas moins une certaine réalité. Elle décrit les potiers, au pagne couvert de boue, malaxant inlassablement la terre avec leurs pieds ; les métallurgistes, les orfèvres et les fabricants de faïence et de verre postés près d'ardents foyers qui

inhalent de la fumée et se brûlent les doigts ; les tanneurs respirant des odeurs pestilentiellles ; les tisserands assis, ramassés sur eux-mêmes, devant leur métier à tisser, les membres endoloris ; le boulanger qui plonge la tête dans son four ; le barbier au bras raidi par l'effort ; le jardinier ployant sous l'eau qu'il transporte pour arroser ; les cueilleurs de roseaux harcelés par les moustiques et les mouches ; les pêcheurs évoluant sous la menace des crocodiles ; le blanchisseur qui s'épuise en allées et venues entre le fleuve et le lieu où se trouve le linge et s'escrime à frotter le linge sale ; ou encore les bateliers peinant sur leur rame. Le texte insiste aussi sur l'autorité souvent excessive des chefs et des contremaîtres qui vocifèrent et manient facilement le bâton pour stimuler l'ardeur au travail de leurs subordonnés.

Pourquoi doit-on la grève à l'Égypte ancienne ?

LES ARTISANS ET LES OUVRIERS de l'Équipe de la Tombe sont rémunérés chaque mois par le vizir de Haute-Égypte. Les rétributions en nature consistent surtout en céréales, prélevées directement dans les caisses de l'État. En l'an 29 de Ramsès III (1183-1152 av. J.-C.), les préparatifs de la fête Sed, ou jubilé, mobilisent toutes les ressources de l'Administration et désorganisent le fonctionnement des institutions. Le vizir ne parvient pas à verser, en temps et en heure, le salaire des artisans de Deir el-Medineh. Les retards s'accumulent. Après avoir attendu en vain dix-huit jours, les ouvriers cessent le travail. Ils se réunissent à la porte d'entrée du village et manifestent en criant : « Nous avons faim ! » Ils viennent d'inventer la grève comme moyen d'action pour obtenir leur dû. Celle-ci, qui se répète à quatre reprises, s'accompagne de manifestations virulentes devant ou dans les temples de la rive gauche de Thèbes. Femmes et enfants s'associent parfois au mouvement. Pour apaiser les esprits, l'Administration du vizir débloque des quantités de grains. Mais elles sont insuffisantes ou ne font que combler les arriérés. C'est le maire de Thèbes qui mettra fin à la crise longue de quatre mois en avançant aux ouvriers le grain leur permettant de tenir jusqu'au prochain salaire. Une fois la cérémonie jubilaire passée, la vie de la communauté reprend son cours normal. De nouvelles grèves, de courte durée, ont lieu en l'an 31 et en l'an 32 de Ramsès III.

Conscients de l'efficacité de ce moyen de pression, les ouvriers de Deir el-Medineh l'utilisent à nouveau à la fin de la XX^e dynastie (1185-1070 av. J.-C.). Victime de la grave crise économique qui sévit alors, l'État ne fait plus face à ses échéances. Exaspérés, les ouvriers recourent régulièrement à la grève pour contraindre le vizir à acquitter ses dettes.

Les Égyptiens étaient-ils procéduriers ?

RÉDACTION DE CONTRATS concernant l'achat ou la vente de biens avec détails du paiement, reconnaissances de dettes, transactions qui tournent mal, querelles au sujet d'héritages, enregistrement de testaments avec listes répartissant les biens et rédaction de toutes sortes d'actes juridiques, forment l'essentiel de l'activité des cours qui sont très sollicitées par des Égyptiens, incontestablement chicaniers.

Appelées *qenebet*, elles rendent la justice tout en tenant lieu d'office de notaire. Au Nouvel Empire (1540-1070 av. J.-C.), deux grandes cours siègent à Memphis et à Thèbes où elles sont présidées par les vizirs du Nord et du Sud ou par un prince. Elles traitent les affaires les plus graves comme le détournement des richesses du pharaon assimilé à un crime de lèse-majesté. Villes et villages possèdent leur propre *qenebet* composée de membres de leur communauté. Ainsi, le tribunal du village de Deir el-Medineh rassemble le scribe et les deux chefs de l'Équipe de la Tombe ainsi qu'un certain nombre d'artisans.

Les magistrats ne disposent pas de code de loi orientant leur jugement. Ils se fondent sur la coutume et se laissent guider par leur bon sens. Leur conception de l'équité est parfois mise à mal lorsque l'un des leurs est concerné. Ainsi, le tribunal de Deir el-Medineh inflige cent coups de bâton au serviteur d'un ouvrier ayant osé porter plainte contre un artisan qu'il accuse d'adultère avec son épouse alors que lui-même n'a pas encore consommé son mariage ! Heureusement, un autre s'indigne et fait honte aux juges qui reviennent sur leur décision.

La cour reçoit le plaignant qui expose ses griefs en public, sans le concours d'un avocat, profession encore inconnue. Les magistrats convoquent le ou les accusés pour entendre toutes les parties et

auditionnent les éventuels témoins. Si nécessaire, la *genebet* se déplace sur le terrain pour mener l'enquête. Les magistrats obligent le condamné à prêter serment de respecter leur verdict. Le parjure est puni de coups de bâton. À Deir el-Medineh, un homme brutal jure qu'il n'insultera plus sa femme comme à l'accoutumée. Une femme assure qu'elle ne réclamera pas la part des biens du ménage qui aurait dû lui revenir lors du divorce. Elle a eu le tort d'abandonner son mari sur ce qu'elle croyait être son lit de mort. Hélas, l'époux a survécu... et elle a tout perdu.

Comment faisait-on sa toilette ?

LES PRIVILÉGIÉS, tels que la famille royale, les dignitaires et parfois des fonctionnaires de rang moyen, disposent de sanitaires. Dans le palais du roi Ramsès III (1183-1152 av. J.-C.) à Médinet-Habou, où le dispositif se répète à plusieurs reprises, un vestibule dessert une salle de douche et un cabinet d'aisance mitoyen, de petites dimensions. La salle de douche est occupée par un bac taillé dans du calcaire et surmonté sur trois côtés par d'épaisses dalles de pierre, protégeant les murs en brique de terre crue des projections d'eau. Sur un côté, le bac est percé d'un orifice qui déverse l'eau usée dans un vase enfoui dans le sol. Un serviteur ou une servante font certainement office de pomme de douche pour leurs patrons. On se lave avec du natron, contenant du bicarbonate de soude, de la terre à foulon (une sorte d'argile) ou encore avec des lupins réduits en poudre. Le cabinet d'aisance abrite un siège percé constitué d'une dalle placée au-dessus d'un vase rempli de sable. Les familles privées de ces commodités s'aspergent sans doute avec de l'eau puisée dans une jarre, à moins qu'elles ne se baignent dans le Nil. Lorsqu'elles vivent en ville ou au cœur d'un village où il n'est pas facile de se soulager à l'air libre, devant sa porte, elles recourent sans doute à un pot de chambre pour satisfaire leurs besoins naturels.

Une fois lavés, les Égyptiens aisés, hommes comme femmes, enduisent leur corps d'onguents et de parfums et leurs yeux de khôl. Sur leurs cheveux courts, ils posent une perruque. Selon la mode du temps, elle est longue ou courte et avec des boucles de formes variées. La garde-robe évolue aussi. Les messieurs s'habillent de pagnes, plus ou moins longs, de chemises, de longues robes, et les dames de robes longues à bretelles. Au Nouvel Empire (1540-1070 av. J.-C.), les plissés s'imposent aux vêtements qui deviennent plus amples. Une ceinture, parfois somptueusement tissée, maintient robe et pagne en

place. Les pauvres ne s'embarrassent pas de ces raffinements. Les hommes revêtent un pagne court, les femmes une robe longue et droite.

Les pieds se glissent dans des sandales à lanières en papyrus ou en cuir qui ont la forme de tongs. Les gants restent un luxe réservé au roi et à des dignitaires qui les reçoivent en guise de récompense de la part de leur souverain.

Enfin, les bijoux, boucles d'oreilles, colliers, bracelets et bagues en or et pierres semi-précieuses ou en faïence, rehaussent la tenue des plus fortunés.

Les repas étaient-ils équilibrés ?

LES ÉGYPTIENS PRENNENT deux ou trois repas par jour : un lavage de bouche ou petit déjeuner, un repas en milieu de journée et, pour les plus favorisés, un dîner. Ils mangent avec leurs mains en puisant directement dans les plats. Ils ne se rassemblent pas autour d'une table, mais s'asseyent par terre. Les privilégiés s'installent sur des chaises à côté des guéridons qui supportent la nourriture.

Le menu diffère selon les classes sociales, celui des dignitaires étant évidemment plus varié que celui des pauvres au régime frugal. Le pain, qui forme la nourriture de base, est confectionné avec le blé amidonnier. Les rhizomes du souchet (*papyrus esculentus*), ou amandes de terre, fournissent une autre farine, riche en glucides et en protéines. On l'utilise pour préparer des gâteaux. Le miel et les dattes servent d'édulcorant à la place du sucre, encore inconnu.

Avec le pain, les Égyptiens consomment surtout des légumes et des fruits : concombres, laitues romaines, céleris, courges, oignons, ail, poireaux, légumineuses comme les fèves, les lentilles, les pois ou les pois chiches. Les olives ne sont pas encore cultivées pour leur huile, mais mangées crues ou trempées dans une saumure. L'huile provient du moringa (un arbre), du ricin et du sésame.

Les palmiers fournissent des noix de doum (fruit d'une variété de palmier) et des dattes, les figuiers et les sycomores des figues. La vigne qui pousse sur des pergolas produit le raisin destiné à la table ou transformé en vin. Pastèque et jujube complètent l'offre. Au Nouvel Empire, époque d'ouverture, l'Égypte importe du Proche-Orient la grenade ainsi que la pomme.

La Cour, les grands personnages et les dieux sont friands de viande, surtout bovine. Ils savourent aussi celle de mouton, de chèvre et du gibier comme les antilopes, les gazelles ou les lièvres. De même, ils apprécient les volailles et autres volatiles. Comme l'ont montré les

ossements exhumés des agglomérations antiques, le porc était couramment consommé par les villageois.

Les poissons du Nil complètent aussi bien le menu des riches que celui des pauvres. On les savoure frais ou séchés.

Pour les modes de cuisson, cuisinières et cuisiniers privilégient le bouilli et le rôti. Ils font cuire des ragoûts de viande et de légumes dans des marmites placées au-dessus du foyer ou du four. Coriandre, cumin, fenugrec, carthame en relèvent sans doute le goût. Les rôtisseurs tournent à la broche la viande et les volailles, tout en attisant les braises. La cuisson au four est réservée au pain. Les seules recettes connues concernent l'élaboration des gâteaux à base de farine d'amandes de terre, d'eau, de graisse, de dattes et de miel. Les pâtisseries sont frites dans une sorte de sauteuse.

L'examen des ossements de deux cents individus, inhumés dans le cimetière des humbles à Amarna, a montré qu'ils avaient souffert de malnutrition et d'anémie depuis leur enfance et que 70 % d'entre eux n'avaient pas atteint l'âge de 35 ans. Il a mis en évidence les conditions de vie particulièrement rudes de la population pauvre dans la ville du pharaon Akhenaton (1351-1334 av. J.-C.).

À l'inverse, de nombreuses momies de dignitaires présentent de l'athérosclérose. Cette maladie provoquant le durcissement et le rétrécissement des artères est liée à une alimentation trop riche. Les Égyptiens aisés abusaient des mets contenant graisses animales et huile. Entre ces deux extrêmes, le régime alimentaire essentiellement végétarien de la majorité des Égyptiens était plutôt équilibré, hors période de famine ou d'épidémie bien entendu.

Quelle était la boisson alcoolisée la plus répandue ?

LES ÉGYPTIENS DE TOUTES LES CLASSES, les vivants comme les morts, consomment surtout de la bière. Les hommes la préparent à domicile. À Deir el-Medineh, par exemple, sa préparation est une cause d'absence au travail. Dans les grandes demeures et les institutions, des brasseurs remplissent cette tâche. Les ingrédients de base sont soit le blé amidonnier, soit l'orge, ou encore une association des deux. Une moitié des céréales est mise à germer pour obtenir le malt tandis que l'autre, préalablement broyée, est cuite dans de l'eau. Puis on mélange les deux préparations avant d'ajouter la levure provoquant la fermentation. Une fois ce processus achevé, le liquide est filtré et conservé dans des jarres ou des amphores fermées par des bouchons de terre crue.

Comparé à la bière, le vin, dont l'élaboration est beaucoup plus longue, est une boisson de luxe. Moins répandu que les céréales, le raisin est cultivé essentiellement dans le Delta. Les viticulteurs sont attachés à des domaines dépendant des temples et de l'État. Ils cultivent le raisin blanc ou noir sur des treilles. Ils déposent les grappes vendangées à la fin de l'été dans de grandes cuves où ils les foulent avec les pieds en se tenant à des cordes suspendues à une poutre. Les vigneronnes recueillent le jus qui s'écoule par un orifice, le filtrent et le laissent fermenter avant de le verser dans des jarres. Le vin est, semble-t-il, surtout rouge. Des bouchons de terre crue scellent les récipients. Les scribes appliquent un sceau sur l'argile humide ou écrivent sur l'épaule de la jarre. Les inscriptions hiéroglyphiques indiquent les noms du domaine et de son propriétaire ainsi que, parfois, l'année de production sous le règne de tel ou tel roi. Ces étiquettes sont très précieuses pour les historiens qui travaillent sur la chronologie.

Les Égyptiens boivent aussi des jus de fruits fermentés notamment

à base de dattes ou de caroube.

Comment se déroulaient les banquets ?

DE LEUR VIVANT comme après leur mort, les dignitaires sont friands de réjouissances. Le banquet funéraire représenté dans la chapelle de leur tombe reproduit les festivités qu'ils appréciaient ici-bas. Les grands personnages convient parents et amis dans leur grande demeure. À leur arrivée, des serviteurs les aident à se rincer mains et pieds dans un bac. Une fois dans la grande salle de réception, ils prennent place sur des chaises pourvues de coussins bien rembourrés ou sur de confortables tabourets. Ils forment des groupes séparés d'hommes et de femmes ou se rassemblent par couples. Pour l'occasion, ils ont revêtu leurs plus beaux atours et se sont parés de bijoux. Sur leurs lourdes perruques bouclées, les servantes, souvent vêtues d'une simple ceinture, déposent un diadème de fleurs et un onguent parfumé. Devant eux se dressent des sellettes et de petites tables supportant nourriture et boissons. À l'affût des coupes vides, les domestiques circulent entre les invités, une petite jarre à la main, pour les remplir. Bière et vin coulent à flots. Plus d'un convive boit jusqu'à l'ébriété. Quelques-uns se rendent même malades. Plus l'heure avance, plus les conversations sont animées.

Musique et danse sont aussi de la partie. En effet, nul banquet digne de ce nom ne saurait s'en passer. L'orchestre se compose de musiciens ou de musiciennes qui jouent de la flûte, du hautbois, de la harpe, du luth, de la lyre et du tambourin. Un chanteur ou une chanteuse, une main sur l'oreille, donne de la voix tandis que des artistes frappent dans leurs mains pour donner le rythme. Les Égyptiens ne notant pas les airs sur une partition, on ne peut se faire aujourd'hui qu'une idée approximative de leur musique. Toutefois, on connaît la sonorité de leurs instruments grâce à ceux qui ont été découverts dans les tombes.

Au son de la musique, des danseuses, dans le plus simple appareil, exécutent d'audacieuses figures acrobatiques, cabrioles – roue, pont, saut périlleux –, suscitant l'admiration du public.

Loin d'être mal jugés, l'ivresse comme l'érotisme éveillé par la tenue légère des danseuses et des servantes et leurs lourdes perruques féminines sont considérés comme une forme de dévotion envers Hathor, déesse de l'amour et de la joie. Entretenir le désir, c'est maintenir aussi les forces procréatrices du mort dans l'au-delà.

À quels jeux jouait-on ?

LES TOUT-PETITS s'amuse avec des jouets comme les toupies et des figurines d'animaux articulées ou à roulettes. Les fillettes bercent des poupées qui vont des plus rudimentaires en terre, habillées d'un chiffon, aux plus sophistiquées, taillées dans du bois, articulées et dotées de cheveux.

Garçons et filles raffolent des jeux de plein air. Les demoiselles jonglent et échangent des balles en papyrus ou en cuir, jouent à la bascule et s'initient à la danse. Dotés d'un solide esprit de compétition, les adolescents mesurent leur force, leur souplesse et leur adresse. Ils pratiquent une sorte de saute-mouton, qui s'est perpétué jusqu'au ^{xx}^e siècle sous le nom de *khazza lawizza*. Dans le jeu de la treille, deux garçons dos à dos pivotent tout en faisant tourner deux de leurs camarades. Pour tester leur résistance, trois garçons, épaule contre épaule, portent un quatrième larron sur leurs bras tendus. Deux équipes de trois garçons placés à la file se tirent mutuellement jusqu'à ce que l'un des deux groupes cède du terrain. Les jeunes gens se défient aussi au bras de fer. Les batailles fictives remportent un vif succès auprès des garçons, sans doute fascinés par les exploits guerriers de leurs aînés. Le jeu de la main chaude est moins physique. Un joueur qui ferme les yeux doit deviner lequel de ses camarades l'a frappé. S'il y parvient, il laisse sa place au coupable. Les enfants riverains du Nil profitent des joies de la baignade.

Les adultes préfèrent les jeux de plateau, plus calmes. Le plus populaire est le jeu de *senet* qui se joue à deux. Il utilise un plateau rectangulaire divisé en trois rangées de dix cases, deux groupes de dix pions et des bâtonnets qui remplacent les dés. Il est souvent dessiné sur un coffret. La règle se situe entre le jeu de l'oie et le jeu de dames. Dans sa tombe, le mort dispute avec un partenaire invisible une partie dont l'issue décide de sa vie éternelle. Le *Livre des Morts*, sorte de

guide de l'au-delà, l'aide à gagner. Le jeu des vingt cases figure souvent au revers de la boîte du *senet*. Le joueur s'efforce d'avancer ses pions tout en bloquant, en prenant ou en renvoyant sur une autre case, ceux de son adversaire.

Très prisé, le jeu des cinquante-huit trous, inventé en Égypte, franchit rapidement les frontières. Il est adopté en Nubie comme au Proche-Orient. Il se compose de fiches et d'un plateau percé de trous formant deux parcours parallèles. Le gagnant est celui qui place le premier trois de ses fiches dans le dernier trou.

Le jeu du serpent adopte la forme d'un reptile enroulé sur lui-même et divisé en cases sur lesquelles les joueurs font avancer des pions, en forme de lion couché et de petites boules, et des billes de deux couleurs différentes. Le lancer de bâtonnets commande la progression des lions qui avalent boules et billes sur leur passage. Le vainqueur est celui qui sort le plus grand nombre de fauves du plateau.

Les Égyptiens avaient-ils le sens de l'humour ?

EXPERTS DANS LE MANIEMENT de l'ironie et de la dérision, les Égyptiens d'aujourd'hui sont les dignes héritiers de leurs lointains ancêtres. Si les plaisanteries transmises oralement nous échappent, l'humour transparaît fréquemment à travers les textes et les représentations. Dans les scènes de la vie quotidienne figurées dans les tombes de dignitaires, de courts dialogues font parler le petit peuple. Pour oublier la difficulté de leur tâche ou rompre la monotonie des journées de labeur, paysans, pêcheurs, artisans, cuisiniers et serviteurs s'apostrophent volontiers les uns les autres. Ainsi, un grincheux se plaint de faire cuire son oie à la broche depuis l'origine des temps à côté de deux camarades qui font tourner un bœuf entier depuis de longues heures sans piper mot. Dans les champs, deux jeunes filles se crêpent le chignon pour un épi de blé sous l'œil indifférent des moissonneurs.

Le sens de la repartie ne leur fait pas non plus défaut. Une lettre datant de Ramsès XI (1103-1070 av. J.-C.) imagine ce dialogue entre un homme qui veut divorcer et sa douce moitié : « Je te répudie, car vois, tu es aveugle d'un œil. » Et elle de rétorquer : « Tu ne t'en es pas aperçu au cours des vingt ans que j'ai passés dans ta maison ? »

La plaisanterie est parfois mal perçue. Un scribe prend la mouche quand il apprend que Djéhoutymès, un de ses amis, l'a brocardé dans une missive adressée à un tiers. Pour se faire pardonner, le fautif explique qu'il ne peut pas s'empêcher de faire des blagues. C'est plus fort que lui !

Sur papyrus ou sur *ostraca*, les artistes manient la satire. Ils mettent en scène les animaux en leur prêtant des attitudes humaines et en inversant leur rapport de force. Ici, c'est une chatte qui coiffe une souris ou qui berce un souriceau, là un lion et une gazelle qui

disputent, dans la plus grande sérénité, une partie de *senet*. Ou voici encore un lion qui momifie un âne et des renards transformés en gardiens d'oies.

Moquerie encore, mais aussi émouvant gage d'affection, que cette stèle (au Rijksmuseum van Oudheden de Leyde) montrant un glouton obèse, ses mains grassouillettes plongées dans les victuailles placées devant lui. C'est un ami qui dédie le petit monument au compagnon avec lequel il faisait ripaille et bombance. Tout en raillant la voracité de son camarade, il lui procure magiquement à manger pour l'éternité.

Même les très sérieux reliefs officiels qui décorent les temples ne sont pas dépourvus d'humour. Dans le temple du Ramesseum, les scènes qui commémorent la bataille de Qadesh ridiculisent un prince syrien vaincu. Tombé à l'eau, repêché de justesse avant la noyade, ses hommes le tiennent la tête en bas et le secouent par les pieds pour lui faire régurgiter l'eau qu'il a avalée. Un peu plus loin, dans le camp égyptien, un âne se roule par terre avec délectation, devant ses congénères qui défilent en bon ordre.

III

INVENTIONS, CULTURE,
SCIENCES ET TECHNIQUES



Pourquoi Jean-François Champollion a-t-il réussi à déchiffrer les hiéroglyphes ?

NÉ À FIGEAC, dans le Lot, en 1790, Jean-François Champollion révèle très tôt ses prédispositions pour les langues. En 1801, il rejoint à Grenoble son frère Jacques-Joseph, bibliothécaire et professeur, qui veille sur son éducation. Grâce à son aîné, il évolue parmi des savants comme le mathématicien Joseph Fourier, membre de la commission scientifique de l'expédition d'Égypte (1798-1801) organisée par Napoléon Bonaparte, ou Dom Raphaël de Monachis qui a également participé à cette aventure. Grâce à ce moine grec, il comprend que le déchiffrement des hiéroglyphes passe par le copte, dernier état de la langue des pharaons, encore en usage dans la liturgie chrétienne d'Égypte. Avec l'acharnement qui lui est propre, Jean-François Champollion apprend des langues sémitiques – arabe, hébreu et syriaque, éthiopien ou amharique – ainsi que le chinois, le sanskrit et le persan. Il étudie à Paris, au Collège de France et à l'École des langues orientales. Il connaît bientôt le copte sur le bout des doigts.

C'est donc armé d'un solide bagage que le jeune homme s'attelle, à partir de 1808, à l'étude d'une copie de la mystérieuse pierre de Rosette. La stèle fragmentaire, découverte en 1799 par l'officier du génie Pierre-François-Xavier Bouchard au cours de travaux dans le fort Julien, à Rosette, porte un décret en trois écritures : hiéroglyphes, démotique (écriture égyptienne cursive) et grec. Confisqué par l'armée anglaise lors de la reddition française qui met fin en 1801 à l'expédition d'Égypte, le monument fait aujourd'hui partie de la collection du British Museum, à Londres. Sa connaissance approfondie des langues est l'une des clés du succès du génial Champollion.

Son rejet des idées reçues est une autre raison de sa réussite.

Contrairement aux autres savants qui tentent de résoudre l'énigme, il est certain que l'écriture égyptienne ne peut pas être uniquement idéographique, c'est-à-dire composée de signes équivalant à des mots ou à des idées. Il considère qu'elle est aussi phonétique, donc composée de signes-sons comme ceux de notre alphabet. Reste à le prouver.

Si les hiéroglyphes de la pierre de Rosette étaient des idéogrammes, il devrait y avoir sensiblement autant de mots grecs. Or, il dénombre 1 419 hiéroglyphes pour 486 mots grecs. Par ailleurs, il se doute que, comme les autres écritures sémitiques, les hiéroglyphes ne notent pas les voyelles. Inutile de s'égarer en les cherchant. Dans les cartouches qui entourent le nom du roi, il identifie les sept signes-sons de « Ptolmys », nom du roi grec Ptolémée. Sur une copie d'un petit obélisque du temple de Philae, il lit les signes-sons du nom d'une reine Cléopâtre. Son alphabet compte désormais douze signes.

Le 14 septembre 1822, le savant se penche sur un cartouche relevé dans le temple d'Abou Simbel, en Nubie. Il reconnaît le hiéroglyphe *ms*, correspondant à l'expression « jour de naissance » lue dans la version grecque de la pierre de Rosette et au mot « engendrer » en copte. Il lit ensuite les deux « s » présents à la fin du mot. Et obtient « mssès ». Reste à décrypter le cercle dessiné au début du mot. Et s'il s'agissait du soleil qui se dit *ra* en copte ? Quelle émotion lorsque Jean-François Champollion réalise qu'il a déchiffré le nom du pharaon Ramsès, connu par les auteurs de l'Antiquité ! En même temps, il vient de prouver que, comme il le pensait, l'écriture hiéroglyphique associe phonogrammes et idéogrammes comme le dessin d'un cercle notant le mot « soleil ». Grâce au copte, Jean-François Champollion comprend le sens des mots qu'il lit. Dès 1824, il publie un *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens* qui pose les fondements de l'égyptologie. Épuisé par ses travaux qu'il poursuit avec la même fougue, il s'éteint en 1832.

Quels sont les principes de l'écriture hiéroglyphique ?

LES HIÉROGLYPHES, c'est-à-dire « gravure sacrée » en grec, sont des dessins inspirés du monde environnant les Égyptiens. Ils figurent les hommes dans différentes attitudes, les dieux, les animaux, les plantes, les outils et instruments, les édifices, le mobilier ou encore les éléments naturels. Comme l'a établi Jean-François Champollion, ils se répartissent entre idéogrammes et phonogrammes. Les idéogrammes nous sont familiers. Il s'agit, par exemple, des panneaux routiers ou des symboles affichés dans les lieux publics, comme le dessin d'un ascenseur. Les phonogrammes dérivent directement des signes-idées, détournés à la manière des rébus. Ainsi, le hiéroglyphe des trois filets d'eau horizontaux *mou* note le mot « eau ». Il correspond aussi au son « mou » avec lequel on compose de nouveaux mots comme *chémou* qui signifie l'« été ».

Il existe trois catégories de phonogrammes, les unilitères, les bilitères et les trilitères, correspondant à une, deux ou trois lettres. Au nombre de vingt-quatre, les unilitères auraient pu servir d'alphabet comme nos lettres. Mais dès sa naissance, les Égyptiens ont prêté à l'écriture hiéroglyphique un rôle sacré, magique et par conséquent immuable. Inscrite sur des récipients déposés dans la tombe royale, elle identifie les produits qu'ils contiennent et leur propriétaire. Elle garantit ainsi la survie du roi dans l'au-delà. Les scribes n'ont ensuite pas éprouvé le besoin de faire évoluer ce système bien rodé.

Jean-François Champollion a aussi identifié une troisième catégorie de signes : les déterminatifs. Placés à la fin des mots, ces signes les classent par catégories. Ils facilitent aussi la lecture en séparant les mots et en distinguant les homonymes.

Les hiéroglyphes sont disposés en lignes ou en colonnes. Pour respecter la symétrie, ils sont orientés aussi bien de droite à gauche

que de gauche à droite. Pour remplir l'espace harmonieusement, les signes sont adaptés aux dimensions de carrés imaginaires.

Combien d'écritures a noté la langue des pharaons ?

L'ÉGYPTIEN ANCIEN a eu recours à quatre écritures : les hiéroglyphes, le hiératique, le démotique et le copte.

Véritables dessins, les hiéroglyphes s'élèvent souvent au rang d'œuvre d'art. Longs à tracer, ils ne sont pas adaptés aux écrits de tous les jours. Très vite, ils se cantonnent au domaine religieux.

Apparu vers 3150 av. J.-C., le hiératique (« écriture sacrée » en grec) dérive des hiéroglyphes. Il s'impose comme écriture courante. Très simplifiés, les signes sont reliés par des ligatures évitant aux scribes de lever sans cesse la main. Le hiératique, généralement disposé en lignes, s'écrit et se lit de droite à gauche, sens normal de l'écriture pour les Égyptiens.

Le démotique, autre écriture cursive et courante, également issue des hiéroglyphes, prend en partie le relais du hiératique, à partir du VII^e siècle av. J.-C. Les Grecs de l'Antiquité le qualifient d'« écriture du peuple » (*démos*), car lorsqu'ils visitent l'Égypte dans la deuxième moitié du I^{er} millénaire av. J.-C., les scribes l'utilisent pour rédiger les documents de la vie de tous les jours. Mais le hiératique note encore les textes religieux.

Enfin, au début de l'ère chrétienne, le copte change de système d'écriture. Il adopte l'alphabet grec qu'il complète par sept lettres démotiques exprimant les sons propres à l'égyptien.

Parallèlement aux écritures, la grammaire se transforme, tenant compte de l'évolution de la langue parlée au fil des siècles. On distingue le moyen égyptien, qui pose les règles de la langue classique en usage au Moyen Empire, du néo-égyptien, qui apparaît au Nouvel Empire, et du démotique, qui accompagne l'écriture du même nom.

Qui allait à l'école ?

LES ÉCOLES ne sont pas publiques. Elles dépendent des institutions, palais royal, ministères, temples qui forment leurs propres fonctionnaires, prêtres et artistes. Englobées dans leurs édifices, elles ne jouissent pas d'une structure spécifique. Les filles, qui n'exercent aucune profession exigeant de savoir lire et écrire, ne les fréquentent pas. Quelques-unes accèdent cependant à l'instruction, comme les princesses ou des femmes qui s'éduquent elles-mêmes. Les garçons marchent généralement sur les traces de leurs pères. Toutefois, lorsque les institutions ont besoin d'accroître leur personnel, elles élargissent le recrutement à des enfants d'humble origine.

L'école offre un moyen inespéré de grimper dans l'échelle sociale. On estime que seul 1 % de la population était alphabétisée sous l'Ancien Empire (2675-2200 av. J.-C.) et 5 % au Nouvel Empire (1540-1070 av. J.-C.). Bien conscients de leur statut privilégié, les scribes exhortent les écoliers à travailler en leur rappelant qu'« il n'y a point de scribe dépourvu de nourriture ». Si nécessaire, ils stimulent l'ardeur au travail des aspirants scribes en jouant du bâton. D'où le dicton : « L'oreille de l'élève est sur son dos ! »

Les garçons commencent leur parcours scolaire vers l'âge de 6 ans. Ils se rendent à l'école le matin et probablement aussi l'après-midi après une pause déjeuner. Pendant quatre ans, ils acquièrent les notions de base de l'écriture et de la lecture, hiératique et hiéroglyphes. Assis par terre, les élèves copient des extraits de *Kemyt*, ou la *Somme*, un manuel scolaire rédigé en hiératique qui regroupe modèles de lettres, hymnes aux dieux et louanges adressées au pharaon. Avec une pointe de roseau trempée dans de l'encre, ils tracent les mots et les phrases sur des tablettes de bois recouvertes de stuc ou sur des *ostraca*. Pour faciliter leur identification, les signes de *Kemyt* sont disposés en colonnes et non en lignes comme c'est l'usage

pour l'écriture cursive. Les élèves apprennent aussi des listes de vocabulaire classées par sujet. Le maître leur inculque la grammaire. Les enfants s'entraînent à la lecture à haute voix et à la récitation des textes appris par cœur en les psalmodiant. Une fois les bases acquises, ils poursuivent leur formation en copiant des classiques de la littérature et en acquérant des rudiments de calcul et de géométrie. Selon le métier qu'ils exerceront, les futurs scribes se familiarisent en outre avec la géographie, l'astronomie, la médecine, les conventions du dessin, la religion ou les langues étrangères. Tous s'initient aux règles de la morale, prônées par les textes des *Sagesses*. Ils complètent leur apprentissage en devenant assistants d'un scribe expérimenté dans les services administratifs qui les emploient. Au total, la formation dure au moins une dizaine d'années.

Comment fonctionnait le calendrier ?

À L'ÉPOQUE THINITE (3100-2675 av. J.-C.), les Égyptiens sont les premiers hommes à mettre au point un calendrier fondé sur la durée de la révolution de la terre autour du soleil. En observant la crue du Nil et les cycles de l'agriculture, ils ont divisé l'année en 3 saisons de quatre mois chacune. L'année s'ouvre avec la saison de l'inondation (*akhet*), se poursuit avec la saison de la germination (*peret*) et s'achève avec la saison des récoltes (*chémou*). Chaque mois compte 30 jours. Pour parvenir à un total de 365 jours, les Égyptiens ajoutent 5 jours épagomènes ou complémentaires. Mais il manque encore un quart de jour pour compléter l'année solaire, problème résolu dans notre calendrier par l'introduction d'une journée supplémentaire tous les quatre ans. Cette carence explique pourquoi le calendrier civil égyptien se décale tous les ans par rapport au début de l'année, situé vers le 19 juillet, au moment du lever héliaque (avant le soleil) de l'étoile Sirius et de l'arrivée de l'inondation annuelle. Mille quatre cent soixante ans s'écoulaient avant que le calendrier civil coïncide à nouveau exactement avec le Nouvel An.

Les mois comptent trois semaines de dix jours. Une journée se compose de vingt-quatre heures. Les astronomes déterminent les heures de la nuit en observant les étoiles. Pour connaître l'heure, les Égyptiens recourent à des instruments comme la clepsydre, un vase rempli d'eau. L'écoulement du liquide jusqu'aux marques tracées à l'intérieur du récipient correspond à une durée donnée.

Le calendrier égyptien ne possède pas de point de référence fixe comme la naissance théorique de Jésus-Christ pour le calendrier grégorien. Pour mesurer le temps, les Égyptiens se fondent sur les règnes des rois. Le comput repart de zéro au début de chaque règne. On parle, par exemple, de l'an 5 ou de l'an 35 de Ramsès II. Pour

établir la chronologie égyptienne, les historiens s'efforcent de déterminer la durée de règne des pharaons en se fondant sur les dates malheureusement trop peu nombreuses et sur les listes royales.

A-t-on retrouvé beaucoup de papyrus ?

Pour rédiger les documents qu'ils souhaitent conserver dans les archives de l'État, des administrations et des temples, ou dans une petite bibliothèque privée, les scribes utilisent le papyrus, un support coûteux. Pour le fabriquer, les artisans taillent de fines lamelles dans l'épaisseur de la tige de la plante du même nom. Entrecroisées, les lamelles sont collées en les frappant à l'aide d'un maillet. Avec une fine pointe de roseau trempée dans l'encre noire pour le texte courant et dans l'encre rouge pour les notions à faire ressortir, les scribes tracent les signes de l'écriture courante, d'abord le hiératique, puis le démotique. Les plus anciens papyrus hiératiques remontent au règne de Khéops (vers 2590-2567 av. J.-C.). Les textes religieux, comme le *Livre des Morts*, sont inscrits en hiéroglyphes, souvent cursifs.

Quantité de documents, de dimensions très variables, nous sont parvenus. Malheureusement pour leur histoire, on ignore souvent la provenance exacte des papyrus découverts dans la première moitié du XIX^e siècle, époque des pionniers, et de ceux mis au jour par la suite au cours de fouilles clandestines.

Souvent déposés dans les tombes, les papyrus furent épargnés par les voleurs de l'Antiquité qui recherchaient uniquement les objets précieux. Ainsi, dans une sépulture de Deir el-Medineh, les archéologues du début du XX^e siècle ont eu le bonheur de retrouver une bibliothèque entière. Elle était composée de papyrus collectés par la même famille pendant plus d'un siècle. Parmi ces manuscrits figurent les *Aventures d'Horus et Seth*, un roman mythologique, une copie de la savoureuse *Satire des métiers* ou *Enseignement de Khéty*, et le testament de la dame Naunakhte.

Les textes inscrits sur les papyrus touchent tous les domaines de l'activité humaine : littérature, poésie, médecine, mathématiques,

comptabilité, transactions privées, actes notariés, justice, journal de l'armée en campagne, grève, lettres, hymnes et rituels religieux, magie et livres funéraires.

Avec quarante-deux mètres, le grand papyrus « Harris I », du nom de son premier propriétaire, est le plus long du monde. Il fait partie de collections du British Museum à Londres. Le document dresse l'inventaire des bienfaits accordés par le roi Ramsès III (1183-1152 av. J.-C.) aux temples d'Égypte. Un autre papyrus « Harris » appartenant au même musée consigne le procès de pilliers de tombes royales, actifs à la fin de la XX^e dynastie (1185-1070 av. J.-C.). Le papyrus le plus important pour l'histoire des pharaons est le « Canon royal » (voir question 4) du musée égyptien de Turin. Cette institution possède d'autres documents uniques comme un papyrus érotico-satirique, la carte géographique des mines du ouadi Hammamat, et le plan de la tombe du roi Ramsès IV (1152-1145 av. J.-C.).

Que contenaient les ouvrages de médecine ?

DÈS L'ANCIEN EMPIRE (2675-2200 av. J.-C.), les médecins égyptiens rédigeaient, en hiéroglyphes, des recueils dans lesquels ils décrivent le corps humain et traitent des maladies. Peu nombreux à nous être parvenus, les papyrus médicaux, qui portent souvent le nom de leur acquéreur, appartiennent à divers musées d'Europe et des États-Unis.

Élaborés par des médecins, héritiers d'une longue pratique et de siècles d'observation, et destinés aux médecins, les papyrus sont des sortes de manuels. Ils offrent des descriptions très précises des symptômes afin d'aider l'homme de l'art à établir son diagnostic. Ensuite, selon les cas, le texte affirme : « C'est une maladie que je traiterai » ou « C'est une maladie que je ne traiterai pas », « C'est un homme perdu ». Si l'affection est incurable, les formules magiques prendront le relais pour se concilier les divinités qui répandent les maladies, comme Sekhmet et Khonsou, ou lutter contre elles. Les médecins font partie des prêtres de Sekhmet. Pour ausculter les patients, ils ne possèdent aucun instrument. Ils procèdent par palpation pour localiser les zones douloureuses.

L'ouvrage le plus complet est le papyrus « Ebers », aujourd'hui à Leipzig. Il mesure 20 m. Composé vers 1500 av. J.-C., le recueil expose les connaissances anatomiques. Veines, artères, vaisseaux, ligaments et muscles sont regroupés sous l'appellation de « conduits ». Liés au cœur, ils véhiculent l'air et les fluides faisant vivre le corps. Le circuit respiratoire entre nez, poumons et trachée-artère est bien identifié, contrairement au rôle du cerveau attribué au cœur. Le papyrus s'intéresse à toutes les spécialités médicales. Il fournit même des recettes pour faire repousser les cheveux d'un chauve ou transformer un vieillard en jeune homme !

Un papyrus médical acquis en 2006 par le musée du Louvre a été

écrit en deux temps, vers 1450 av. J.-C., puis vers 1250 av. J.-C. Inscrit sur ses deux faces, le document totalise 14 m de longueur. Fort de ses connaissances, un scribe, versé dans l'art médical, a complété l'œuvre de l'auteur d'origine. Le traité s'intéresse particulièrement aux affections de la peau et aux gonflements en tout genre, abcès, furoncles, pustules. Il décrit les symptômes et propose des traitements. Il détecte le cancer du sein et le différencie d'un simple abcès. Comme dans le papyrus « Ebers », les recettes magiques prennent le relais de la médecine impuissante.

Le papyrus « Edwin Smith », long de 4,70 m, qui se trouve à l'Académie de médecine de New York, remonte à 1550 av. J.-C. Il s'adresse aux chirurgiens. Il donne la marche à suivre pour remettre en place des os fracturés, mais s'avoue impuissant à traiter les blessures avec une plaie ouverte. Il soigne, par exemple, une fracture du nez en glissant des tampons dans les narines et en plaçant des attelles, puis en appliquant une pommade à base de graisse et de miel.

Quand le cheval et le char sont-ils arrivés dans la vallée du Nil ?

CE N'EST QU'À LA DEUXIÈME PÉRIODE intermédiaire (1710-1540 av. J.-C.) que le cheval pénètre en Égypte à partir du Proche-Orient et qu'il se répand sous l'influence des Hyksos, partiellement maîtres du pays. Les premiers ossements de chevaux proviennent d'Avaris, la capitale hyksos au nord-est du Delta, et de Bouhen, une forteresse de Nubie. Le cheval est mentionné pour la première fois dans les textes du roi Kamôsis (1543-1540 av. J.-C.), relatant la lutte des Thébains contre les Hyksos. Il est représenté sur les reliefs de bataille figurant dans les monuments d'Ahmôsis (1540-1515 av. J.-C.), son successeur, à Abydos.

L'animal, dont la taille ne dépasse qu'exceptionnellement 1,35 m, se rattache probablement au cheval arabe. Sa robe présente différentes couleurs : marron, roux, blanc, blanc et roux, noir. Ses sabots ne sont pas ferrés. Rarement monté par des cavaliers hormis les estafettes et les espions de l'armée, il tracte le char, introduit dans le pays en même temps que lui. Figuré dans les scènes de bataille, le char est également connu grâce à des exemplaires réels déposés dans des tombes, dont celle de Toutankhamon. Léger et maniable, le véhicule peut transporter deux personnes sur une caisse en bois semi-circulaire, ouverte à l'arrière et mesurant environ 1 m de large sur un 0,5 m de profondeur. La caisse est attachée au timon auquel sont attelés deux chevaux. Elle est fixée à l'essieu entraînant deux roues, qui ont d'abord quatre, puis six rayons. Très bien conçues, les roues, de moins de 1 m de diamètre, sont cerclées de bois et recouvertes d'une bande de cuir faisant office de pneu.

Animal noble, le cheval ne sert pas de bête de somme comme l'âne. Il ne tire pas non plus de chariot à l'instar du bœuf. Cheval et char sont surtout utilisés par l'armée. Les civils de la classe supérieure

se servent d'un char pour chasser dans le désert et pour inspecter les domaines dont ils ont la responsabilité. Pour aller et venir et lorsqu'il chasse ou qu'il part en guerre, le pharaon se déplace sur un char manœuvré par son écuyer.

Quels étaient les moyens de transport ?

LES ÉGYPTIENS MARCHENT BEAUCOUP. Les membres des expéditions terrestres à destination des mines, des carrières ou des pays étrangers se déplacent à pied, chaussés de sandales. Pour acheminer des produits et des denrées sur des chemins difficiles, comme les pistes du désert, ils font appel aux ânes. Le dromadaire est encore inconnu. Sur les routes plus carrossables, ils mobilisent aussi des bœufs pour tirer par exemple les chariots du train de l'armée. Pour transporter les blocs de pierre extraits dans les carrières jusqu'au Nil et aux chantiers de construction, les Égyptiens utilisent des traîneaux de bois à patins. Des équipes d'hommes les halent à l'aide de cordes. Surtout arme de guerre, le char n'est utilisé dans le monde civil que par le roi et les dignitaires.

Le transport fluvial joue un rôle essentiel dans un pays que le Nil traverse du nord au sud et dont sept bras (réduits à deux aujourd'hui) desservait jadis l'ensemble du Delta. Dès la fin de la préhistoire, les Égyptiens circulent en bateau. Les barques fabriquées avec des bottes de papyrus, peu coûteuses et flottant remarquablement bien, relient les deux rives du Nil. Malgré leur apparence fragile, elles sont susceptibles de charrier de lourdes charges comme elles le font encore sur le lac Tana, en Éthiopie. Les pêcheurs et les chasseurs les ont adoptées pour se faufiler entre les fourrés de papyrus des marais. Les barques en bois ont des dimensions variées selon leur usage et leur propriétaire. Parmi les plus grandes, on trouve les barques royales, équipées d'une cabine protégeant les passagers du soleil, et les barques des grands dieux du pays comme Amon de Thèbes. Les navires-cargos qui convoient les obélisques de plus de vingt mètres de hauteur ou des blocs de pierre pesant plusieurs tonnes sont de dimensions impressionnantes. Des barques plus modestes sont affectées au

transport des passagers et des denrées comme les céréales emportées vers les greniers après la récolte.

Les navires qui prennent la mer possèdent une coque renforcée. Pas plus que les barques fluviales, ils ne possèdent de gouvernail d'étambot. Deux longues rames, placées à la poupe, dirigent les grandes embarcations. De même, les Égyptiens ne disposent pas d'instruments de navigation. C'est pourquoi ils ne s'éloignent guère des côtes et ne naviguent pas la nuit. Ils se repèrent par rapport au soleil et aux étoiles. La navigation est surtout une affaire d'expérience.

Les Égyptiens ont-ils fait le tour de l'Afrique ?

VERS 450 AV. J.-C., l'historien grec Hérodote évoque un voyage spectaculaire qui aurait eu lieu cent cinquante ans auparavant à l'initiative du pharaon Néchao II (609-594 av. J.-C.). Le roi aurait envoyé une expédition composée de marins phéniciens, experts dans l'art de la navigation, faire le tour de l'Afrique. Le périple, engageant plusieurs vaisseaux, aurait duré trois ans. Fait incroyable, souligne Hérodote, les navigateurs auraient eu le soleil à leur droite à un moment du voyage.

La circumnavigation de l'Afrique a-t-elle réellement eu lieu ? Hérodote est le seul à mentionner cette incroyable aventure. Aucun texte égyptien n'y fait référence. Pourtant, en bon pharaon, Néchao II n'aurait pas manqué de se vanter de cet exploit dans les temples égyptiens. Les bateaux auraient parcouru 27 000 km, dont 17 000 dans des eaux complètement inconnues. En admettant que la navigation par cabotage, en faisant halte la nuit près des côtes, soit possible, les bateaux auraient dû quitter la côte de la mer Rouge au mois de novembre pour profiter des courants et des vents favorables. Mais parvenus au Sénégal et au cap Juby, ils auraient été confrontés à des courants et des vents insurmontables avec les moyens techniques de l'époque. Ils auraient dû abandonner leurs navires pour continuer à pied. Hérodote ne dit rien des rencontres avec les populations qui n'auraient pas forcément accueilli ces étrangers à bras ouverts, ni des difficultés de toutes sortes comme les maladies, les fièvres et l'approvisionnement en eau potable et en vivres.

Curieusement, l'exploration n'aurait pas changé l'idée que l'on se faisait alors de l'Afrique. Réduite à sa côte septentrionale entre le Maroc et l'Égypte, et à la côte de la mer Rouge comprise entre Suez et le cap Guardafui, on lui prêtait la forme d'un trapèze. Les savants

grecs étaient bien loin de soupçonner l'immensité de l'Afrique. Hérodote rapporte peut-être une légende qui conforte la conception que l'on se faisait alors de ce continent en se réclamant du savoir ancestral des Égyptiens.

À moins que cette fable imaginée au temps de la domination perse sur l'Égypte n'ait eu pour but de montrer que les Égyptiens avaient réussi un exploit que le Perse Sataspès avait tenté sans succès.

Comment fabriquait-on le parfum ?

DÈS LA PLUS HAUTE ANTIQUITÉ, les Égyptiens, comme les Mésopotamiens, utilisent onguents, pommades, huiles et graisses parfumées pour rendre un culte aux dieux et aux morts. Les vivants raffolent aussi des parfums dont ils s'enduisent, notamment lors des banquets. Ils sont à base de gommes-résines comme l'oliban, le mastic, la myrrhe, l'aloès et le styrax. Pour se procurer la myrrhe et l'oliban, les pharaons envoient des expéditions maritimes au lointain pays de Pount, situé entre le Soudan et l'Érythrée. Les résines de conifères – pin importé du Liban, cade et cyprès – de même que les racines et les rhizomes provenant du souchet, du jonc odorants et du nard, entrent également dans la composition des parfums. Les fleurs sont représentées par les nymphéas blancs et bleus, les lys et le henné.

Pour obtenir les extraits aromatiques, les Égyptiens ne procèdent pas, comme aujourd'hui, par distillation en faisant évaporer les substances aromatiques dans un alambic et en recueillant les vapeurs chargées d'essence. Ils recourent à la macération, le plus souvent avec de l'huile de moringa (un arbre), excipient fixant l'arôme, remplacé aujourd'hui par l'alcool. Avant d'incorporer la substance odorante à traiter, les parfumeurs ajoutent à l'huile d'autres fixateurs, aromates et gommes-résines. Pour les fleurs, les procédés retenus sont l'enfleurage à chaud qui consiste à faire chauffer les pétales dans de l'huile au bain-marie et l'enfleurage à froid avec macération des pétales dans de l'huile. Les deux techniques sont suivies du filtrage du parfum par pressage en tordant le linge contenant la préparation.

Le laboratoire du temple d'Horus à Edfou conserve des recettes de parfums réservés au culte de dieu, dont celle du *kyphi*, destiné à être brûlé dans un encensoir. Elle fait intervenir onze substances, dont le roseau, le jonc et le souchet, qui sont réduites en poudre. Ces

ingrédients sont mis à macérer dans du vin, puis additionnés d'une gomme-résine préalablement fondue avec du miel. Après cuisson, les artisans ajoutent de la myrrhe en poudre à la préparation.

D'après les contes et les poèmes, les parfums font partie des armes de la séduction. Ici, c'est un roi qui tombe amoureux d'une femme inconnue, enivrée par le parfum d'une mèche de cheveux trouvée par hasard. Là, c'est une jeune fille qui s' imagine se baignant devant l'objet de son désir, revêtue d'une robe de lin fin imprégné de parfum. En marge de la littérature, le papyrus « Hearst » propose des recettes pour combattre les odeurs aussi peu attrayantes que celle du « corps de l'homme pendant l'été ». Pour la chasser, rien de tel qu'un parfum à base de résine de térébinthe et d'oliban...

Quels outils utilisaient les ouvriers et les artisans ?

LES OUTILS pour tailler la pierre varient en fonction de sa dureté. Pour le granit, par exemple, les ouvriers recourent à des pierres plus dures que lui, comme la dolérite. Pour le calcaire, plus tendre, les tailleurs de pierre et les sculpteurs se servent de ciseaux, d'abord en cuivre à l'Ancien Empire puis en bronze à partir du Moyen Empire. La largeur et l'épaisseur de la lame dépendent de la surface à travailler. Les artisans tapent sur les ciseaux avec un maillet de bois. Ils polissent la surface des blocs et des reliefs avec une pierre dure et du sable en guise d'abrasif.

Les menuisiers et les sculpteurs sur bois disposent de scies, de haches, d'herminettes, faites d'un manche recourbé et d'une lame, ainsi que de toute une gamme de ciseaux de métal. Ils se servent aussi du trépan à archet. Cet instrument se compose d'un arc et d'une corde qui active un foret. Les artisans fixent les pièces de bois entre elles à l'aide de tenons et de mortaises ou de chevilles.

Les orfèvres confectionnent les perles avec un trépan à archet relié à plusieurs forets leur permettant de percer plusieurs trous à la fois.

Les métallurgistes font fondre les métaux sur des foyers qu'ils attisent en soufflant dans des tuyaux remplacés ensuite par des soufflets actionnés avec les pieds. Ils obtiennent des feuilles de métal en frappant le matériau encore chaud. Ils leur donnent l'épaisseur correspondant aux objets à fabriquer tels que des vases, des lames d'outils ou des miroirs. Ils modèlent la feuille à la forme voulue en la frappant sur une enclume.

À qui les Égyptiens ont-ils emprunté la technique de la fabrication du verre ?

THOUTMOSIS III (1479-1425 av. J.-C.) introduit le verre en Égypte à partir du Proche-Orient. Il en découvre l'intérêt au cours de ses campagnes militaires. Produit de luxe, le verre est réservé à une petite élite. La question se pose encore de savoir si les Égyptiens adoptent dès cette époque la technique de la fabrication du verre ou s'ils importent seulement des produits finis ainsi que le verre brut à transformer chez eux. Dès les règnes suivants, des verriers sont à l'œuvre dans un pays qui regorge du matériau de base : la silice contenue dans le sable. Pour réduire la température de fusion de celle-ci autour de 1 000 °C et garantir la solidité du verre, les artisans ajoutent à cet ingrédient un fondant, procuré par des alcalins – soude ou potasse –, et un stabilisant comme la chaux. La couleur est apportée par des oxydes comme le vert et le bleu du cuivre, le rouge du fer et du manganèse, le bleu du cobalt, et le jaune de l'antimoine de plomb. Le verre obtenu est opaque.

Actifs dans des ateliers royaux, les verriers chauffent le matériau brut pour le travailler. Ils versent le verre fondu dans des moules pour confectionner de petits objets comme des amulettes. Ils façonnent flacons et figurines en entourant un noyau d'argile de la masse vitreuse. Ils y soudent les anses et le pied. Dans la paroi encore molle, ils incrustent des fils de verre de couleurs différentes pour réaliser un décor imitant des vagues ou dessinant des festons et des zigzags. Pour finir, les artisans grattent le noyau argileux sans parvenir à le retirer complètement. Le verre est abondamment utilisé par les orfèvres et les menuisiers comme élément d'incrustation. Sur le masque et le trône en or de Toutankhamon, par exemple, il remplace les pierres semi-

précieuses tels le lapis-lazuli, la cornaline et la turquoise. Il prend aussi la forme de perles, de boucles d'oreilles ou de pendentifs.

Le verre soufflé est une technique romaine qui n'apparaît qu'au 1^{er} siècle av. J.-C.

Quelles étaient les techniques de chasse et de pêche ?

ACTIVITÉS ALIMENTAIRES pour les uns, loisirs pour les autres, la chasse et la pêche adaptent leurs techniques pour répondre à ces différents besoins. En dignes héritiers des chasseurs de la préhistoire, les pharaons et les dignitaires pratiquent une chasse qui valorise leur force et leur adresse. Armés d'arcs et de flèches, ils poursuivent le gibier sauvage comme les gazelles, les ibex, les hyènes ou les renards dans la savane. Pour leur faciliter la tâche, des traqueurs ainsi que des chiens rabattent parfois les animaux vers un terrain entouré d'un long filet. Au Nouvel Empire (1540-1070 av. J.-C.), les chasseurs atteignent leurs cibles avec des arcs et des flèches décochées du haut de leur char. Cette cavalcade n'est pas sans rappeler la charge sur le champ de bataille.

Dans les marécages, les mêmes intrépides chasseurs visent les taureaux sauvages et les onagres avec leurs flèches ou les capturent au lasso. Ils laissent au souverain, debout sur son char, le soin de porter l'estocade avec une lance. Sans doute le pharaon est-il entouré d'hommes également armés de lances, prêts à intervenir si l'animal se rebiffe. Courageux, mais pas inconscients, les chasseurs attaquent les hippopotames à distance avec des harpons attachés à des cordes. Pour toucher les oiseaux aquatiques comme les canards et les oies, les dignitaires, à bord de barques en papyrus, projettent des bâtons de jet. Des serviteurs recueillent les proies. Celles qui sont encore vivantes seront transportées dans des cages vers les volières où elles seront élevées.

Plus soucieux de rendement, les paysans attrapent les oiseaux avec des pièges et un filet disposé dans les arbres ou tendu au-dessus des champs de blé où se posent les cailles bien dodues.

Délassement de grands personnages débordants d'énergie, la pêche

au harpon vise les tilapias et les perches du Nil de grande taille. Moins aventureux, d'autres membres de l'élite préfèrent taquiner le poisson avec une canne, confortablement assis au bord du bassin de leur résidence. Là encore, les professionnels se montrent plus pragmatiques que les pêcheurs occasionnels. Ils tendent leurs filets, pourvus de poids et de flotteurs, entre deux esquifs. Depuis leurs barques, ils plongent dans l'eau des haveneaux ou des cordelettes auxquelles sont suspendues des grappes d'hameçons.

IV

MONUMENTS ET ART



Les temples égyptiens suivaient-ils un modèle ?

LIEUX DE CULTE voués aux dieux ou aux pharaons, les temples sont interdits au public. Ce ne sont en effet pas des lieux de prière où se rassemblent les fidèles, mais des espaces où le roi et les prêtres exécutent les rites secrets qui entretiennent l'énergie divine et renouvellent la royauté. De leur bon déroulement, à l'abri des forces maléfiques, dépend le maintien de l'ordre cosmique. La construction des temples répond à cet impératif.

Dès l'Ancien Empire (2675-2200 av. J.-C.), les bâtisseurs définissent le vocabulaire architectural. Il est caractérisé par des murs présentant une inclinaison (ou « fruit »), par des façades couronnées d'une moulure ronde appelée « tore » et d'une corniche à gorge (pierre en saillie), ainsi que par des colonnes imitant des végétaux, surtout le papyrus. Le plan s'ordonne autour d'un axe central, généralement est-ouest. L'entrée s'élève à l'ouest tandis que le fond du monument se situe à l'est, du côté du soleil levant.

Pour désigner les composantes des temples, les égyptologues emploient des termes grecs. Le *dromos*, ou « allée », parfois bordé de sphinx, mène à l'entrée marquée par une porte monumentale, le pylône, formé de deux massifs ou môles. Derrière s'étend une cour, seul endroit accessible au public lors des grandes fêtes religieuses. Elle mène à la salle hypostyle, autrement dit à colonnes, elle-même suivie d'une enfilade de salles comprenant notamment un sanctuaire pour la barque portative emmenant la statue du dieu en procession et l'antichambre du sanctuaire où sont amassées les offrandes. Au fond du monument, le sanctuaire, plongé dans l'obscurité complète, est la pièce la mieux protégée. Elle abrite le naos ou édicule contenant la statue de culte du dieu, en or et lapis-lazuli. Autour du sanctuaire et de part et d'autre de l'axe central, des chapelles sont réservées à

d'autres divinités, au roi et à ses ancêtres tandis que des magasins conservent le matériel de culte.

Bien que composés des mêmes éléments, les temples sont tous différents. En fonction de leurs dimensions, ils comptent un ou deux pylônes, voire dix, comme Karnak, une ou plusieurs cours, et un nombre variable de salles entre la cour et le sanctuaire. À l'époque gréco-romaine, le modèle tend à s'uniformiser comme à Edfou, Dendérah et Philae.

Quelle que soit leur composition, les temples véhiculent les mêmes symboles. Le monument est conçu comme une réplique du monde créé par les dieux. L'axe central est identifié à la course du soleil dans le ciel. Le pylône, incarné par les déesses Isis et Nephtys, représente les montagnes des déserts arabe et libyque entre lesquelles l'astre circule. Le sol est assimilé à la riche terre d'Égypte d'où jaillissent les végétaux matérialisés par les colonnes. Le plafond, décoré des cycles du soleil et de la lune, est le ciel où vivent les dieux. En avançant dans le monument en direction du sanctuaire qui symbolise l'horizon du ciel et le point de rencontre entre le ciel et la terre, le sol s'exhausse et le plafond s'abaisse. Les reliefs qui décorent les parois évoquent les actes essentiels de la vie humaine : le culte rendu aux dieux par le pharaon.

Quel était le plus grand temple d'Égypte ?

LE TEMPLE DE KARNAK, qui doit son nom actuel au village voisin, était le plus important d'Égypte non seulement par ses dimensions, mais aussi par le nombre de ses monuments, son rayonnement et sa richesse. Il est aujourd'hui le plus vaste chantier archéologique du pays. Il s'appelait jadis Ipet-Sout, la « plus choisie des places ». Le gigantesque complexe, qui s'organise autour du temple d'Amon-Rê, cumule les records et les superlatifs. Il couvre une surface de vingt-cinq hectares qui pourrait contenir l'Acropole d'Athènes, le Colisée de Rome, l'Alhambra de Grenade (sans le Generalife) et la cathédrale de Paris. Sa construction a débuté à la Première période intermédiaire. Elle s'est poursuivie pendant deux mille ans, les derniers édifices remontant aux Romains. Nombreux sont les pharaons qui ont mis un point d'honneur à y laisser leur marque, des plus célèbres aux plus obscurs.

Entouré d'un mur d'enceinte long de 2 400 m et percé de 8 portes, le temple d'Amon-Rê se démarque de tous les autres sanctuaires par ses 10 pylônes, dont le premier culmine à un peu plus de 31 m de hauteur. Il possède une immense salle hypostyle, longue de 101 m et large de 52 m, hérissée de 134 colonnes dont 12, au centre, s'élèvent à 23 m de hauteur. Dix-sept obélisques de granite dont 2 encore debout y dressaient leurs pointes vers le ciel. Un lac sacré de 120 m sur 77 m accueillait les navigations rituelles. Dans aucun autre temple on n'a trouvé autant de statues. À elle seule, une cachette creusée dans le sol de la cour du septième pylône a livré 779 statues de pierre et quelque 17 000 statuettes de bronze. Dans cette fosse, les prêtres s'étaient débarrassés de sculptures amassées dans le monument depuis des siècles. Les reliefs, dont beaucoup ont un rang de chefs-d'œuvre, composent un véritable recueil d'histoire de l'art égyptien. Les hiéroglyphes ne sont pas en reste. Sculptés sur les murs et sur des

stèles, ils dévoilent des pans entiers de l'histoire, de la religion et de la civilisation égyptienne.

Sous le roi Ramsès III (1183-1152 av. J.-C.), Karnak emploie 81 000 hommes et possède un cheptel de 421 362 bestiaux, 2 393 km² de champs, alors que le temple d'Héliopolis, le deuxième du pays, servi par 12 963 hommes, est propriétaire de 45 544 bestiaux et de 442 km² de champs. Le pharaon lance 46 chantiers à Karnak contre 5 à Héliopolis.

Depuis 1967, le Centre franco-égyptien d'étude des temples de Karnak (CFEETK) se consacre à la restauration, l'analyse et la publication des monuments du site. Il a pris la suite de la Direction des travaux de Karnak fondée en 1895 et placée sous la responsabilité d'architectes français jusqu'en 1954. En plus d'un siècle, cette mission permanente a redonné forme à ce monument exceptionnel qui n'était plus qu'un formidable amas de déblais, de terre et de blocs de pierre. Loin d'être achevée, la tâche se poursuit notamment avec la reconstruction de chapelles dans le musée en plein air, la restauration, les fouilles et la publication du temple du dieu Ptah et de chapelles dédiées à Osiris, ainsi qu'avec la constitution d'une vaste base de données devant rendre accessibles tous les textes de Karnak.

Que symbolisaient les obélisques ?

TAILLÉ GÉNÉRALEMENT dans un seul bloc de pierre, un obélisque se compose d'un fût de section carrée plus évasé à la base qu'au sommet, et du pyramidion, ou petite pyramide, qui le couronne. Il doit son nom qui signifie « brochette » aux Grecs de l'Antiquité, quelque peu moqueurs.

Symbole de Rê/Atoum, dieu d'Héliopolis, aujourd'hui quartier du Caire, l'obélisque apparaîtrait dans les temples que les rois de la V^e dynastie dédient à ce dieu solaire sur le site d'Abou Ghorab, à proximité de leur nécropole, sur la rive ouest du Nil. Monument trapu, dont la hauteur est estimée à 37 m et à 57 m avec son socle, celui du temple solaire de Niouserrê (2445-2414 av. J.-C.) était construit avec des blocs de pierre. Dès l'Ancien Empire, de petits obélisques se dressent devant les tombes des riches particuliers pour les associer au cycle du soleil. Le roi Têti (2350-2340 av. J.-C.) de la VI^e dynastie érige le premier obélisque monolithique connu dans le temple d'Héliopolis. Il n'en reste qu'un fragment montrant qu'il était en quartzite.

Le premier grand obélisque encore debout, au nom du pharaon Sésostris I^{er} (1956-1910 av. J.-C.), marque aujourd'hui l'emplacement du temple d'Héliopolis, entièrement détruit. Haut de 20 m, il provient des carrières de granit d'Assouan, dans le sud du pays. Un obélisque inachevé pour cause de fissures conserve le mode d'emploi de la taille de ce type de monument. Placés à la file sur les côtés du bloc à détacher, les ouvriers creusent d'étroites galeries qui suivent les contours du futur monolithe. Pour y parvenir, ils tapent sur le granit avec des boules de dolérite, une pierre très dure, le réduisant progressivement en poudre. Ils procèdent de même avec la face plaquée contre la terre. Pour le sortir de la cavité où il repose, les

manœuvres utilisent de grands leviers de bois et des cales. Placés sur des traîneaux, les obélisques sont acheminés vers le Nil où ils prennent place à bord d'une immense barge qui les conduit à destination. D'après une inscription de la reine Hatchepsout, l'extraction de deux obélisques de plus de 25 m de hauteur a duré sept mois.

À l'exception de l'obélisque unique qui trônait à l'est du temple d'Amon à Karnak, les grands obélisques sont élevés par paires. Commandé par Thoutmosis III (1479-1425 av. J.-C.) et élevé par son petit-fils Thoutmosis IV (1394-1385 av. J.-C.), ce monolithe fut emporté par les Romains pour orner le plus vaste hippodrome de leur capitale. Il embellit aujourd'hui la place Saint-Jean-de-Latran, à Rome. Avec 32,18 m, il détient le record de hauteur des obélisques. Dressés devant un pylône, les paires d'obélisques marquent l'entrée des temples.

Pour ériger les obélisques, les architectes construisent un puissant massif de brique devant le pylône. À l'intérieur de cette structure, ils aménagent deux puits, pourvus de lucarnes, qu'ils remplissent de sable. À l'aide de rampes, les manœuvres hissent le premier obélisque au sommet du massif en le plaçant parallèlement au pylône. Ensuite, ils font descendre le monument dans le puits en ouvrant les lucarnes pour laisser s'écouler le sable. Une fois qu'une arête de l'obélisque est positionnée sur la rainure creusée dans le socle en granit, préalablement installé les ouvriers redressent le monolithe en tirant sur les cordes attachées au sommet du fût. C'est la manœuvre la plus périlleuse. Les hommes renouvellent l'opération pour l'obélisque jumeau.

Que représentent donc les obélisques pour justifier autant d'efforts ? Comme la plupart des éléments de l'architecture religieuse, ils sont chargés de symboles. Ils matérialisent le *benben*, la pierre sacrée vénérée de toute antiquité dans le temple d'Héliopolis. Ils incarnent aussi la colline primordiale sur laquelle s'est posé le soleil au commencement du monde. Ils sont également assimilés à des rayons de soleil pétrifiés.

Depuis l'Antiquité, ces monuments n'ont cessé de fasciner les visiteurs. Les Romains en ont emporté pour décorer leurs capitales, Rome et Constantinople. Au ^{xix}^e siècle, les Occidentaux les ont imités en en transférant à Paris, Londres et New York. Entre ces deux périodes, de nombreux obélisques ont disparu, débités en meules.

Qui a inventé la pyramide ?

VERS 2675 AV. J.-C., le roi Djéser, qui inaugure la glorieuse période de l'Ancien Empire en fondant la III^e dynastie, confie la construction de son tombeau à Imhotep, son architecte. L'édifice, qui s'élève dans la nécropole de Saqqara, près de Memphis, la capitale, est un mastaba. Cette structure en forme de parallélépipède recouvre le caveau.

Le premier changement initié par les deux hommes concerne l'utilisation généralisée de la pierre à la place de la brique de terre crue.

La deuxième innovation, révolutionnaire, consiste à transformer ce mastaba en une pyramide à six degrés de plus 60 m de hauteur. Le monument est un massif plein, formé d'un noyau de pierre, revêtu de blocs de parement. Étagés sur deux niveaux, les appartements souterrains, formés de multiples galeries et pièces, étaient destinés à Djéser et sa famille ainsi qu'à l'abondant matériel funéraire les accompagnant dans l'au-delà. Le caveau royal était accessible par un puits de 28 m de profondeur. La pyramide est au cœur d'un vaste complexe qui comprend un temple pour le culte royal, une immense cour et des chapelles pour célébrer éternellement la fête jubilaire, renouvelant les forces et le pouvoir du souverain.

Snéfrou (2620-2590 av. J.-C.), le fondateur de la IV^e dynastie, bâtisseur de trois grandes pyramides, une à Meïdoum et deux à Dahchour, fait évoluer ce type de monument. Il met au point la pyramide à faces lisses. C'est son fils Khéops (2590-2567 av. J.-C.) qui lui donne ensuite une forme géométrique parfaite. Dotée d'une base de 230,33 m de côté, d'un angle d'inclinaison de 51° 50' 40" et d'une hauteur de 146,59 m, la pyramide est constituée de 2 300 000 blocs d'un poids moyen de 2,5 t. Elle détient presque constamment le record du monument le plus haut du monde jusqu'en 1874, date à laquelle l'église Saint-Nicolas de Hambourg lui ravit le record avec sa flèche.

Le caveau royal est aménagé au cœur de la pyramide en cours de construction. Khéphren (2558-2532 av. J.-C.) et Mykérinos (2532-2504 av. J.-C.) suivent l'exemple de leur père et grand-père en érigeant leur complexe funéraire sur le plateau de Guiza, dont ils achèvent de faire l'un des sites les plus spectaculaires du monde. Toutefois, la pyramide est ramenée à des dimensions plus réduites dès Mykérinos qui limite sa hauteur à une soixantaine de mètres.

À quelques rares exceptions, la pyramide s'impose comme tombeau royal à l'Ancien (2675-2200 av. J.-C.) et au Moyen Empire (2046-1710 av. J.-C.). Au début du Nouvel Empire (1540-1070 av. J.-C.), les pharaons abandonnent ce type de monument, proie facile pour les pillleurs. Visibles de loin et éparpillées entre de trop nombreuses nécropoles, les pyramides insuffisamment surveillées lors des périodes d'affaiblissement du pouvoir central sont invariablement vidées de leur contenu. Jusqu'à la fin du Nouvel Empire, les tombeaux, creusés dans le sol, seront regroupés sur un site unique : la Vallée des Rois.

Que renfermait la Vallée des Rois ?

LNAUGURÉE PAR la reine-pharaon Hatchepsout vers 1470 av. J.-C., la Vallée des Rois, jadis appelée la place de Vérité, est la nécropole des souverains du Nouvel Empire, de quelques rares épouses royales, et de princes et dignitaires. Dans cette étroite vallée formée de deux branches qui s'enfoncent dans les montagnes désertiques, les rois rompent définitivement avec la pyramide qu'ils remplacent par une tombe creusée dans le sol ou hypogée. Leur tombeau se présente sous la forme de couloirs et de salles respectant un plan coudé jusqu'à la fin de la XVIII^e dynastie, puis se développant le long d'un axe rectiligne jusqu'à la fin du Nouvel Empire. Un puits très profond interrompt les couloirs. Il joue un rôle pratique en retenant les eaux de pluie, et symbolique en reliant magiquement la sépulture avec les eaux du Noun, l'océan des origines. Au fond de l'hypogée s'ouvre la salle du sarcophage qui abrite la dépouille royale et son matériel funéraire. Les tombes les plus vastes atteignent une centaine de mètres de longueur, voire deux cents mètres pour la tombe d'Hatchepsout (n° 20).

D'abord ornées seulement en partie de peintures ou de reliefs peints, les parois sont entièrement décorées depuis l'entrée à la salle du sarcophage à partir de Séthi I^{er} (1290-1279 av. J.-C., tombe n° 17). Le décor, qui se préoccupe uniquement de la renaissance et de la vie éternelle du souverain, reproduit des recueils funéraires. Ces ouvrages, qui restent un privilège royal jusqu'à la fin du Nouvel Empire, identifient le souverain au dieu solaire Rê/Atoum/Khépri et à Osiris. Ils se déroulent sur les murs à la manière de gigantesques papyrus. Les principaux recueils sont les *Litanies du Soleil* qui décrivent les formes que le dieu solaire emprunte et que le roi doit connaître pour s'assimiler à lui. Le *Livre de la Demeure Secrète*, appelé aussi *Livre de l'Amdouat* (ce qu'il y a dans l'au-delà), ainsi que le *Livre des Portes*

décrivent le voyage du dieu solaire à bord d'une barque sur un fleuve conçu comme une réplique du Nil. Au cours des douze heures de la nuit, la divinité parcourt douze régions, fermées par des portes que surveillent de redoutables gardiens. Sur son trajet, Rê/Atoum distribue les récompenses aux morts qui ont fait le bien durant leur vie et châtie impitoyablement les mécréants. La traversée comporte de nombreux risques, les forces du mal étant constamment à l'œuvre. Le péril le plus grand émane d'Apophis, un gigantesque serpent qui tente de faire échouer la barque solaire pour arrêter la course de l'astre et faire retourner le monde au chaos des origines. L'équipage, formé de divinités, repousse nuit après nuit ses tentatives. Le soleil qui se couche sous la forme d'un vieillard ne cesse de s'affaiblir jusqu'à la sixième heure. Il plonge alors dans les eaux vivificatrices du Noun qui le rajeunissent et lui rendent tout son éclat. En même temps, le dieu solaire fusionne avec Osiris pour former une nouvelle entité, appelée le « Réuni ». Rê/Atoum en est l'âme, Osiris le corps. Ainsi ranimé et régénéré, le dieu solaire gagne la douzième heure. Il sort alors du monde souterrain sous la forme du scarabée Khépri. Il passe entre les bras de Chou, le dieu de l'air, qui l'élève vers le ciel où il poursuit sa course. Intégré au cycle solaire, comme au temps des pyramides, le roi assure sa vie éternelle. Le pharaon partage avec les particuliers le livre du *Rituel de l'Ouverture de la Bouche* qui lui restitue son intégrité physique.

En 2005, quatre-vingt-trois ans après la découverte du tombeau de Toutankhamon (voir question 93), une petite tombe a été exhumée par une mission de l'université de Memphis aux États-Unis. Elle porte le n° 63 et date de la fin de la XVIII^e dynastie (1540-1292 av. J.-C.). Il s'agit d'une petite cache d'embaumement contenant sept cercueils sans momie, des jarres et du natron. En 2011, une mission de l'université de Bâle a mis au jour la tombe n° 64, creusée au Nouvel Empire et réemployée à la XXII^e dynastie (946-735 av. J.-C.) par une chanteuse d'Amon. Comme les autres tombes de particuliers de la Vallée des Rois, ces sépultures ne comportent pas de décor.

Où rendait-on le culte au pharaon ?

À L'ANCIEN (2675-2200 av. J.-C.) et au Moyen Empire (2046-1710 av. J.-C.), le complexe funéraire royal comprend deux temples voués au culte royal : le temple funéraire adossé à la face est de la pyramide et le temple bas situé dans la Vallée. Cet édifice accueille la dépouille du souverain qui est momifiée à ses abords. Une chaussée montante relie les deux sanctuaires. Sous l'Ancien Empire, au fond du temple funéraire, cinq niches, fermées par des portes en bois, abritent chacune une statue du pharaon. Deux fois par jour, matin et soir, les prêtres offrent nourriture, boisson et vêtements aux effigies habitées par l'énergie vitale du roi ou *ka*. Une fois par mois, les officiants effectuent une toilette complète suivie du rite de l'Ouverture de la Bouche qui réactive la force vitale contenue dans les statues.

Au Nouvel Empire (1540-1070 av. J.-C.), le complexe funéraire du pharaon se scinde en deux parties, car la Vallée des Rois n'est pas suffisamment spacieuse pour accueillir le temple funéraire. Le monument prend alors le nom de « Château des millions d'années ». Érigé dans la frange désertique qui s'étend au pied de la montagne thébaine, à la limite des cultures, cet édifice exalte d'abord le roi vivant avant de garantir sa vie éternelle. Dans le sanctuaire central, le souverain est vénéré comme une forme du dieu Amon-Rê de Thèbes, absent des livres funéraires reproduits dans sa tombe. Au nord et au sud du Château des millions d'années se dressent les salles où les prêtres exécutent les rites qui assimilent le souverain au dieu solaire Rê/Atoum et à Osiris, le dieu des morts, pour garantir sa vie éternelle. Un palais royal reçoit le roi vivant quand il vient célébrer la belle fête de la Vallée, exaltant la royauté et les pharaons morts, puis le *ka* du souverain défunt qui vient profiter des offrandes servies dans le sanctuaire.

Quatre de ces temples royaux sont conservés aujourd'hui. Avec son architecture à terrasses bordées de colonnades, celui d'Hatchepsout à Deir el-Bahari offre l'architecture la plus originale. Le temple de Séthi I^{er} à Gournah, le Ramesseum de Ramsès II et le temple de Ramsès III à Médinet-Habou sont calqués sur les temples divins, présentant la même succession de pylônes, de cours et de salles menant au sanctuaire.

Où les particuliers se faisaient-ils enterrer ?

SOUS LES DEUX PREMIÈRES DYNASTIES (3100-2675 av. J.-C.), les dignitaires se font enterrer dans un mastaba de brique de terre crue qui rivalise largement avec celui des rois. À partir de Djéser (2675-2656 av. J.-C.) et de l'invention de la pyramide, les souverains et les particuliers ne partagent plus le même type de tombe, à savoir le mastaba de forme parallélépipédique.

Complexe royal et tombe privée répondent toutefois aux mêmes impératifs. Ils possèdent un caveau et un lieu de culte. Les sépultures de particuliers se composent d'un caveau souterrain, accessible par un puits profond comblé après les funérailles, et d'une chapelle, formée d'un nombre variable de salles. Ouverte aux vivants, contrairement au caveau, la chapelle contient les offrandes et accueille le culte indispensable à la survie du défunt.

Alors que les pharaons sont inhumés dans des pyramides, puis dans des hypogées, les personnes privées conservent le mastaba sous l'Ancien Empire (2675-2200 av. J.-C.) dans les cimetières autour de Memphis. Dans les régions où les montagnes désertiques sont plus proches du Nil, ils optent pour une tombe creusée dans la roche ou hypogée. C'est le cas, par exemple, de la nécropole thébaine qui prend d'assaut les flancs des collines désertiques de la rive ouest. Au Nouvel Empire (1540-1070 av. J.-C.), à Saqqara, les grands personnages comme le général Horemheb ou Maya, le directeur du trésor de Toutankhamon, donnent à leur chapelle l'aspect d'un petit temple royal.

Alors que le caveau reste généralement non décoré, la chapelle est couverte de reliefs ou de peintures, selon la nature de la roche. Les thèmes abordés montrent que les morts entendent mener dans l'au-delà une vie calquée sur leur existence terrestre débarrassée de ses

tracas. Dans un pays soumis aux aléas de la crue du Nil, les Égyptiens sont hantés par la peur de mourir définitivement de faim et de soif au royaume d'Osiris. Aussi la culture des céréales et l'élevage des troupeaux tiennent-ils une place de choix dans le décor. Ce besoin élémentaire assouvi, le propriétaire de la tombe fait représenter des activités liées à sa profession, comme son intronisation en tant que vizir, le recrutement des soldats, l'inspection des cultures, le décompte des tributs, les diverses activités artisanales des temples ou la distribution de vêtements et de vivres aux esclaves employés par le temple d'Amon.

Sous les Ramessides (1292-1070 av. J.-C.), les Égyptiens préfèrent les scènes religieuses, favorisant la renaissance, aux thèmes de la vie de tous les jours. Mais ceux-ci sont loin d'être complètement abandonnés. Au IV^e siècle av. J.-C., peu de temps avant la conquête de l'Égypte par Alexandre le Grand, un certain Pétosiris fait décorer sa tombe, imitant un temple de thèmes égyptiens traités dans un style influencé par l'art grec.

Quel pouvoir détenaient les images ?

P OUR LES ÉGYPTIENS, les hiéroglyphes, qui sont de véritables dessins, les scènes reproduites sur les parois des tombes et des temples ainsi que les sculptures possèdent autant de réalité que les êtres, les objets ou les denrées qu'ils représentent. À tel point que les artistes mutilent parfois les animaux dangereux et ligotent les captifs étrangers pour annihiler leur capacité de nuisance. De même, ils ne sauraient montrer Apophis, le gigantesque serpent ennemi du dieu solaire, que sous bonne garde, avec un couteau planté dans le corps ou entouré de chaînes.

L'image détient donc un pouvoir magique. C'est pourquoi les Égyptiens ont couvert les murs des temples et des tombes de représentations et qu'ils ont imaginé des modèles ou de petites maquettes montrant les serviteurs et les artisans occupés à leurs activités de tous les jours. De même, les statues à l'effigie des dieux, des rois et des particuliers sont animées par leur esprit et leur force vitale.

Effectifs, les rituels copiés sur les murs des temples garantissent le déroulement du culte et le maintien de l'ordre du monde. Quoi qu'il advienne, le pharaon en personne continue à servir les dieux. Le décor des tombes apaise la plus grande crainte du défunt qui est de disparaître définitivement, faute de nourriture et de boisson. Ils permettent au mort de retrouver le confort et les plaisirs d'ici-bas et d'en profiter perpétuellement. Grâce aux images, il bénéficie aussi à jamais des rituels funéraires, comme celui de l'Ouverture de la Bouche qui lui rend ses fonctions vitales.

Nous ne pouvons que nous réjouir de cette croyance en la magie de l'image, révélatrice du mode de pensée et des coutumes des Égyptiens et génératrice d'autant d'œuvres d'art de grande qualité.

Qu'est-ce que le martelage ?

DANS LES TEMPLES ET LES TOMBES, reliefs et peintures, auxquels les Égyptiens attribuent un pouvoir magique, ont parfois été effacés à l'aide de ciseaux et de maillets, à moins qu'ils n'aient été recouverts de plâtre ou d'un badigeon. Cette destruction volontaire fait disparaître le nom et l'image d'un personnage que l'on veut condamner à l'oubli. Qui est ainsi visé ?

Dans les tombes de particuliers, il s'agit du propriétaire de la sépulture. C'est le cas, par exemple, de Rekhmirê, vizir de Thoutmosis III (1479-1425 av. J.-C.) et de son fils Aménophis II. Ses images et son nom ont été retirés des scènes figurées dans la partie basse des murs de son hypogée. Les iconoclastes ne se sont pas donné la peine d'installer un échafaudage pour faire subir le même sort à la partie supérieure des parois. Pourquoi le vizir a-t-il subi ce traitement ? Il ne s'agit pas d'un règlement de comptes politique, le vizir ayant donné toute satisfaction à Thoutmosis III et ayant été reconduit à son poste par son successeur. Cet outrage est peut-être la conséquence de querelles ayant éclaté à l'intérieur d'une famille à la très nombreuse descendance.

Cette pratique a aussi touché certains rois, gommés des murs des temples et des parois de leur tombeau. Ce sont des souverains considérés comme des usurpateurs. Après sa mort, la reine-pharaon Hatchepsout (1479-1458 av. J.-C.) a été proscrite par Thoutmosis III avec qui elle avait partagé le trône. Son image et sa titulature ont été détruites, ses statues fracassées. Plus tard, sous la XIX^e dynastie, Amenmesse (1216-1213 av. J.-C.), un descendant de Ramsès II, ravit la couronne à Séthi II. Une fois sur le trône, celui-ci élimine toute trace de son rival.

Le pharaon Aménophis IV/Akhenaton (1347-1330 av. J.-C.) est également concerné, mais pour d'autres raisons. Parfaitement

légitime, il bouleverse la religion traditionnelle avec son dieu unique Aton. Après la mort du roi, ses successeurs s'empressent de restaurer les anciennes croyances et d'éradiquer tout ce qui rappelle le souverain. Le martelage reste toutefois limité, les rois préférant une mesure plus radicale : la destruction de ses monuments.

Les dieux ne sont pas épargnés par le martelage. Akhenaton persécute les divinités qui font de l'ombre à Aton. Amon, le chef du panthéon égyptien, est le plus maltraité. Partout, que ce soit dans son temple de Karnak ou dans les sanctuaires d'Égypte et de Nubie, Amon est éradiqué à coups de ciseaux. À Thèbes surtout, les divinités autres que le dieu solaire sont également supprimées. Après la disparition d'Akhenaton, les pharaons lancent une grande campagne qui rétablit les images et les noms des dieux qui avaient été gommés. La parenthèse refermée, les pratiques religieuses reprennent leur cours normal.

Loué pour ses qualités guerrières, Seth l'est moins pour le rôle qu'il joue dans la mort d'Osiris. À partir de la XXV^e dynastie (746-664 av. J.-C.), alors que la ferveur envers Osiris ne fait que croître, son crime n'est plus ignoré. L'image de ce dieu à tête de chien fantastique est martelée dans les temples. Cette éradication fait partie des rites magiques mis en œuvre pour lutter contre son influence néfaste.

Les coptes, ou chrétiens, qui investissent les monuments pharaoniques après leur fermeture à la fin du IV^e siècle, martèlent visages, mains et pieds des dieux et des pharaons. Ils empêchent ainsi les personnages représentés, dont ils redoutent la puissance magique, de s'animer et de leur nuire.

Pourquoi les pharaons ont-ils bâti des édifices avec des pierres provenant des monuments de leurs prédécesseurs ?

UN PHARAON peut avoir trois raisons de réutiliser ces pierres. Lorsqu'un monument tombe en ruine, il le transforme en carrière au lieu de le restaurer. Amenemhat I^{er} (1976-1947 av. J.-C.), par exemple, a prélevé des blocs dans les temples situés au pied de la pyramide du roi Khéops, mort cinq cents ans auparavant. Il les a remployés à Licht, à une cinquantaine de kilomètres au sud de Guiza, pour construire sa propre pyramide et les monuments voués à son culte funéraire. Heureuse initiative ! En effet, ces pierres décorées, découvertes dans les ruines du complexe, sont les seules à avoir survécu à la destruction des temples de Khéops.

Quand un pharaon considère un de ses prédécesseurs immédiats comme un usurpateur du trône ou comme un roi néfaste, il fait démonter ses constructions. Cette opération s'inscrit dans la même logique que le martelage. Thoutmosis III (1479-1425 av. J.-C.) a fait démolir certains monuments de l'usurpatrice Hatchepsout, sa tante et belle-mère. Ainsi, il fait abattre le sanctuaire de la barque divine qu'elle a dédié au dieu Amon, à Karnak. Ses pierres sont laissées à l'abandon dans le temple jusqu'à ce qu'Aménophis III, l'arrière-petit-fils de Thoutmosis III, s'en serve pour bourrer l'intérieur du troisième pylône, ou porte monumentale. La chapelle, qui devait être à jamais effacée de la mémoire des hommes, est aujourd'hui remontée dans le musée de plein air de Karnak. Vers 1310 av. J.-C., le roi Horemheb achève, quant à lui, de démanteler les temples que le pharaon Aménophis IV/Akhenaton (1351-1334 av. J.-C.) avait dédiés à Aton, à l'est de Karnak. Fort commodément, il remploie les blocs, appelés

talatats, dans les deuxième, neuvième et dixième pylônes de Karnak. Une fois encore, les pierres en partie préservées à l'intérieur de ces portes monumentales ont ramené à la vie des sanctuaires, oubliés pendant des dizaines de siècles. Elles ont permis aux scientifiques de retracer la genèse de la réforme religieuse d'Akhenaton et du premier monothéisme de l'histoire.

Enfin, les pharaons désirent parfois faire simplement place nette et éliminer des édifices entravant leurs propres projets. Les successeurs immédiats d'Aménophis I^{er} (1515-1494 av. J.-C.) rasant ses réalisations pour remodeler à leur idée le temple d'Amon à Karnak. Une partie des pierres rejoint les blocs d'Hatchepsout dans le troisième pylône. D'autres échouent, des siècles plus tard, dans la cachette creusée dans la cour du septième pylône. Tirées de l'oubli par les archéologues, ces pierres aux reliefs d'une extraordinaire délicatesse ont révélé l'œuvre architecturale d'Aménophis I^{er} et ses conceptions religieuses.

Les artistes signaient-ils leurs œuvres ?

QU'ILS SOIENT PEINTRES OU SCULPTEURS, les artistes ne fondent pas eux-mêmes leur propre atelier. Ils sont employés par l'État, les temples, le palais royal et les grands dignitaires pour lesquels ils décorent les sanctuaires et les tombes. Ils façonnent également les statues et les stèles placées dans ces monuments. Regroupés hiérarchiquement au sein d'équipes, ils se répartissent les tâches qui débouchent donc sur une œuvre collective. Ainsi, la création d'un relief commence par le quadrillage de la surface à décorer. Il se poursuit par le tracé des motifs par un dessinateur et les corrections apportées par le chef d'équipe. Les sculpteurs prennent ensuite le relais en détachant la pierre à l'intérieur des contours pour un relief dans le creux ou à l'extérieur pour un relief en saillie. Leur travail achevé, ils cèdent la place aux peintres qui apportent la dernière touche. L'œuvre finale ne peut donc être signée par un seul individu. C'est pourquoi il est très rare qu'un artiste appose son nom sur une composition.

En outre, l'art égyptien remplit une fonction utilitaire. Même si la recherche esthétique est évidente, elle n'est pas sa première raison d'être. Dans les temples, sculptures et peintures ont pour but d'activer magiquement les rituels garantissant la bonne marche du monde tandis que dans les tombes, elles assurent la renaissance et la survie éternelle du mort.

Cela ne signifie pas que les artistes restent anonymes. En effet, nombre d'entre eux ont laissé une trace de leur existence. Parfois, ce sont les commanditaires des travaux qui, satisfaits du travail qu'ils ont exécuté dans leur tombe, les y font figurer. Ils les récompensent en les associant pour l'éternité à leur culte funéraire. D'autres dignitaires les font représenter dans leur sépulture alors qu'ils sculptent ou peignent une statue. Les artistes, qui rejoignent parfois les rangs de l'élite,

décrivent leur carrière et célèbrent leurs mérites sur leurs propres monuments. Sur une stèle, aujourd'hui au musée du Louvre, Irtysen-iker proclame qu'il maîtrise parfaitement son art. Il se joue, dit-il, des attitudes et des expressions humaines, comme la position du bras du harponneur d'hippopotame ou la terreur frappant les ennemis vaincus. Sculpteur du roi Aménophis IV/Akhenaton (1351-1334 av. J.-C.), Bak rappelle qu'il a été initié aux nouvelles expressions de l'art voulues par le souverain directement par celui-ci. Mais c'est surtout la communauté des artistes de Deir el-Medineh mobilisée dans la Vallée des Rois qui offre un éclairage unique sur le travail des artistes. À travers les croquis tracés sur les *ostraca*, les dessins préparatoires exécutés sur les parois des tombes et le décor achevé d'un raffinement inouï, ils révèlent toutes les étapes du travail des sculpteurs de reliefs et des peintres.

La découverte faite en 1912 sur le site d'Amarna par les archéologues allemands apporte, quant à elle, un éclairage exceptionnel sur un atelier d'artiste. Dans la capitale d'Akhenaton, les fouilleurs ont en effet mis au jour l'atelier du sculpteur Thoutmosis, intégré à sa vaste demeure. Pour satisfaire les commandes d'innombrables statues décrétées par le roi, Thoutmosis dirigeait toute une équipe de sculpteurs. Lors de l'abandon d'Amarna, les œuvres devenues inutiles sont restées sur place. Parmi elles figurait le célèbre buste de Néfertiti, aujourd'hui à Berlin.

Où les statues étaient-elles placées ?

CONTRAIREMENT AUX SCULPTURES disséminées dans les grandes villas romaines, les statues égyptiennes ne sont pas des œuvres d'art qui décorent les palais, les grandes demeures ou les jardins. À l'image des dieux et de leurs animaux sacrés, des rois et des dignitaires, elles sont investies d'une fonction religieuse. C'est pourquoi elles sont disposées dans les temples et les tombes. C'est aussi la raison pour laquelle les portraits des souverains et des grands personnages sont idéalisés. Destinés à affronter l'éternité, ils représentent leur propriétaire figé dans une éternelle jeunesse et une forme physique éblouissante. Le plus souvent en pierre, les statues sont aussi en bois, en cuivre ou en bronze, en faïence égyptienne ou en terre cuite. L'or et l'argent sont l'apanage des divinités et des pharaons. Le roi régnant prête généralement son portrait aux dieux à tête humaine.

Dans les temples, la statue la plus précieuse, remarquable pièce d'orfèvrerie, est celle de culte du dieu, enfermée dans le sanctuaire. Les autres statues divines et les statues de rois, dressées dans de multiples endroits du temple, bénéficient des rituels qui se déroulent dans le monument et des offrandes qui y circulent. L'énergie vitale des divinités et des rois est ainsi entretenue en permanence. Quelques rares dignitaires jouissent d'un insigne privilège accordé par le souverain pour services rendus à la couronne : déposer une statue d'eux-mêmes dans la première cour du temple. Qu'attend l'heureux élu de cet avantage ? De voir le soleil se lever tous les jours dans le temple, de respirer la myrrhe et l'encens brûlés pour les divinités, de partager le repas servi aux dieux et aux pharaons, et de participer aux grandes fêtes religieuses, ainsi que le déclare un certain Maânakhtef sur sa statue, désormais au musée du Louvre. Au Moyen Empire (2046-1710 av. J.-C.) apparaît la statue-cube, bloc compact laissant

émerger la tête du personnage et réservant une grande surface au texte. Celui-ci décrit la carrière du fonctionnaire et comporte une formule garantissant son approvisionnement en offrandes. Ainsi, le dignitaire double les chances de survie que lui offrent les dispositions prises dans sa tombe. Dans la chapelle de sa sépulture, une ou plusieurs statues, qui le représentent seul ou en compagnie de son épouse, sont les bénéficiaires du culte confié à ses descendants. En cas de défection ou après l'extinction de ses héritiers, les scènes décorant les murs prendront le relais pour entretenir la « force vitale » (*ka*) et l'« esprit mobile » (*ba*) habitant l'effigie.

Les souverains emportent aussi des statues des dieux et des effigies d'eux-mêmes dans leur tombe comme le montre le matériel funéraire de Toutankhamon. Avec leur chair de couleur noire, les sculptures évoquent la résurrection.

À ces statues s'ajoutent les ex-voto, à l'image des dieux ou des animaux sacrés, offerts dans les temples aux divinités par les Égyptiens qui les sollicitent ou les remercient de leur bienheureuse intervention.

Trop pauvre pour accéder au luxe qu'est la possession d'une statue, l'immense majorité des Égyptiens n'a laissé aucun portrait témoignant de son passage sur terre.

RELIGION



À qui les Égyptiens attribuaient-ils la création du monde ?

LES ÉGYPTIENS répondent à la question fondamentale de ce début en s'appuyant sur les mythes. Tous placent à l'origine du cosmos une étendue d'eau boueuse, obscure et illimitée : le Noun, inspiré par le Nil et sa crue annuelle. À l'intérieur réside une force qui s'anime brutalement et déclenche la création de l'univers.

Les théologiens d'Héliopolis attribuent le rôle principal à leur divinité, le dieu solaire Atoum, figuré comme un homme coiffé de la double couronne de Haute et Basse-Égypte. Atoum jaillit de l'eau et assèche la boue qu'elle contient de son souffle brûlant. Il fait ainsi apparaître la première butte de terre. Seul sur le monticule, il n'a d'autre choix pour engendrer le premier couple de divinités que de se masturber ou de cracher, selon les versions de l'histoire. De son sperme ou de sa salive naissent Chou, le dieu de l'air et du rayonnement du soleil, et Tefnout, déesse personnifiant la chaleur de l'astre. Ils sont à la fois frère et sœur, mari et femme. Quand, soudain, le couple s'égare, Atoum se morfond. Aussi pleure-t-il de joie quand il retrouve sa progéniture. De ses larmes sortent les hommes. Chou et Tefnout engendrent Geb et Nout, la terre et le ciel, qui naissent enlacés. Atoum ordonne à Chou, l'air, de les séparer. Avant d'être détachés, ils procréent Osiris, Seth, Isis et Nephtys, héros d'un autre mythe. Les soubresauts de Geb qui tente de rejoindre son épouse provoquent ensuite l'émergence des montagnes.

D'après les théologiens de Memphis, aujourd'hui près du Caire, le créateur du monde est Ptah. Sorti du Noun sous la forme de Taténe, la terre qui se soulève, le dieu est un intellectuel. Il conçoit ce qu'il veut faire exister dans son cœur, siège de la conscience, de l'intelligence et des sentiments pour les Égyptiens. Puis il énonce le nom des éléments, des êtres vivants pour qu'ils se matérialisent.

À Hermopolis, ville du nord de la Haute-Égypte, les prêtres imaginent que la force qui flotte dans le Noun s'incarne dans quatre couples de génies serpents et grenouilles. Lorsqu'ils s'animent, ils impulsent la création. Ils portent hors de l'eau le soleil contenu dans un lotus. Le dieu solaire bâtit ensuite l'univers. Un autre récit associe Thot, le dieu de la ville, à la création, en l'identifiant au Grand Caqueteur, l'oiseau qui a pondu l'œuf qui a généré le soleil.

Pour donner une histoire à leurs propres dieux, les autres villes font des emprunts à ces grands mythes, en particulier à celui d'Héliopolis. Les prêtres de Thèbes vont même jusqu'à assimiler leur dieu, Amon, au dieu solaire créateur de l'univers en lui donnant le nom d'Amon-Rê.

Fallait-il tuer Osiris ?

FILS AÎNÉ DE GEB, dieu de la terre, et de Nout, déesse du ciel, Osiris hérite de la royauté sur l'Égypte. Il apporte la civilisation à l'humanité. Son frère Seth, à tête de chien fantastique, reçoit en partage les déserts. Osiris épouse sa sœur Isis, Seth sa sœur Nephtys. Irascible, Seth incarne la tempête, le désordre. Jaloux de son aîné, il fomenté un complot pour le détrôner. Il organise en son honneur un banquet au cours duquel il promet d'offrir un coffre magnifiquement ouvragé à celui qui le remplira parfaitement, une fois couché à l'intérieur. Les invités tentent leur chance sans succès jusqu'au tour d'Osiris. Exactement adapté aux dimensions de l'objet, Osiris n'a pas le temps de se réjouir d'avoir remporté le prix. En effet, Seth et les invités, qui sont tous ses complices, se précipitent sur le coffre taillé à sa mesure pour sceller le couvercle avant de jeter contenant et contenu dans le Nil. Dès qu'Isis apprend la terrible nouvelle, elle part à la recherche de son époux. Mise sur la voie par de jeunes villageois qui ont vu dériver sur le Nil le funèbre chargement, elle suit sa trace jusqu'à Byblos, sur la côte du Liban, où il a fini par échouer. Elle ramène le corps inanimé en Égypte où elle le cache dans les marais du Delta. Hélas ! Au cours d'une chasse nocturne, Seth le découvre. Aveuglé par la colère, il découpe son frère honni en quatorze ou seize morceaux, selon les traditions. Patiemment, Isis part en quête des fragments que le meurtrier a éparpillés à travers l'Égypte. Manque à l'appel le sexe avalé par un poisson oxyrhynque. Aidée par Anubis, dieu funéraire à tête de chien noir, l'épouse aimante confectionne la première momie avec les membres récupérés. Puis avec Nephtys, la sœur et l'épouse de Seth, elle bat des ailes pour insuffler la vie à son époux. Ranimé, celui-ci ne revient pas sur la terre, mais règne désormais sur le royaume des morts.

L'histoire se poursuit avec un autre mythe, mettant en scène Horus

et Seth. Grande magicienne, Isis remplace le sexe perdu d'Osiris pour concevoir un fils, Horus. Elle cache soigneusement l'enfant pour le protéger de la vindicte de Seth. Parvenu à l'âge adulte, Horus, homme à tête de faucon coiffé de la double couronne, réclame son héritage devant le tribunal divin présidé par le dieu solaire. Atoum/Rê tergiverse, car il a besoin de Seth, puissant guerrier, pour combattre les ennemis qui tentent, chaque nuit, d'arrêter sa course, menaçant ainsi de plonger le monde dans le chaos des origines. Après un duel sans pitié et maintes autres péripéties, Horus arrache le trône d'Égypte à son oncle. Il le cède aux pharaons dont il devient le protecteur. Ces mythes expliquent comment le mal et la mort sont arrivés sur terre et comment le meurtre et la momification d'Osiris ont ouvert aux hommes la voie de la résurrection. Ils rendent aussi compte de la succession des générations de même qu'ils fondent la légitimité des pharaons, successeurs d'Osiris et d'Horus.

Le drame d'Osiris n'apparaît que de manière sporadique dans les textes égyptiens. La seule version complète du récit est due à l'historien grec Plutarque qui l'a recueillie au I^{er} siècle de notre ère. Quant au mythe d'Horus et Seth, il est consigné sur le papyrus « Chester Beatty I », conservé à la Chester Library de Dublin, qui remonte sans doute au règne de Ramsès II (1279-1213 av. J.-C.).

Pourquoi les dieux avaient-ils une tête d'animal ?

À LA FIN DE LA PRÉHISTOIRE, les Égyptiens s'efforcent de se concilier les forces de la nature, souvent hostiles. Pour s'adresser à elles, ils leur prêtent l'apparence d'un animal. Vers 3100 av. J.-C., alors que la royauté s'impose et que l'État se construit, ils prennent confiance dans leurs propres capacités. Apparaissent alors les divinités ayant une apparence entièrement humaine. Finalement, vers 2700 av. J.-C., c'est-à-dire à la fin de l'époque thinite et au début de l'Ancien Empire, les dieux hybrides, associant un corps d'homme et une tête d'animal, prennent forme.

Les divinités ne révèlent pas leur véritable identité. Elles cachent leur nom et leur aspect pour empêcher leurs pairs ou les forces maléfiques d'agir magiquement contre elles. Aussi l'apparence et le nom qu'elles empruntent ne sont-ils qu'une manière de se manifester sur terre. Les trois aspects, animal, humain et hybride, coexistent pendant toute l'histoire égyptienne. Une même divinité peut passer d'une forme à l'autre. Hathor, déesse de l'amour, prend l'apparence d'une vache, d'une femme, d'une femme à tête de vache ou d'une femme avec des oreilles de vache.

La divinité est associée à l'animal ou aux animaux qui reflètent le mieux ses caractères. Sekhmet, déesse dangereuse et colérique, qui apporte les maladies et les épidémies, s'associe à la lionne féroce. Thot, dieu de l'écriture et vizir du dieu solaire Rê/Atoum, jette son dévolu sur l'ibis, sage et hautain, et sur le babouin à l'intelligence vive. Rê-Horakhty, une forme du dieu solaire, Montou, dieu de la ville de Thèbes, et Horus, fils d'Isis, s'identifient au faucon qui symbolise les cieux et l'astre solaire. Comment se différencient-ils ? Par leur coiffure : Rê-Horakhty arbore un disque solaire, entouré d'un cobra ; Montou un disque solaire surmonté de deux plumes et orné de deux

cobras à la base ; Horus porte la double couronne rouge et blanche, symbolisant son autorité sur la Basse et la Haute-Égypte.

Quelles étaient les principales divinités ?

LES DIEUX SONT LÉGION. Mais bien qu'on en dénombre des centaines, seules quelques dizaines se hissent au premier rang du panthéon égyptien, prenant part aux grands rituels de la royauté. Ils forment des triades ou familles de trois ainsi que des Ennéades, une famille de neuf entités, mais constituée aussi parfois de quinze divinités.

L'importance des dieux est souvent liée à leur origine géographique. Chaque ville du pays en honore au moins un. Son rayonnement politique ou religieux détermine la place de sa divinité. Ainsi, Héliopolis, centre religieux majeur dès l'Ancien Empire, impose le dieu solaire Atoum/Rê/Rê-Horakhty comme créateur du monde et chef des dieux. Sa famille compose l'Ennéade d'Héliopolis.

Memphis, tour à tour capitale politique ou deuxième ville d'Égypte, vénère Ptah qu'elle considère comme le créateur du monde et le patron des artisans. Il a pour épouse Sekhmet, dangereuse déesse lionne.

Thèbes émerge plus tardivement dans l'histoire comme berceau de plusieurs dynasties glorieuses. Au Moyen Empire (2046-1710 av. J.-C.), elle associe Amon, un dieu obscur, à Rê. Sous le nom d'Amon-Rê, il devient le dieu le plus puissant du pays. Il s'approprie en outre la coiffure à plumes et des caractères de Min, le dieu d'Akhmîm, qui veille sur la fertilité et la fécondité. Il a pour épouse la déesse Mout, assimilée à Hathor et à Sekhmet, et pour fils le dieu Khonsou, dieu de la lune et guérisseur. Il prend le pas sur Montou, ancien patron de Thèbes et protecteur de la royauté. Avec Rê et Ptah, Amon se range parmi les trois principaux dieux d'Égypte.

Hermopolis est fière de son dieu Thot, vizir de Rê, dieu de la sagesse, de l'écriture et du calcul, identifié à la lune. Il a pour associée Séchât, déesse de l'écriture, gardienne des archives et patronne des

architectes.

Différentes villes adorent un dieu Horus, à tête de faucon. À Edfou, qui possède le temple le mieux conservé d'Égypte, il se présente comme un grand dieu solaire. Il se confond aussi avec Horus, fils d'Isis et d'Osiris. Horus d'Edfou a pour épouse Hathor de Dendérah, déesse de l'amour, de la musique et de la danse. De nombreuses cités de la région du Fayoum, située à une centaine de kilomètres au sud-ouest du Caire, de même que Kom Ombo, dans le Sud, ont adopté Sobek, à tête de crocodile, le maître des eaux.

La ville de Cynopolis, au centre de l'Égypte, se rassemble derrière Anubis, le dieu de la momification qui a aidé Isis à embaumer Osiris. Une légende très tardive l'intègre à la famille héliopolitaine en le décrivant comme un fils adultérin d'Osiris et de Nephtys.

Esna et Éléphantine, dans le sud de l'Égypte, se partagent Khnoum, dieu bélier fécond qui veille notamment sur la crue du Nil, incarnée par Hâpy. C'est lui qui fait surgir l'inondation de la caverne située près d'Éléphantine où elle se tapit. Ses compagnes Satis et Anoukis font monter et descendre le flot.

Des divinités sans attache géographique ont réussi à occuper une place de choix dans le panthéon. C'est le cas de Maât, déesse de l'équilibre du monde, de la vérité et de la justice. Livrée en offrande aux divinités, elle est présente dans tous les temples d'Égypte. Bès, le nain grotesque et effrayant, et Thouéris, redoutable hippopotame femelle, chassent les forces du mal menaçant les femmes enceintes, les jeunes mères et leur enfant, et défendent le foyer et le sommeil.

Garantes de la royauté pendant quelque trois millénaires, les principales divinités du panthéon n'ont pas sombré avec elle au IV^e siècle av. J.-C. Du fond de leurs sanctuaires, elles ont contribué à maintenir la stabilité et l'ordre dans un pays occupé par les Grecs puis par les Romains. Elles ne se sont inclinées que devant l'édit de l'empereur Théodose ordonnant en 391 la fermeture définitive de leurs temples païens. À partir du XIX^e siècle, les innombrables reliefs, textes et statues décorant leurs monuments les ont tirées de l'oubli auquel le triomphe du christianisme les avait condamnées.

Tous les animaux étaient-ils sacrés ?

À L'ORIGINE, seul l'animal dans lequel s'incarne une divinité est sacré. Un unique taureau est par exemple associé à Ptah, le dieu honoré dans la ville de Memphis, aujourd'hui près du Caire. Il se nomme Apis. Des critères très précis dictent sa sélection. Les prêtres parcourent le pays à la recherche du veau dont les poils de la queue sont doubles, qui porte un triangle blanc sur la tête, une marque en forme de scarabée sous la langue et une autre en forme d'aigle sur le dos. Une fois ramené avec sa mère dans le temple du dieu à Memphis, il réside dans un enclos où il reçoit un culte. Toiletté, grassement nourri, généreusement abreuvé, l'animal règne en outre sur un harem d'accortes génisses. Un sort que doivent envier tous les bovins d'Égypte ! À sa mort, il est momifié et enterré avec les plus grands honneurs au Sérapeum, un cimetière réservé aux Apis à Saqqara. Il en va de même avec l'animal sacré des autres divinités.

Au 1^{er} millénaire av. J.-C., les Égyptiens, souvent placés sous domination étrangère, trouvent du réconfort dans la religion. C'est alors que le culte des animaux s'étend aux espèces entières. En 59 av. J.-C., l'historien Diodore, qui visite l'Égypte, remarque : « Si une bête meurt, ils mènent le deuil comme s'ils avaient perdu des enfants chéris. » Gare à ceux qui font du mal à un animal vénéré par les Égyptiens. Le même Diodore relate qu'à Alexandrie, il a vu la foule mettre à mort un soldat romain dont le seul tort était d'avoir tué un chat par accident. Deux cités de Haute-Égypte donnent un autre exemple de la ferveur animale, poussée à l'excès. Au 1^{er} siècle de notre ère, Cynopolis, ville adoratrice du chien, animal d'Anubis, le dieu de la momification, mange de l'oxyrhynque. Or, le poisson en question est sacré pour la cité voisine d'Oxyrhynchos qui en prohibe la consommation. Les habitants de cette cité répliquent à la transgression

de ce tabou en immolant et en mangeant des chiens. La querelle tourne vite à la guerre totale. Seule l'intervention musclée des Romains met un terme aux hostilités.

Curieusement, les prêtres ne sont pas soumis aux mêmes interdits. Aux abords des temples, ils élèvent des chats, des chiens, des ibis destinés aux fidèles désireux de s'adresser à une divinité. L'individu acquiert un de ces animaux que les prêtres tuent rituellement et momifient. Placé dans un beau sarcophage ou dans une simple poterie, il rejoint le cimetière réservé à ses congénères. C'est ainsi que les archéologues ont découvert à Saqqara, Béni Hassan ou à Tounah el-Gebel, des nécropoles remplies de millions d'animaux. Peinant sans doute à satisfaire une demande soutenue, les prêtres trichent parfois en remplaçant l'animal par un morceau de bois ou de toute autre matière entouré de tissu. Toutefois, comme l'image fait exister magiquement ce qu'elle représente, le fidèle n'est finalement pas lésé par ce petit aménagement... Une fois dans l'au-delà, les animaux momifiés jouissent comme les hommes de la vie éternelle. Ils délivrent le message de leur propriétaire à la divinité sollicitée : demande de guérison ou de promotion, ou remerciements pour un vœu exaucé.

Espérons que les sacrilèges commis au XIX^e siècle sur les momies animales ne les ont pas privées de leur avenir radieux dans l'au-delà. Parmi les outrages qu'elles ont subis, la transformation en engrais d'un lot de cent quatre-vingt mille momies de chats vendues aux enchères en Angleterre n'est pas le moindre !

Où habitaient les dieux ?

D'APRÈS LE *LIVRE DE LA VACHE DU CIEL*, après la création, les dieux cohabitent sur la terre avec les hommes qu'ils ont mis au monde pour les servir. Jusqu'au jour où, lassés de travailler pour nourrir leurs maîtres, les hommes se rebellent. Ils cessent d'approvisionner les autels des dieux. Pour les punir, Rê, le chef du panthéon, lance sa fille Hathor aux trousses de l'humanité. Identifiée à l'œil brûlant du soleil, la déesse prend la forme d'une lionne sauvage. Affamé, le fauve dévore tous les hommes passant à portée de ses crocs. Son appétit pour la chair et le sang humains ne connaît bientôt plus de bornes. Peu à peu, la terre se dépeuple. Estimant que le châtement infligé aux révoltés est suffisant, Rê rappelle l'instrument de sa vengeance. Mais la lionne qui refuse de se priver de ses savoureux repas fait la sourde oreille. Rê recourt alors à la ruse. Il fait remplir des jarres d'une très grande quantité de bière à laquelle il fait ajouter un colorant rouge. Puis il fait renverser la boisson alcoolisée devant Hathor. Croyant qu'il s'agit de sang humain, la lionne lape le savoureux liquide jusqu'à la dernière goutte. Elle se trouve bientôt dans un état d'ébriété avancé qui annihile ses défenses. Docile, elle se laisse reconduire auprès de son père. Une fois l'effet de l'alcool dissipé, Hathor prend conscience de la tromperie dont elle a été victime. Sous le coup de la colère, elle s'enfuit dans la lointaine Nubie. Rê dépêche les dieux Chou et Thot pour l'apaiser et la ramener. À force de facéties et de supplications, les deux compères ont raison du courroux de la déesse. Changée en aimable et joyeuse jeune femme, Hathor devient la déesse de l'amour, de la musique et de la danse. Son retour de Nubie est aussi assimilé à la venue de l'inondation annuelle. Bref, tout s'arrange ou presque.

En effet, après cet épisode douloureux, rien ne sera plus comme avant. Amèrement déçu par les hommes, Rê, leur créateur, décide de quitter la terre pour s'installer sur le dos d'une grande vache identifiée

au ciel. D'après ce mythe, les hommes ont introduit la mort sur terre en se séparant des dieux par leur propre faute.

Les dieux restent toutefois présents sur la terre par l'intermédiaire de leur *ba*, ou esprit qui réside dans une statue en or, placée dans le sanctuaire des temples, et dans un animal sacré. À charge au pharaon d'entretenir cette parcelle de divinité en s'assurant que dans tous les sanctuaires du pays, le culte quotidien est bien rendu. C'est la condition pour que les dieux continuent à faire fonctionner le monde qu'ils ont créé.

Qui étaient les prêtres ?

LE PHARAON est le prêtre désigné par les dieux pour les servir. Comme il ne peut se trouver au même moment dans tous les sanctuaires du pays, il délègue son pouvoir au clergé. La majorité de ses membres sont choisis par leurs pairs et se succèdent généralement au sein des mêmes familles. Les garçons destinés à la prêtrise sont formés dans les écoles des temples. Le roi se réserve la nomination du grand prêtre des temples majeurs du pays, comme ceux d'Amon à Karnak, de Ptah à Memphis et de Rê/Atoum à Héliopolis. Leur fonction est non seulement religieuse, mais aussi économique. Il leur revient, en effet, de gérer les immenses biens de leur divinité.

Il existe deux grandes catégories d'officiants : les prêtres *ouab*, c'est-à-dire « purs », et les prophètes. Les premiers accèdent au sanctuaire de la barque divine tandis que les seconds pénètrent jusqu'au vestibule précédant le sanctuaire contenant la statue divine. Seul le grand prêtre approche quotidiennement l'effigie. Après leur nomination, les prophètes célèbrent leur intronisation. À cette occasion, la seule de leur carrière, ils entrent dans le sanctuaire et sont admis à contempler l'image du dieu. À ces catégories de prêtres s'ajoutent les prêtres-lecteurs qui règlent les rituels en se fondant sur les papyrus conservés dans la bibliothèque du temple et les prêtres astronomes qui observent le ciel pour déterminer l'heure à laquelle accomplir les rites.

Dans les temples desservis par un nombreux personnel, les prêtres sont répartis en quatre ou cinq équipes ou *phylés* qui se relaient chaque mois. Une fois ce délai écoulé, ils retournent à la vie civile et retrouvent femme et enfants. Durant leur temps de service, les hommes résident dans des maisons érigées au sein du complexe religieux. Ils respectent des conditions de pureté à la fois physiques et morales très strictes. Les prêtres se rasent le crâne et le visage et

s'épilent le corps, car le poil est considéré comme impur. Ils se purifient plusieurs fois par jour en se baignant dans le lac sacré, en s'aspergeant d'eau pure ou en mâchant du natron, une sorte de sel. Ils s'habillent de vêtements de lin fin. Ils sont invités à s'abstenir de relations sexuelles pendant leur temps de service, à ne pas s'enivrer avec le vin du dieu, à ne pas détourner les offrandes et à ne pas proférer de mensonges. De même, il est défendu de parler à l'extérieur des rites secrets qui se déroulent dans le monument.

Ces interdits n'ont pas effarouché quelques brebis galeuses. Dans le temple de Khnoum à Éléphantine, le prêtre Penanouquet et ses acolytes défraient la chronique sous les derniers Ramsès, entre 1165 et 1150 av. J.-C. Vols des richesses du dieu, manipulation de l'oracle pour parvenir à leurs fins, fornication, ils ne reculent devant aucun forfait. Malgré les plaintes de leurs collègues, ils semblent avoir échappé à tout châtement.

Que se passait-il vraiment dans le secret du sanctuaire ?

À LA FIN DE LA NUIT, les temples s'animent. Tandis que le clergé s'apprête, les abattoirs, les boulangeries et les cuisines fonctionnent à plein régime pour produire les offrandes que les prêtres purs apportent dans le temple.

Avant le lever du soleil, les prophètes se rassemblent aux abords du sanctuaire. En tête marche le prêtre-lecteur, qui orchestre la cérémonie. Le grand prêtre se détache du groupe pour dénouer la cordelette scellée qui relie les poignées de la porte du sanctuaire. Il se glisse rapidement à l'intérieur, une torche à la main, pour percer l'obscurité. Il s'approche du naos, en bois doré ou en pierre, qui renferme la statue divine. Au moment où le soleil se lève, il frappe à sa porte pour réveiller le dieu. Puis il ouvre les vantaux de la petite chapelle. Pendant ce temps, les prophètes entonnent l'hymne du réveil : « Toi qui t'éveilles paisible, éveille-toi en paix ! Éveille-toi en paix ! » Le grand prêtre enlace alors la statue divine pour y faire redescendre l'esprit du dieu, qui séjourne au ciel pendant la nuit. Il sort de la pièce pour échanger les victuailles et les boissons de la veille contre le repas du jour. Le point culminant du rituel du culte journalier approche. Avec les aliments, le prêtre offre au dieu une figurine de Maât, la déesse symbolisant l'équilibre du monde. En incitant le dieu à se nourrir de Maât, il le stimule pour qu'il maintienne l'ordre de l'univers. Ce rite dont dépend la bonne marche de l'Égypte se déroule loin des yeux indiscrets et à l'abri des forces maléfiques toujours prêtes à engendrer le chaos.

Le célébrant s'attelle ensuite à la toilette du dieu, enduit de pommades et d'onguents, et le pare de bijoux. À l'extérieur du sanctuaire, les prophètes continuent à réciter hymnes et prières. L'heure est venue de refermer et de sceller les vantaux du naos sur le

dieu repu. Le grand prêtre quitte maintenant le sanctuaire à reculons en effaçant la trace de ses pas avec un balai. Il chasse les impuretés qui pourraient nuire au dieu. Puis il verrouille l'entrée du sanctuaire jusqu'au lendemain matin. Abrégés, les deux autres services quotidiens, à midi et le soir, ne nécessitent pas l'ouverture de la porte.

Que devient l'amas de provisions disposé dans l'antichambre du sanctuaire ? Après présentation aux statues des rois et des dieux disséminées dans le temple, les prêtres se partagent les denrées qui constituent une part de leur salaire. Aux esprits la consommation immatérielle, aux estomacs des prêtres la jouissance bien réelle des mets divins.

La répétition sans faille des rites dans le secret des sanctuaires a réussi, comme l'escomptaient les Égyptiens, à maintenir l'ordre de leur univers pendant plus de trois millénaires.

Les dieux célébraient-ils souvent des fêtes ?

LES DIEUX qui volent de fête en fête ont un agenda très chargé. Le calendrier de leur temple dresse la liste précise de leurs engagements. Certaines célébrations sont propres à chaque sanctuaire tandis que d'autres sont communes à l'ensemble de l'Égypte. La majorité des fêtes se déroule à l'intérieur du monument. Quelques-unes impliquent la sortie de la statue du dieu, qui est conduite en procession dans la petite chapelle de sa barque portative. Le public est alors invité à participer aux réjouissances.

À l'occasion de la fête du Nouvel An, l'union au disque solaire a lieu dans tout le pays. La statue du sanctuaire, dûment lavée, ointe d'onguents et parée de ses plus beaux atours et de ses bijoux, est conduite nuitamment sur le toit du temple. Force hymnes et prières accompagnent le rituel. Le petit édicule qui renferme l'image divine est déposé dans une chapelle à ciel ouvert. Un prêtre écarte ses vantaux pour laisser pénétrer les rayons du soleil. L'astre recharge en énergie l'esprit du dieu résidant dans l'effigie pour l'année qui s'ouvre.

À Thèbes, la fête d'Opet honore le dieu Amon-Rê qui se rend de Karnak au temple de Louksor. Le voyage par voies terrestre et fluviale réunit tous les habitants de la ville. Le roi escorte la grande barque du dieu sur son char ou dans son propre navire. Le cortège des soldats, des musiciens, des musiciennes et des danseuses s'étire sur la berge. Les dignitaires se disputent le privilège de haler la barque divine. Au départ et à l'arrivée, la statue fait halte dans des reposoirs où sont servis des monceaux d'offrandes. Une fois enfermés dans le temple de Louksor, le dieu et le roi exécutent des rites qui visent à renouveler les forces procréatrices de l'un et régénérer la fonction royale de l'autre.

La belle fête de la Vallée, également thébaine, conduit le dieu Amon-Rê et le pharaon sur la rive gauche de Louksor où s'étend la

nécropole. Le dieu visite le Château des millions d'années voué au culte du roi régnant et le temple de Médinet-Habou ainsi que les temples des pharaons morts. Comme celle d'Opet, cette fête assure la régénérescence de la royauté en même temps que la régénération d'Amon-Rê. Elle réunit également les Thébains qui viennent partager un banquet funéraire avec leurs chers défunts, dans la cour de leur tombe.

La fête d'Osiris au mois de *khoiak* se déroule à Abydos, le lieu de culte principal d'Osiris, ainsi que dans les temples conservant un morceau du corps du dieu, comme Dendérah. La célébration, qui coïncide avec le début de la germination des plantes, ranime le dieu pour l'année à venir tout en garantissant le renouveau de la végétation. Elle commence par la confection de trois figurines à l'image du dieu des morts et du lambeau divin conservé par le temple. Au cours de la fête, 34 petites barques, avec chacune un dieu à son bord, naviguent rituellement sur le lac sacré à la lumière de 365 torches, correspondant au nombre de jours de l'année. Après de nombreuses manipulations, les effigies remplacent dans le sanctuaire les figurines de l'année précédente qui sont enterrées dans le cimetière qui leur est réservé. Pour les préserver des agissements de Seth, elles sont inhumées dans le plus grand secret.

La fête de la Belle Rencontre met en scène la déesse Hathor de Dendérah et le dieu Horus d'Edfou. Hathor quitte son temple en bateau pour rejoindre celui de son époux, distant de cent soixante-dix kilomètres. Sur les rives du Nil, les paysans guettent la déesse pour l'acclamer. Une flottille convoyant de joyeux pèlerins l'accompagne. À bord de sa barque portative, Horus se porte à la rencontre de son épouse. Le couple s'enferme ensuite dans le temple d'Edfou pour célébrer sa nuit de noces et concevoir le dieu Ihy auquel s'identifie le pharaon. La déesse séjourne quatorze jours auprès d'Horus avant de s'en retourner à Dendérah.

Comment le peuple s'adressait-il aux divinités ?

CONTRAIREMENT À D'AUTRES CROYANCES, le peuple ne se rassemble pas dans un lieu de culte pour prier. Les temples ne sont accessibles qu'aux prêtres. La piété est donc personnelle. Il appartient à chacun d'instaurer sa relation avec la divinité. Plutôt qu'aux grands dieux de la religion d'État, les Égyptiens s'adressent à leurs divinités locales dont ils se sentent plus proches, à moins que les membres les plus éminents du panthéon ne disposent d'un dispositif particulier. C'est le cas d'Amon que Ramsès II a doté, dans Karnak, d'un sanctuaire appelé « Amon-qui-écoute-les-prières ». Du fond de son sanctuaire, le dieu reçoit les supplications que lui adressent les hommes et les femmes postés à l'extérieur du monument.

Les Égyptiens éprouvent une crainte révérencieuse pour leurs divinités. Culpabilité, repentir et pardon sont les fondements de leurs rapports mutuels. Si leur vie se dérègle, c'est parce qu'ils se sont mal comportés et que les dieux les punissent. Dans leurs prières, ils expriment leurs remords et demandent à être absous. Les fidèles appuient leurs requêtes et leurs remerciements par la présentation d'ex-voto. Pour que les divinités les entendent, ils leur dédient des figurines en forme d'oreille ou des oreilles peintes sur de petites stèles. Les couples souffrant de stérilité offrent à Hathor, la déesse de l'amour, des phallus en bois afin de lui rappeler la nature de leur problème et l'inciter à le guérir.

Parfois indirecte, la communication passe par des intercesseurs jouissant de l'estime des divinités. Parmi ceux-ci, on trouve des souverains divinisés comme Aménophis I^{er} et sa mère Ahmès Néfertari, des sages également déifiés comme Amenhotep, fils de Hapou et Imhotep, voire de simples dignitaires comme les chauves d'Hathor. Représentés par une statue les figurant avec le crâne partiellement

dégarni, des dignitaires affirment entretenir un lien privilégié avec Hathor. Ils promettent aux femmes en mal d'amour qu'ils décideront la déesse à leur procurer un époux. Le service n'est pas gratuit. En retour, le chauve attend que la dame dépose des offrandes devant sa statue. Compte-t-elle échapper à sa part du marché ? Le chauve menace : elle sera privée de mari et dormira seule.

De simples mortels bénéficient de l'écoute des dieux grâce à leur comportement vertueux. Le charpentier Khonsou, membre de la communauté de Deir el-Medineh, écrit le message suivant à sa mère qu'il choisit comme avocat auprès d'un dieu : « J'ai juré que je ne mangerais plus de gigot, ni de tripes, mais vois, je les ai mangés. Je ne recommencerai pas. Dis au dieu par lequel j'ai juré d'avoir pitié. » L'artisan a visiblement rompu un engagement pris devant le dieu. Une fois le ventre plein de gâteries, il a probablement redouté les conséquences de son parjure...

La sortie du dieu, enfermé dans la petite chapelle de sa barque portative, donne l'occasion aux Égyptiens de l'interroger sur les tracas de leur vie quotidienne par le biais de l'oracle. La réponse à la question, formulée sur deux *ostraca* ou deux papyrus, ne peut être que oui ou non. Les prêtres expriment la volonté du dieu en inclinant la barque vers ce qu'ils estiment être la bonne réponse. Les Égyptiens s'efforcent par exemple de savoir si c'est Un tel qui leur a volé un objet ou des victuailles, s'ils deviendront chef, s'ils guériront d'une maladie, si la transaction qu'ils s'appêtent à conclure est judicieuse, ou encore si la femme qu'ils souhaitent épouser leur convient.

Les dieux ont-ils survécu à la conquête de l'Égypte par les Grecs et les Romains ?

CONQUISE par Alexandre le Grand en 332 av. J.-C., l'Égypte passe durant trois siècles sous le contrôle de la dynastie grecque des Ptolémées. En 30 av. J.-C., les Romains chassent les Grecs et ravalent l'Égypte au rang de colonie. Que deviennent alors les dieux égyptiens ? Pour encourager les Égyptiens à acquitter les lourds impôts exigés d'eux sans se révolter, les nouveaux maîtres du pays ne touchent pas à leurs croyances. En outre, étant eux-mêmes polythéistes, ils font preuve d'une grande tolérance religieuse. Grecs et Romains contribuent même au financement de temples grandioses comme ceux de Dendérah, Edfou ou Philae.

Sur les parois des temples, les Ptolémées comme les empereurs romains endossent le rôle traditionnellement dévolu au pharaon. Ils présentent les offrandes aux divinités, préservant ainsi l'échange entre roi et dieux qui est la raison même de l'existence des temples. Grâce à ce subterfuge, la religion égyptienne survit plus de sept cents ans à la disparition du dernier pharaon, Nectanébo II, en 342 av. J.-C. Logés, nourris, abreuvés et choyés par les prêtres égyptiens, Rê/Atoum, Amon, Ptah, Horus, Isis ou Hathor se maintiennent jusqu'à ce que l'édit de Théodose décrète, en 391, la fermeture des temples païens dans tout l'Empire romain.

Dans un effort pour rassembler les communautés étrangères et la population indigène, Ptolémée I^{er} (305-282 av. J.-C.) crée un nouveau dieu, Sérapis, qui combine les caractères de Zeus, le chef du panthéon grec, et d'Osiris, le dieu des morts égyptiens. À Alexandrie, sa capitale, il lui dédie le Serapeum, un vaste temple dont la colonne dite « de Pompée » marque aujourd'hui l'emplacement. À une époque où le

christianisme en est encore à ses balbutiements, saint Marc, l'évangéliste de l'Égypte, a la mauvaise idée de critiquer le culte du dieu gréco-égyptien Sérapis, attaque qui lui vaut le martyre en 62 ou 68. À la fin du iv^e siècle, le christianisme a triomphé des dieux égyptiens. Les chrétiens installent des églises dans les temples anciens. Ils y martèlent les visages, les mains et les pieds des dieux et du roi de façon à annihiler le pouvoir magique qu'ils pourraient conserver...

Qu'allait faire le mort à Abydos ?

D'APRÈS LA MYTHOLOGIE, la déesse Isis aurait retrouvé à Abydos, en Haute-Égypte, la tête d'Osiris, son époux, découpé en morceaux par son frère Seth. Sur le lieu de la découverte, elle aurait fait construire un temple conservant la précieuse relique. Dans la réalité, Abydos abrite la première nécropole royale d'Égypte qui remonte à la fin de la préhistoire et au début de l'époque dynastique. Elle accueille aussi les tombes des particuliers. Dès l'Ancien Empire, Abydos honore Osiris, le dieu qui règne sur le royaume des morts. Au Moyen Empire, le culte du dieu des morts prend son essor sur le site. À partir de la XVIII^e dynastie (1540-1292 av. J.-C.), la vénérable sépulture de Djnet, le quatrième roi de la I^{re} dynastie, qui a régné vers 3025 av. J.-C., est identifiée au tombeau d'Osiris.

Pour gagner la faveur du dieu des morts et assurer leur vie éternelle dans l'au-delà, les pharaons comme les particuliers élèvent des monuments à Abydos. Les souverains construisent des cénotaphes, ou tombeaux commémoratifs, et des temples. Le sanctuaire du roi Séthi I^{er} (1304-1292 av. J.-C.) se distingue par son décor très raffiné. Les particuliers élèvent de petites chapelles et des stèles qui affirment leur présence sur le site. Par ce biais, ils participent aux rituels et aux fêtes qui célèbrent la renaissance d'Osiris annonçant leur propre résurrection. La fête d'Osiris, qui a lieu au mois de *khoiak*, le dernier mois de la saison de l'inondation correspondant au retrait de la crue, est la plus importante.

À partir du Moyen Empire (2046-1710 av. J.-C.), pour se rapprocher davantage d'Osiris, les Égyptiens imaginent que le mort effectue un pèlerinage symbolique à Abydos. Pour se rendre dans la ville sainte, il dispose de deux barques, l'une à voile, l'autre à rames, qu'il utilise en fonction du sens du courant. Il se rend auprès du dieu pour profiter des rites que les prêtres accomplissent en sa faveur. Sur

les parois de la tombe, les représentations assurent le renouvellement perpétuel du voyage tandis que l'équipement funéraire recèle des modèles de barque qui donnent au défunt les moyens matériels de se déplacer.

Pourquoi les Égyptiens se faisaient-ils momifier ?

P OUR LES ÉGYPTIENS, le corps joue un rôle essentiel dans la renaissance. La dépouille sert de support aux éléments immatériels qui composent chaque individu et garantissent sa survie dans l'au-delà. Figuré comme le double de l'être humain, le *ka* est l'énergie vitale qui se nourrit des offrandes. Le *ba*, représenté comme un oiseau à tête humaine, est un élément mobile qui quitte la tombe pendant la journée pour respirer la brise du Nil et revoir la maison du mort, et qui retourne se poser sur la momie avant la nuit.

L'idée de conserver le cadavre par un processus artificiel émerge à la fin de la préhistoire alors que les morts reposent dans des fosses creusées dans le sable. Dans cet environnement chaud et sec, ils se momifient naturellement. Les Égyptiens ont observé le phénomène sur des corps exhumés peut-être par des chiens qui écumaient les cimetières. Dès cette époque reculée, les embaumeurs font les premiers essais de momification qu'ils n'auront de cesse de perfectionner au fil des siècles. Ces hommes sont des prêtres, car la momification s'apparente à un rituel religieux. Il est probable que les grandes nécropoles possédaient des ateliers d'embaumement comme celui des Apis, taureaux sacrés du dieu Ptah, à Saqqara.

Plus la momification est sophistiquée, plus elle est coûteuse. Seuls les plus riches s'offrent le processus complet qui dure soixante-dix jours. Les pauvres, c'est-à-dire l'immense majorité de la population, s'en passent purement et simplement sans que cela leur ôte tout espoir de ressusciter.

Dès réception du corps, les officiants le lavent. Ils procèdent à l'extraction du cerveau en le faisant s'écouler par un trou percé à la base du crâne ou par les narines après avoir enfoncé l'os ethmoïde à l'aide d'un crochet. Avec un couteau en silex ou en bronze, ils incisent

l'abdomen pour ôter l'estomac, le foie, les intestins et les poumons. Traités à part avec du natron, une sorte de sel provenant du ouadi Natroun, au nord du Caire actuel, les viscères sont déposés dans quatre vases canopes. Une fois nettoyée, la paroi abdominale est remplie de sachets de natron. Le corps entier est recouvert de natron sec. Après quarante jours, la substance a fait son œuvre. Les chairs sont desséchées, la peau sauvegardée, les cheveux encore fixés sur la tête. Baumes et onguents assouplissent les chairs. Le bitume qui peut y être mélangé donne aux momies une couleur noire. Les embaumeurs bourrent l'abdomen, à nouveau nettoyé, pour redonner forme au corps, et masquent l'incision avec une plaque ornée de l'œil *oudjat* d'Horus aux vertus protectrices. Ils enveloppent ensuite les orteils, les jambes, le torse, les doigts, les mains, les bras, le cou et la tête de dizaines de mètres de bandelettes en lin. Entre les couches, ils glissent des amulettes magiques et des bijoux pour les plus fortunés. Ils enveloppent ensuite la momie dans de grands linceuls. Pour finir, ils posent le masque funéraire sur la tête et déposent la momie dans deux cercueils gigognes. Ils la remettent alors à la famille, prête pour les funérailles.

Quels rituels garantissaient la renaissance du mort ?

SANS LES FUNÉRAILLES et l'Ouverture de la Bouche, la nouvelle vie du défunt dans l'au-delà ne saurait commencer. Bien conscients de l'importance de ces deux rituels, les Égyptiens les représentent sur les parois des tombes et dans les livres funéraires. En cas de défaillance des vivants, la magie prendra le relais. En outre, les rites pourront se répéter pour l'éternité. L'enterrement respecte un schéma bien ordonné. En tête du cortège marche le prêtre-lecteur qui orchestre la cérémonie et le fils du défunt qui fait office de prêtre funéraire. Ils sont suivis des serviteurs qui hissent un traîneau de bois chargé du mystérieux *tékénou*. Peut-être s'agit-il des résidus de la momification auxquels on a donné une forme humaine, en partie ou complètement cachée par une peau de bête. Derrière, un couple de bœufs tire le catafalque placé sur un traîneau de bois à patins. Il supporte les cercueils gigognes. Deux femmes qui se substituent aux déesses Isis et Nephthys encadrent le convoi funèbre. Un troisième traîneau transporte la caisse canope contenant les vases à viscères. Les parents et amis accompagnent la dépouille tandis que des groupes de pleureuses poussent des cris stridents et jettent de la poussière sur leurs cheveux en signe de désespoir. Des domestiques apportent le matériel funéraire et les provisions de bouche pour l'au-delà. La veuve, qui marchait à côté de la momie, lui fait des adieux déchirants devant la tombe.

Le rituel des funérailles cède la place à celui de l'Ouverture de la Bouche, particulièrement long si on l'exécute de bout en bout. Le prêtre funéraire, équipé d'une trousse contenant divers instruments, s'avance vers les cercueils qui sont dressés devant la porte de la sépulture. Le prêtre-lecteur déroule son papyrus pour lire les formules accompagnant les gestes de son homologue. L'officiant procède à des libations et à des onctions avec des pommades et des huiles sacrées. Il

présente des étoffes et, surtout, il touche le cercueil extérieur à la hauteur de la bouche et du nez du défunt avec une herminette, outil recourbé emprunté aux menuisiers. Ce rite résume à lui seul l'ensemble des opérations. Le but du rituel est de restituer au défunt ses fonctions vitales afin qu'il puisse à nouveau respirer, manger et boire outre-tombe. Il ne reste plus qu'à déposer la momie et son mobilier funéraire dans le caveau, puis à combler à tout jamais le puits y donnant accès. L'officiant renouvelle le rituel de l'Ouverture de la Bouche sur les statues de culte du propriétaire qui servent aussi de support à son *ka*.

Qu'attendait-on du *Livre des Morts* ?

RECUEIL FUNÉRAIRE, le *Livre des Morts* reste en usage pendant quelque mille cinq cents ans, du début du Nouvel Empire vers 1540 av. J.-C. jusqu'à l'époque romaine. Il aide le défunt à renaître et à vivre éternellement. Son véritable titre est *Livre pour sortir le jour*, car il explique au *ba*, ou oiseau-âme du mort, comment quitter la tombe pendant la journée et revenir se poser sur la momie. Destiné aux particuliers, l'ouvrage est surtout copié sur papyrus et déposé près du défunt. Idéalement composé de 192 chapitres illustrés de vignettes, il n'est guère reproduit dans son intégralité par les copistes. La numérotation des chapitres émane des égyptologues. Fondé sur la littérature funéraire préexistante comme les *Textes des Sarcophages* du Moyen Empire, il a pour originalité d'introduire le jugement du mort qui fait l'objet du chapitre 125. Les chapitres se terminent souvent par un mode d'emploi, précisant comment le mort doit réciter le texte, et une réclame proclamant son efficacité.

Dès son arrivée dans l'au-delà, le défunt rend compte de son comportement sur terre. Dans un tribunal présidé par Osiris, assisté de 42 assesseurs, Anubis, dieu funéraire présidant à la momification, l'introduit en le tenant par la main. Le dieu s'arrête devant une balance qui supporte d'un côté le cœur du mort, de l'autre la plume de Maât ou une figurine représentant cette déesse incarnant vérité, justice et ordre. Le *Livre des Morts* aide le prévenu à passer cette épreuve. Dans le chapitre 6, le défunt exhorte le cœur à ne pas témoigner contre lui. Le chapitre 125 l'invite à réciter devant ses juges la confession d'innocence énumérant les mauvaises actions qu'il n'a pas commises et qu'ils ne peuvent donc lui reprocher. Si pendant la pesée, le cœur se révèle aussi léger que Maât, le mort est admis dans le royaume d'Osiris. S'il fait chuter le plateau qui le supporte, Osiris le

condamne à être mangé par la Grande Dévorante, un monstre mêlant hippopotame, lion et crocodile.

De nombreux chapitres de l'ouvrage concernent la nourriture et la boisson, obsession du mort qui a toujours peur d'en manquer. Le livre renforce l'efficacité des images figurant offrandes et repas dans la tombe. D'autres chapitres expliquent au mort comment retrouver ses fonctions vitales, surmonter les dangers de l'au-delà, se protéger des animaux dangereux, franchir les portes en amadouant leurs gardiens, rejoindre les dieux et bien sûr sortir le jour. Le chapitre 110 est consacré aux champs des offrandes et des roseaux, paradis où le mort retrouve tout ce qu'il aimait faire sur terre. Maniant l'araire, il y cultive la terre avec allégresse. Toutefois, dans son équipement, il a pris soin d'emporter des *chaouabtis* ou *ouchebtis*. Ce sont des serviteurs funéraires qui répondront à sa place à l'appel d'Osiris le convoquant pour effectuer les travaux agricoles.

Les Égyptiens ont-ils pratiqué le sacrifice humain ?

PRÈS DES TOMBES de pharaons et de certains grands dignitaires de la I^{re} dynastie (3100-2900 av. J.-C.), dans le cimetière U d'Abydos et dans la nécropole de Saqqara, les archéologues ont exhumé de nombreuses sépultures subsidiaires. À Abydos, autour de la tombe de Djer, par exemple, se pressent 325 tombes-puits destinées aux proches du souverain. 76 dames du harem vivaient avec des fonctionnaires du palais, de rang modeste, des prêtres et des nains. Des chiens, animaux de compagnie, y trouvaient aussi leur place. La disposition des tombeaux, pourvus d'une couverture s'inscrivant dans le prolongement du toit de la sépulture royale, a laissé penser que les propriétaires des tombes avaient été enterrés en même temps que le monarque et donc sacrifiés. En fait, les fouilles n'ont livré aucune preuve de l'immolation des femmes et des hommes formant la cour de Djer dans l'au-delà.

Si la pratique des sacrifices humains n'est pas confirmée pour ces proches du souverain, elle a en revanche probablement eu lieu pour célébrer les funérailles du roi Aha. Toujours dans le cimetière U d'Abydos, près des chambres subsidiaires de la tombe du deuxième souverain de la I^{re} dynastie, une mission archéologique allemande a mis au jour les ossements éparpillés de nombreux jeunes hommes. Ces vestiges étaient associés aux os d'un lion adulte et de six jeunes élevés en captivité et sacrifiés. L'association des lions et des jeunes gens laisse penser que ceux-ci ont subi le même sort que les fauves à l'occasion de l'enterrement du roi. Si c'est réellement le cas, quel but poursuivait le sacrifice ? Peut-être était-il nécessaire de réunir une escorte accompagnant Aha dans l'au-delà. À moins que la mort rituelle des hommes et des lions n'ait permis de rétablir l'harmonie de l'univers menacée par la mort du souverain. Avec la disparition des

tombes subsidiaires à la fin de la I^{re} dynastie, la question des sacrifices humains ne se pose plus.

VI

ARCHÉOLOGIE, IDÉES
REÇUES, ACTUALITÉ



Des esclaves ont-ils bâti les pyramides ?

SELON UNE IDÉE malheureusement très répandue, les rois d'Égypte auraient fait édifier les grandes pyramides de Guiza par des esclaves. Rien n'est plus faux ! Sous l'Ancien Empire (2675-2200 av. J.-C.), époque de la construction des plus majestueux de ces tombeaux, la vallée du Nil accueille peu d'étrangers. Or, c'est surtout parmi les prisonniers faits sur le champ de bataille et parmi les habitants des territoires conquis que les Égyptiens recrutent les esclaves.

La main-d'œuvre non spécialisée, qui transporte les pierres, les hisse jusqu'au sommet du monument et qui construit les rampes et les échafaudages de brique crue, forme la majeure partie des ouvriers. Elle se compose de paysans embrigadés au titre de la corvée pendant une période limitée. Organisés de manière militaire, les ouvriers sont rassemblés en équipe de 2 000 hommes, scindées en 2 groupes de 1 000 individus. Chaque groupe est subdivisé en 5 unités de 200 hommes qui sont à leur tour séparées en 10 équipes de 20 travailleurs. Ces manœuvres sont mobilisés dans les carrières proches de la pyramide et sur le chantier de construction. À la différence des paysans corvéables, les ouvriers qualifiés, les tailleurs de pierre et les maçons, les charpentiers confectionnant les traîneaux pour transporter les pierres, les métallurgistes fabriquant les outils de cuivre ou encore les boulangers, sont rémunérés.

En ce qui concerne la pyramide de Khéops, haute de près de 147 m à l'origine, on estime que sa construction a duré environ vingt ans et qu'elle a mobilisé entre 20 000 et 30 000 hommes à longueur d'année, tous métiers confondus. Ce chiffre concerne la construction du premier tiers de la pyramide qui engloutit la plus grande quantité de blocs. Plus on s'approche du sommet, moins il y a de blocs à poser et moins il y a d'ouvriers.

Pour beaucoup de paysans issus des quatre coins du pays, la fierté d'avoir participé à la construction des monuments les plus grandioses de l'Égypte devait quelque peu compenser les efforts exigés d'eux.

Si à l'Ancien Empire (entre 2046-2200 av. J.-C.), les esclaves sont absents des chantiers, ce n'est pas le cas au Nouvel Empire (1540-1070 av. J.-C.). À la suite des conquêtes menées par Thoutmosis III (1479-1425 av. J.-C.), les esclaves affluent de Syrie à Palestine. Certains d'entre eux sont affectés à la construction des temples. C'est le cas, par exemple, de soixante Syriens, qui sont actifs dans le temple de Thoutmosis III, à Deir el-Bahari. Les nombreux défauts de construction observés dans le monument sont peut-être dus à leur inexpérience.

Quand est née l'égyptomanie ?

L'ÉGYPTOMANIE DÉTOURNE l'architecture, les peintures, les reliefs et les objets de l'antiquité égyptienne pour les reproduire en leur prêtant un nouveau sens. Elle puise sa source dans les monuments égyptiens tels les obélisques que les empereurs romains ont fait transporter d'Égypte à Rome et à Constantinople au prix d'efforts considérables pour orner leurs hippodromes. Elle s'inspire aussi des sphinx et des statues de pharaons arrachés au sol égyptien par ces mêmes Romains ainsi que des monuments égyptisants qu'ils ont créés. Tandis que Cestius, tribun de la plèbe, fait élever à Rome une pyramide en guise de tombeau, l'empereur Hadrien décore sa villa de Tivoli de statues égyptisantes. Les Romains sont les premiers égyptomaniaques.

Négligée au Moyen Âge, l'Égypte retrouve peu à peu sa place dans l'histoire à partir de la Renaissance alors que l'Europe s'ouvre sur le monde. Les récits des voyageurs occidentaux tant en Égypte qu'à Rome suscitent l'intérêt pour cette grande civilisation tombée dans l'oubli et pour ses monuments. Dans les cimetières, dans les parcs et jardins fleurissent pyramides, obélisques et sphinx. Dès la seconde moitié du XVIII^e siècle, les arts décoratifs s'emparent à leur tour des motifs égyptiens. C'est avec le retour de l'expédition d'Égypte (1798-1801), entreprise par Bonaparte, que l'égyptomanie prend véritablement son essor. Elle connaît un succès qui ne s'est jamais démenti depuis. Architecture, peinture, sculpture, mobilier, vaisselle, horlogerie, orfèvrerie, décors d'opéra, revues de music-hall, cinéma, publicité, rien n'échappe à la vague égyptomaniaque. L'immeuble, orné de têtes de la déesse Hathor, érigé en 1828 sur la place du Caire à Paris, la fontaine du Fellah, élevée rue de Sèvres à Paris entre 1806 et 1809, les décors des opéras *La Flûte enchantée* (1791) de Mozart et *Aïda* (1871) de Verdi, ou encore le flamboyant *Cléopâtre* (1963) de Joseph L. Mankiewicz avec Élisabeth Taylor, n'en sont que quelques

exemples.

La littérature n'est pas en reste. Pyramides secrètes, hiéroglyphes indéchiffrables et cadavres enveloppés de couches épaisses de bandelettes et de linceuls enflamment l'imagination des romanciers. Edgar Allan Poe avec sa *Petite Discussion avec une momie* (1845), Théophile Gautier avec le *Pied de momie* (1840) et le *Roman de la momie* (1857), puis Conan Doyle avec le *Lot n° 249* (1892) sont parmi les premiers à faire frissonner le public avec des momies qui reviennent à la vie. Terre de mystère, propice aux intrigues, l'Égypte ne pouvait laisser indifférents les créateurs de bandes dessinées. Tout en faisant partager à leurs lecteurs les trépidantes aventures de Tintin, Blake et Mortimer, Astérix et Obélix, sur les bords du Nil, Hergé, Edgar P. Jacobs, Goscinny et Uderzo les familiarisent avec la civilisation pharaonique.

Les Occidentaux ont-ils pillé les sites archéologiques égyptiens au XIX^e siècle ?

ON ENTEND répéter à satiété que les Européens ont pillé l'Égypte au XIX^e siècle. Affirmation qui ignore tout du contexte de l'époque. À la fin du XVIII^e siècle, l'Égypte, sous la domination de l'Empire ottoman, est gouvernée par une caste de guerriers, les mamelouks. Les monuments pharaoniques ne présentent pour eux aucun intérêt. Au Moyen Âge et à l'époque moderne, seuls les voyageurs curieux, arabes et occidentaux, encore peu nombreux, se passionnent pour ces vestiges.

En 1798, Napoléon Bonaparte débarque en Égypte avec l'armée française et une commission de quelque 150 savants. Certains d'entre eux dressent les plans des temples et des tombeaux, relèvent les reliefs et les hiéroglyphes encore mystérieux, qui les décorent. Ils publient les résultats de leurs recherches dans une formidable somme : la *Description de l'Égypte*, qui comprend 9 volumes de textes et 10 grands volumes de planches livrés entre 1808 et 1829. Fondateurs de l'égyptologie, les travaux de la commission suscitent l'engouement des érudits et du public en Occident.

Entre 1815 et 1825, Bernardino Drovetti, consul de France, et Henry Salt, consul d'Angleterre, rassemblent des antiquités avec l'autorisation de Méhémet Ali, vice-roi d'Égypte depuis 1811. Les diplomates proposent ensuite leurs collections à la vente, d'abord au pays qu'ils représentent. Jugeant trop chère la première collection Drovetti, le roi de France Louis XVIII décline l'offre. Le souverain du Piémont s'en porte acquéreur en 1824. Elle formera le premier fonds du musée égyptien de Turin. En Angleterre, Henry Salt est aux prises avec les administrateurs du British Museum, à Londres, qui ne

perçoivent pas encore l'intérêt de pareille collection ! Après moult démêlés, il reçoit une somme qui couvre à peine les frais qu'il a engagés sur le terrain. Aussi cède-t-il rapidement à l'offre faite par le roi Charles X, à l'instigation de Jean-François Champollion, pour l'achat de sa deuxième collection qui entre au musée du Louvre en 1826. La même année, le savant devient le premier conservateur de la section des monuments égyptiens et orientaux du musée Charles-X, dans le palais du Louvre. En 1827, la France ne laisse pas échapper la seconde collection Drovetti, acquise par le roi Charles X.

D'autres consuls ou collectionneurs imitent, à échelle plus réduite, l'exemple de Drovetti et de Salt.

Au début du XIX^e siècle, après l'expédition d'Égypte et sous la houlette de Méhémet Ali, l'Égypte entre dans l'ère moderne. Pour construire les bâtiments que nécessite son développement, comme des raffineries de canne à sucre, les monuments pharaoniques continuent à servir de carrière comme ils l'ont fait depuis des siècles. Entre 1798 et 1828 – début de l'expédition franco-toscane en Égypte, dirigée par Jean-François Champollion –, trente sanctuaires pharaoniques sont rayés de la carte. Le savant assiste même impuissant à la destruction d'une chapelle, presque intacte, à El Kab. À Éléphantine, c'est un sanctuaire entier d'Aménophis III qui est démantelé. Entre 1820 et 1840, les fabricants de salpêtre font sauter à l'explosif les pierres des deuxième et neuvième pylônes du temple de Karnak. Émile Prisse d'Avennes, témoin des faits, ne peut que retarder l'opération, le temps de terminer le dessin d'un bloc avant qu'il ne vole en éclats. Au nord du Caire, à Abou Roash, on achève le démantèlement complet de la pyramide de Radjedef, fils de Khéops, jadis haute de soixante-huit mètres ! Confrontés à ces dommages, bien des savants européens ont le sentiment qu'il est de leur devoir de sauver le plus de vestiges possible de l'anéantissement. Peu à peu émerge cependant l'idée que les vestiges pharaoniques forment un patrimoine national qui mérite d'être préservé.

Qui tente avec succès de mettre un terme à ce chaos dans la seconde moitié du XIX^e siècle ? Auguste Mariette, égyptologue autodidacte, employé par le musée du Louvre, qui est arrivé en Égypte en 1850 pour collecter des manuscrits coptes. Cette mission s'avérant impossible à remplir, il entreprend, avec le budget dont il dispose, des fouilles archéologiques dans la nécropole pharaonique de Saqqara,

près du Caire actuel. Il prend alors conscience de la nécessité de sauvegarder les monuments égyptiens. En 1858, il obtient du vice-roi, Saïd Pacha, l'autorisation de créer le Service des Antiquités de l'Égypte dont il devient le premier directeur. Doté de très faibles moyens, cet organisme et ses employés dévoués font face à la tâche immense de protéger et de restaurer les monuments, de procéder au dégagement des sites enfouis sous des tonnes de déblais et d'organiser les fouilles archéologiques. Il accorde des concessions aux institutions et aux mécènes étrangers, à charge pour eux de financer les travaux onéreux. C'est encore à l'initiative d'Auguste Mariette qu'est fondé le premier musée du Caire. Le Service des Antiquités préside au partage des objets de fouilles entre l'Égypte et les missions étrangères qui sont ainsi dédommagées des investissements importants qu'elles font. Le musée du Caire lui-même vend des monuments pour procurer des ressources au Service des Antiquités. C'est donc en toute légalité que bien des œuvres ont quitté le sol égyptien pour les musées d'Occident.

Parallèlement, il est vrai qu'il existait des fouilles clandestines qui alimentaient aussi généreusement le marché de l'art. Malgré des moyens de lutte notoirement insuffisants, le Service des Antiquités ne relâche pas sa vigilance et réussit parfois de belles opérations. En 1881, il identifie les pilliers qui ont mis la main sur la cachette des momies royales du Nouvel Empire à Deir el-Bahari. Les vénérables dépouilles reposent aujourd'hui au musée du Caire.

En 1970, l'Unesco rédige une convention pour lutter contre le trafic illicite des biens culturels. Après son entrée en vigueur en 1972, elle réglemente la restitution des œuvres volées et importées dans un autre pays et scelle le sort des œuvres acquises avant cette date qui ne peuvent plus faire l'objet d'une demande de retour dans leur pays d'origine. La France la ratifie en 1997. En 1995, elle est renforcée par la Convention d'Unidroit.

La France a-t-elle déjà rendu à l'Égypte des œuvres d'art conformément à la Convention de l'Unesco ?

EN DÉCEMBRE 2009, le président Nicolas Sarkozy remet solennellement au président égyptien Hosni Moubarak des peintures provenant des parois de la petite tombe de Tétiky, un dignitaire inhumé vers 1530 av. J.-C., à Thèbes (actuelle Louksor). En toute bonne foi, en 2000, le musée du Louvre avait acheté pour 100 000 euros, à la galerie Maspero à Paris, quatre fragments provenant de cette sépulture. En 2003, il avait acquis pour 23 000 euros, en vente publique à Drouot-Richelieu, un autre fragment déjà passé en vente en 1982. Les quatre premiers morceaux étaient réputés faire partie d'une collection ancienne, le cinquième avait appartenu à un diplomate français en poste en Égypte entre 1915 et 1925. Les dates de séjour du fonctionnaire coïncidaient avec la mise en vente d'une série de fragments de la sépulture, déjà endommagée, de Tétiky. Certains d'entre eux, aujourd'hui au musée Rodin, font partie de la collection égyptienne que le sculpteur avait constituée entre 1893 et 1917. Le musée du Louvre n'avait donc pas de raison de mettre en doute la sortie ancienne des éléments proposés par le marché de l'art.

Lorsque le musée du Louvre se porte acquéreur des œuvres, l'hypogée de Tétiky est fermé depuis de longues années. Le CSA (Conseil suprême des antiquités), seul organisme habilité à ouvrir les tombes, n'a entrepris aucune couverture photographique exhaustive, ni aucun relevé complet du décor des tombes thébaines. Il a, en outre, laissé s'installer devant le tombeau de Tétiky une construction moderne qui en masquait l'entrée. Il n'a pas non plus procédé à des inspections vérifiant, à intervalles réguliers, l'état des sépultures

exclues des visites touristiques. Alors que les œuvres proposées à la vente à Paris bénéficiaient d'une large publicité, notamment par le biais d'Internet, la cellule chargée de veiller sur le marché de l'art au sein du CSA n'était donc pas dotée de moyens pour identifier leur provenance. En 1968 puis en 1975, avant la fermeture du monument, des chercheurs étrangers avaient pris des photographies dont le musée du Louvre n'avait pu avoir connaissance en temps voulu. Elles montrent que deux des fragments vendus par la galerie Maspero étaient encore en place dans la tombe et qu'ils sont donc concernés par la Convention de l'Unesco sur le trafic des biens culturels. De ce fait, l'origine des deux autres peintures du même vendeur apparaît aussi comme douteuse. En revanche, l'œuvre vendue à Drouot-Richelieu n'est documentée que par une photographie remontant à 1925.

En mai 2008, la mission de l'université d'Heidelberg, qui avait réalisé les clichés en 1975, communique l'information qu'elle détient au CSA. En janvier 2009, Zahi Hawass, qui est alors à la tête de cette institution, adresse une lettre à Henri Loyrette, directeur du musée du Louvre, réclamant le retour des œuvres. Ce dernier répond favorablement, devançant ainsi toute demande officielle de la part du gouvernement égyptien. Dix mois plus tard, au terme de la procédure conforme aux lois françaises, la Commission scientifique nationale des collections des musées de France déclassé les fragments de peinture du patrimoine national, permettant ainsi leur retour dans leur pays d'origine. Dans un beau geste, la Commission inclut le cinquième fragment alors que rien ne prouve qu'il n'a pas quitté l'Égypte à la même date que les peintures du musée Rodin. Or, selon la Convention de l'Unesco, le pays requérant est tenu d'apporter cette preuve.

Alors que pendant l'année 2009, la demande de restitution des œuvres suit son cours normal, le tempétueux Zahi Hawass prend des mesures de rétorsion contre le musée du Louvre, arguant que, sans ces moyens de pression, l'établissement français ne rendra pas les peintures ! Il suspend les fouilles menées par le département égyptien sur le site de Saqqara et interdit, à la dernière minute, à l'un de ses collaborateurs de donner, à l'auditorium du Louvre, la conférence prévue concernant les fouilles qu'il dirige à Louksor. Trop heureux de l'opportunité qui lui est offerte de montrer, une nouvelle fois, du doigt l'un des plus grands musées du monde, Zahi Hawass médiatise l'affaire

à l'excès et en profite pour fonder ses revendications plus nationalistes que patrimoniales. Derechef, il s'empresse de réclamer, de manière tonitruante, le retour du buste de la reine Néfertiti, exposé à Berlin, et de relancer la question du zodiaque de Dendérah transporté en France en 1821 avec l'autorisation du pacha d'Égypte Méhémet Ali et aujourd'hui au musée du Louvre.

Si la lutte contre le trafic des œuvres d'art volées vendues sur le marché de l'art à travers le monde est une évidence, la sécurisation des sites archéologiques et des musées, particulièrement menacés après la révolution en Égypte, est, quant à elle, une nécessité absolue qui fait toujours défaut.

Pourquoi le buste de la reine Néfertiti est-il à Berlin ?

DE 1911 À 1914, le mécène allemand James Simon détient la concession de fouilles du site d'Amarna qui lui a été accordée par le Service des Antiquités de l'Égypte, sous l'autorité des Français. Il finance les travaux que la Société orientale allemande mène dans l'ancienne capitale d'Aménophis IV/Akhenaton (1351-1334 av. J.-C.) sous la direction de Ludwig Borchardt, directeur de l'Institut d'archéologie allemand du Caire. Le 6 décembre 1912, la mission met au jour la maison et l'atelier du sculpteur Thoutmosis. Lorsqu'il a abandonné les lieux après le décès du souverain, l'artiste a laissé sur place des sculptures devenues inutiles. Parmi elles, figurait le célèbre buste en calcaire peint de la reine Néfertiti, épouse d'Akhenaton.

Conformément à la règle alors en vigueur, les objets découverts sont partagés en deux lots de même valeur entre le mécène et le Service des Antiquités œuvrant pour le compte du musée du Caire. Directeur du Service des Antiquités jusqu'en 1914, Gaston Maspero fait preuve de libéralité envers les missions étrangères. Il a pour politique de ne pas disperser les œuvres formant un ensemble, quitte à laisser partir le tout à l'étranger. Il s'efforce cependant de conserver les pièces les plus remarquables pour le musée du Caire. En 1912, l'administration britannique qui contrôle l'Égypte requiert du Service des Antiquités qu'il durcisse les règles du partage afin d'allouer moins d'œuvres aux missions étrangères. Cet organisme doit conserver davantage d'objets pour les vendre et s'autofinancer. Gaston Maspero résiste à cette exigence.

C'est dans ce contexte que, le 20 janvier 1913, se déroule à Amarna le partage des œuvres découvertes fin 1912. Le procès-verbal qui répartit les objets en deux colonnes est signé par Ludwig Borchardt et Gustave Lefebvre, inspecteur du Service des Antiquités

pour la Moyenne-Égypte. Les objets étant déjà mis dans des caisses, laissées cependant ouvertes, le choix s'effectue d'après des photographies.

Les deux objets les plus importants étaient le portrait de Néfertiti et une stèle en relief figurant la famille royale amarnienne. Ludwig Borchardt n'ignore pas que Gaston Maspero est intéressé par la stèle dont le musée du Caire ne possède aucun équivalent. Il minimise l'intérêt du portrait de la reine. Sur le procès-verbal, dans la colonne des objets destinés à la mission allemande, le buste est décrit comme étant en plâtre et non en calcaire comme c'est le cas. Sans doute était-ce parce que le groupe des portraits en plâtre devait revenir à James Simon. De même, le buste est attribué à une princesse de la famille royale et non à la reine comme il l'est sur le journal de fouilles. En 1913 et 1914, une exposition temporaire célèbre l'arrivée des objets à Berlin. Le buste de Néfertiti n'y figure pas. Craignant des complications pour les fouilles futures d'Amarna, Ludwig Borchardt a préconisé la discrétion. Les œuvres révélées à Berlin suscitent l'enthousiasme du public qui découvre l'art amarnien. En 1924, lorsque le buste est enfin exposé au musée de Berlin, il jouit aussitôt d'une immense publicité. Des voix s'élèvent immédiatement pour s'étonner que pareil chef-d'œuvre ait quitté l'Égypte.

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, les Allemands ont perdu leurs concessions et leurs maisons de fouilles en Égypte. Pierre Lacau, qui a succédé à Gaston Maspero à la tête du Service des Antiquités, nourrit une profonde aversion envers ses ennemis d'hier. Lorsque, en 1925, Ludwig Borchardt cherche à obtenir de nouvelles concessions de fouilles, Pierre Lacau, intraitable, fait du retour du portrait de Néfertiti en Égypte la condition préalable à l'attribution de toute autorisation de fouilles aux institutions impliquées dans sa découverte. Point capital, il reconnaît cependant qu'il n'existe aucune base légale à sa demande puisque la tête de la reine a quitté l'Égypte avec l'accord du Service des Antiquités, donné par Gustave Lefebvre. Pierre Lacau ne fonde donc sa requête que sur des raisons morales. Il reconnaît que s'il y a eu une erreur, le Service des Antiquités en porte toute la responsabilité. En 1930, pour débloquer la situation, des négociations sont menées entre Heinrich Schäfer, directeur du musée égyptien de Berlin, et Pierre Lacau. L'échange de la tête de Néfertiti contre deux statues admirables du musée du Caire est sur le point

d'aboutir lorsque, en Allemagne, une campagne de presse réprouvant le départ du portrait et un changement de ministre le font échouer. Le 10 octobre 1933, Hitler refuse définitivement la restitution de Néfertiti à l'Égypte à laquelle Hermann Göring se montrait favorable.

Contrairement à ce que pourraient laisser penser les demandes largement médiatisées formulées par Zahi Hawass, avant qu'il ne quitte le poste de ministre des Antiquités en 2011, le gouvernement égyptien n'a jamais entrepris de démarche officielle concernant la restitution du buste de la reine. En 1989, le président Hosni Moubarak déclarait même : « Néfertiti est la meilleure ambassadrice de l'Égypte que l'on puisse présenter à Berlin. » Il est vrai que ce sont des œuvres aussi emblématiques que le buste de Néfertiti qui entretiennent la fascination du public pour la civilisation pharaonique et qui incitent des centaines de milliers de touristes à visiter l'Égypte.

Les sites archéologiques sont-ils encore aujourd'hui la proie des pillleurs ?

DEPUIS QUE, À LA FIN DE LA PRÉHISTOIRE, les Égyptiens ont commencé à enterrer leurs morts avec quelques objets de valeur, les voleurs n'ont eu de cesse de dévaliser le contenu des sépultures. De tout temps, les rumeurs faisant état de fabuleux trésors enfouis dans le sol n'ont fait qu'encourager leurs ardeurs.

La surveillance des sites par la police qui s'est considérablement relâchée à la suite de la révolution égyptienne en janvier 2011, combinée à la grande pauvreté de la population, ont provoqué une recrudescence des fouilles clandestines. Peu nombreux et très faiblement rémunérés, les gardiens rattachés à l'administration des antiquités sont démunis face aux pillleurs souvent issus des villages voisins. Comment pourraient-ils s'opposer à des bandes armées qui comptent plus d'une trentaine de membres comme celle qui a sévi en juin 2013 dans la nécropole des nobles à Assouan ? Pour accéder rapidement aux objets espérés, les voleurs ne s'embarrassent pas de subtilités. Ils ravagent les terrains archéologiques. Longtemps en zone militaire, le site de Dahchour, qui abrite des cimetières privés au pied des pyramides de l'Ancien et du Moyen Empire, a été peu fouillé. Il était d'autant plus prometteur pour les voleurs. En avril 2013, des habitants de Dahchour et des archéologues égyptiens joignent leurs voix pour dénoncer les individus qui creusent des trous énormes dans le terrain en s'aidant même d'une pelleteuse. Ils détruisent ainsi définitivement toutes les informations historiques. Le même scénario s'est répété et se reproduit encore sur de nombreux sites, parfois au prix de la vie des fouilleurs improvisés. Inconscients du fait qu'il est dangereux de creuser le sol sans l'étayer, dix voleurs ont péri en

mars 2012 au nord de Louksor dans l'effondrement des parois du puits qu'ils venaient de forer.

Les entrepôts renfermant les objets découverts par les missions ne sont pas épargnés. À Louksor, les autorités ont récemment vidé les magasins des sites archéologiques et rassemblé leur contenu dans une sorte de forteresse, située à l'entrée de la route de la Vallée des Rois.

Pendant la révolution, en février 2011, le musée du Caire lui-même n'a pas échappé à des vols et à des déprédations qui restent entourés d'un épais mystère. Après avoir commis des vols d'une audace digne d'Arsène Lupin en passant par le toit et en descendant dans le musée avec une corde, les voleurs se seraient débarrassés d'une partie de leur butin avec une rare désinvolture. Ils auraient jeté une inestimable statuette d'Akhenaton sur des ordures de la place Tahrir, et auraient abandonné dans une station de métro une statue en bois doré, une trompette et un éventail de Toutankhamon ! D'autres objets, dont des statuettes provenant d'Amarna, moins connus et peut-être moins difficiles à écouler, ne sont toujours pas réapparus.

Véritable fléau, le pillage n'est malheureusement pas la seule menace qui plane sur les sites archéologiques. Les constructions sauvages ou l'extension de terres agricoles, que le Gouvernement ne parvient pas à contrôler, les vouent à une disparition certaine.

Quels dommages le tourisme cause-t-il au patrimoine pharaonique ?

DEPUIS LONGTEMPS, les experts constatent les effets dévastateurs sur le patrimoine d'un tourisme de masse, source majeure de revenus pour l'Égypte, et tirent la sonnette d'alarme. Insuffisamment protégés, temples et tombeaux, préservés pendant plusieurs millénaires, subissent désormais les affronts de touristes inconscients de leur valeur inestimable. Quand ils ne touchent pas les parois décorées avec leurs mains ou qu'ils ne s'appuient pas dessus, ils leur portent des coups avec leurs sacs et mallettes métalliques d'appareils photographiques, détruisant ainsi à jamais reliefs et peintures. Pour prendre des photographies, d'autres prennent d'assaut les murs qu'ils escaladent au mépris de leur solidité ou de leur stabilité. Le trop grand nombre de visiteurs dans des sites dépourvus d'aération pose un autre grave problème. Ainsi, à Louksor, dans les tombes de la Vallée des Rois parmi lesquelles se trouve celle du roi Toutankhamon, le taux d'humidité est très élevé à cause de la respiration et de la transpiration des visiteurs qui y défilent à longueur de journée. En exhalant et en transpirant, un individu évacue entre 3,30 cl et 13 cl d'eau en une heure. L'humidité provoque la remontée du sel entre la roche calcaire et la couche de plâtre à base de boue qui la recouvre. Les cristaux de sel provoquent la formation de croûtes à la surface de la peinture ainsi que la chute du plâtre et du décor. Dans la Vallée des Reines, l'humidité a gravement abîmé les peintures de la tombe de Néfertari, épouse de Ramsès II. Après la restauration menée dans les années 1990, la sépulture n'a plus été ouverte qu'à un nombre restreint de visiteurs, avant d'être complètement fermée.

L'industrie touristique se contente de déverser ses flots de visiteurs

sans se préoccuper de l'avenir des monuments qui est pourtant aussi le sien. Dans l'immense temple de Karnak, la foule est parfois telle qu'on ne parvient plus à avancer sur l'axe central. Les monuments ne sont pas extensibles. Il est indispensable que l'administration des antiquités et les instances touristiques s'accordent pour harmoniser respect du patrimoine et conditions de visite.

La révolution de janvier 2011 qui a entraîné une chute brutale du tourisme a offert un répit aux monuments. Il serait bon qu'il soit mis à profit pour procéder à des aménagements indispensables. Mais l'aspect financier dans une économie en crise entre ici en jeu. L'Égypte adoptera-t-elle la solution des répliques, comme à Lascaux, au moins en ce qui concerne les tombeaux de la Vallée des Rois qui sont les plus menacés ?

Y a-t-il un mystère des pyramides ?

ON SERAIT TENTÉ de répondre que le mystère réside dans la quantité de théories suscitées par l'érection de ces monuments. Les spéculations les plus délirantes vont même jusqu'à attribuer cet exploit, jugé comme hors des capacités humaines, à des extraterrestres ! Non moins énigmatique est l'idée que les chercheurs spécialistes de l'architecture pharaonique et de celle des pyramides en particulier, fins connaisseurs de la civilisation égyptienne, soient les plus mal placés pour se prononcer sur la question. Embarrassés par tout leur savoir, ces scientifiques seraient incapables de poser un regard neuf sur le sujet à la différence du candide...

La question que pose la construction des pyramides concerne le procédé employé par les Égyptiens pour hisser, au fur et à mesure de la construction, des pierres dont le poids peut atteindre plusieurs tonnes. D'après les vestiges conservés autour de certaines pyramides (celles de Sekhemkhet à Saqqara, de Meïdoum et de Sinki près d'Abydos, par exemple) et dans le temple de Karnak où ils datent de la fin du I^{er} millénaire av. J.-C., il est établi que, durant toute l'histoire égyptienne, les ouvriers ont transporté les blocs à l'aide de rampes et d'échafaudages faits de briques de terre crue ainsi que d'un mélange d'éclats de calcaire et d'argile. Les manœuvres tiraient les pierres posées sur un traîneau de bois à patins. Pour faciliter le déplacement des traîneaux, les pistes pouvaient être revêtues de rondins de bois. Quelle forme avaient exactement les plans inclinés et les plates-formes ? Voilà ce qui est encore sujet à hypothèses. Pour certains architectes égyptologues, leurs homologues de l'Antiquité auraient combiné rampes et échafaudages externes et internes. Pour d'autres, ils auraient aménagé des rampes perpendiculaires à la pyramide et pour d'autres encore, ils auraient opté pour des rampes en spirale ou

zigzaguant contre une face du monument. Dans l'état actuel des connaissances, il est impossible de trancher définitivement la question de la forme des rampes.

Le Grec Hérodote, qui écrit quelque vingt siècles après l'érection de la pyramide de Khéops, évoque des engins de levage. Mais on n'en possède aucune attestation archéologique ou figurée. En outre, si les Égyptiens avaient mis au point un système perfectionné au temps des pyramides, on peut s'étonner qu'ils se soient ensuite accommodés, comme à Karnak, d'un système moins performant de rampes et d'échafaudages de brique de terre crue. Drôle de régression !

Quant à l'intérieur des pyramides, il est constitué d'un noyau de pierres, de déblais et de sable ayant créé des espaces vides. Faut-il pour autant imaginer que la pyramide de Khéops cache des chambres secrètes qui abriteraient encore le trésor du pharaon ? Cela semble plus du domaine de la fiction que de la science.

Ces débats occultent la question principale qui est de savoir comment les pyramides assuraient la survie du roi. Les *Textes des Pyramides*, inscrits à l'intérieur du monument à partir d'Ounas (2370-2350 av. J.-C.), le dernier roi de la V^e dynastie, fournissent la réponse. D'après eux, la pyramide est une échelle ou un escalier que gravit l'âme du roi pour monter au ciel et naviguer éternellement dans une barque en compagnie du dieu solaire.

Existe-t-il des pyramides hors d'Égypte ?

ALORS QU'AU DÉBUT de la XVIII^e dynastie (1540-1292 av. J.-C.), les pharaons renoncent à construire des pyramides (voir question 58), des particuliers adoptent ce monument pour couronner leur tombe. C'est le cas dans la nécropole de Thèbes, mais aussi dans des cimetières de Nubie. La pyramide prend des dimensions beaucoup plus modestes que son modèle royal et adopte des faces plus pentues. À la XXV^e dynastie (746-664 av. J.-C.), les souverains du royaume de Kouch, en Haute-Nubie, aujourd'hui au Soudan, s'emparent de l'Égypte. Installés dans ce pays, ils n'en continuent pas moins à se faire inhumer dans leur contrée d'origine. Taharqa est le premier souverain soudanais à faire construire une pyramide en guise de tombeau à Nuri, la nécropole de la ville de Napata à la hauteur de la quatrième cataracte du Nil. Ses successeurs suivent son exemple même après le transfert de leur capitale à Méroé, au sud de la cinquième cataracte. À pente raide, les pyramides royales du Soudan empruntent leur forme aux pyramides privées du Nouvel Empire. À faces lisses comme leurs homologues égyptiennes, elles atteignent jusqu'à une trentaine de mètres de hauteur. À l'imitation des pharaons, les rois soudanais se font enterrer avec de grandes richesses.

Après les Soudanais, les Romains adoptent à leur tour ce monument funéraire. Caius Cestius, tribun de la plèbe du I^{er} siècle av. J.-C., se fait élever à Rome une pyramide effilée de près de trente mètres de hauteur en guise de tombeau. Elle servira de modèle aux pyramides érigées en Occident à partir du XVIII^e siècle dans les cimetières ou dans les parcs comme la fabrique (petit édifice) du parc Monceau, à Paris, la glacière du Désert de Retz, dans les Yvelines, ou celle des nouveaux jardins de Frédéric-Guillaume-II à Potsdam, à côté de Berlin. Aujourd'hui encore, la pyramide connaît un vif succès. En

verre, elle marque l'entrée du musée du Louvre ou elle abrite l'hôtel *Luxor* à Las Vegas.

Hors d'Occident, les civilisations des précolombiens en Amérique centrale et en Amérique du Sud ont construit des monuments avec une base carrée et quatre faces triangulaires. Toutefois, ils ne sont pas lisses comme les pyramides égyptiennes, mais à degrés. Au Mexique, les Aztèques en ont élevé à Tenochtitlán (Mexico), et les Mayas sur les sites du Yucatan comme Palenque et Uxmal, au Guatemala et au Honduras. En général, ces pyramides ne renferment pas un tombeau, mais supportent un temple à leur sommet.

Qui a cassé le nez du sphinx ?

^e
AU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE, une légende, éclore dans le milieu des guides des pyramides de Guiza, affirme que les soldats et les canons de Bonaparte sont responsables de la destruction du nez du sphinx, portrait du roi Khéphren, fils de Khéops et bâtisseur de la deuxième pyramide de Guiza. Or, cette accusation est aussi crédible que l'attribution de ce méfait à Obélix ! Pour commencer, pendant la campagne d'Égypte (1798-1801), l'armée de Bonaparte n'a jamais combattu au pied des grandes pyramides. La bataille à laquelle celles-ci ont donné leur nom s'est, en effet, déroulée à Imbaba, à une quinzaine de kilomètres de distance. Ni le 21 juillet 1798, ni après cette date, les canons de l'armée française n'ont grondé auprès du sphinx. Le 19 septembre 1798, Bonaparte est venu visiter les pyramides en touriste, avec son état-major et des savants de l'expédition.

Ce n'est pas pour détruire les monuments que le général a mobilisé une commission de quelque cent cinquante savants de toutes les disciplines. Chargés d'étudier tous les aspects du pays, y compris son art et son histoire, ils ont livré les premiers travaux scientifiques et posé les bases d'une nouvelle science, l'égyptologie. Les savants s'intéresseront particulièrement aux pyramides.

Qui donc a alors commis l'irréparable outrage ? En 1200, le voyageur arabe Abd el-Latif admire encore le sphinx entier, revêtu de la peinture rouge dont subsistent quelques traces aujourd'hui. Deux siècles plus tard, l'historien Ahmad al-Maqrîzî signale que la statue est défigurée. Pour les historiens arabes du Moyen Âge, le coupable est un cheikh musulman fanatique, désireux de détourner les fidèles de la statue païenne qui conservait tout son attrait. Quoi qu'il en soit, le sphinx avait perdu son nez plusieurs siècles avant la venue de Bonaparte et de l'armée française en Égypte.

Quelle est la découverte archéologique la plus spectaculaire faite en Égypte ?

AU XIX^e ET AU DÉBUT DU XX^e SIÈCLES, alors que tous les sites antiques restent à prospector, les archéologues vont de surprise en surprise. En 1922, une découverte parvient cependant à surpasser leurs rêves les plus fous.

Persuadé que l'hypogée d'un jeune souverain du nom de Toutankhamon reste à exhumer dans la Vallée des Rois – pourtant déjà largement explorée par des archéologues pour le compte du millionnaire américain Theodore Davis –, l'archéologue britannique Howard Carter convainc son compatriote lord Carnarvon d'obtenir la concession de fouilles du site auprès du Service des Antiquités de l'Égypte et de financer les recherches. Il se fonde sur la présence d'objets au nom du roi trouvés dans la Vallée des Rois. L'annonce, faite à retardement, de la découverte de la cache d'embaumement du souverain renforcera ses convictions. La Première Guerre mondiale retarde le début des opérations jusqu'en 1917. Howard Carter commence par explorer l'entrée de la Vallée des Rois où s'élèvent encore les cabanes des ouvriers ayant aménagé la tombe du pharaon Ramsès VI. Les quatre années suivantes, il prospecte d'autres secteurs. Cinq campagnes s'écoulent sans produire les résultats escomptés. En 1922, lord Carnarvon annonce à son collaborateur sa décision de mettre fin à cette coûteuse aventure. Durant l'été, Howard Carter plaide sa cause avec tant de conviction que lord Carnarvon accepte de s'engager une dernière fois.

Howard Carter, qui ouvre le chantier le 28 octobre, reprend les travaux à l'entrée du site. Cette fois, il fait démolir les cabanes antiques. Le 2 novembre, un profond silence règne sur le chantier.

Sous le premier abri qu'ils viennent de détruire, les ouvriers ont mis au jour une marche et le sommet d'une porte, marquée du sceau de la nécropole, mais pas du cartouche de Toutankhamon. Aussitôt, Howard Carter télégraphie à lord Carnarvon, en Angleterre. En attendant son arrivée, il rebouche la cavité et ressasse la même question. S'agit-il du monument qu'il recherche ? Deux semaines plus tard, en présence du mécène, il fait dégager complètement la porte maçonnée qui livre enfin le nom tant désiré. Sa joie retombe lorsqu'il constate que jadis, à deux reprises, la maçonnerie a été percée par des voleurs et rebouchée par les autorités. Reste-t-il encore quelque chose dans la sépulture ou les pillers ont-ils emporté tous les objets précieux ? Voilà la question qui taraude Howard Carter et lord Carnarvon. Derrière la porte d'entrée s'étend un couloir rempli de déblais au milieu desquels les malfaiteurs se sont faufilés. Le passage mène à une seconde porte. Le 26 novembre, Howard Carter pratique un trou dans sa maçonnerie. Il y glisse une bougie afin de vérifier que des gaz toxiques ne stagnent pas dans l'espace situé derrière la porte. Rassuré, il remplace la bougie par une lampe. Puis, il colle son œil contre l'orifice. Impatient, lord Carnarvon l'interroge : « Voyez-vous quelque chose ? » Et Carter de répondre : « Oui, je vois des merveilles ! »

Les voleurs n'ont fait qu'écorcher l'équipement funéraire de Toutankhamon d'une fabuleuse richesse. Dans la nuit du 26 au 27 novembre, Howard Carter, lord Carnarvon, sa fille lady Evelyn et Arthur R. Callender, l'architecte et ingénieur de l'équipe, dévorés par la curiosité, visitent secrètement les quatre salles de la tombe au risque de se voir retirer la concession de fouilles par le Service des Antiquités. En effet, d'après le règlement, ils ne pouvaient poursuivre l'exploration du tombeau sans la présence d'un inspecteur de cet organisme dont la présence était obligatoire lors de toute découverte. Soulagé, Howard Carter comprend que la grande chapelle en bois doré, occupant presque toute la surface de la seule pièce décorée de la tombe, abrite encore la momie inviolée du souverain. En effet, les cordelettes et les sceaux qui ferment ses poignées de porte sont intacts. L'archéologue devra patienter jusqu'en 1925 pour contempler la dépouille qui était enfermée dans un sarcophage de pierre et trois cercueils gigognes, le tout étant protégé par une série de quatre chapelles en bois doré. La momie, parée de somptueux bijoux, reposait dans le dernier cercueil, en or massif, la tête couverte d'un somptueux

masque en or.

En 1925, pour éviter la dispersion du mobilier funéraire, le Service des Antiquités, dirigé par le Français Pierre Lacau, impose de nouvelles règles pour le partage des objets entre le détenteur de la concession de fouilles et les autorités égyptiennes. La famille de lord Carnarvon, décédé en 1923, est indemnisée, l'ensemble du trésor de Toutankhamon entre au musée du Caire.

La malédiction de Toutankhamon a-t-elle frappé les profanateurs de son tombeau ?

P RÉOCCUPÉS par la préservation de leur sépulture, de leur dépouille et de leur équipement funéraire, les Égyptiens ont parfois utilisé une formule maudissant d'éventuels voleurs. Ainsi, les *Textes des pyramides*, garantissant la survie du pharaon dans l'au-delà, promettent à quiconque tentera de violer la pyramide qu'il sera jugé par les dieux, dépossédé de sa maison, proscrit et qu'il se dévorera lui-même. Peu effarouchés par cette imprécation, les pillleurs ont allègrement vidé les tombeaux royaux de leurs trésors allant même jusqu'à déchiqeter les vénérables momies pour s'emparer de leurs précieux bijoux ! Si la malédiction n'est pas attribuable aux pharaons, alors qui lui a donné naissance ?

Au XIX^e siècle, les momies, parfois si bien conservées qu'elles donnent l'impression d'être sur le point de se lever et de marcher, enchantent les romanciers qui ont tôt fait de les ramener à la vie comme Edgar Allan Poe dans sa *Petite Discussion avec une momie*. À la fin du XIX^e siècle, cette fascination pour les momies coïncide avec un vif engouement pour l'occultisme dont Arthur Conan Doyle, le père de Sherlock Holmes, est l'un des plus célèbres adeptes.

Aussi lorsque en avril 1923, quelques mois à peine après la spectaculaire découverte de la tombe de Toutankhamon, lord Carnarvon décède, tous les ingrédients sont réunis pour que l'idée d'une malédiction prenne corps. Le pharaon aurait fait périr le mécène ayant financé les fouilles responsables de l'interruption de son repos éternel. Constamment décalée dans l'annonce des nouvelles provenant de la tombe à cause de l'exclusivité signée par lord Carnarvon avec le *Times* de Londres, la presse britannique accuse le pharaon

Toutankhamon d'avoir empoisonné ce dernier. Il ne lui suffit pas que lord Carnarvon, de santé fragile, ait succombé à une piqûre de moustique infectée, doublée d'une pneumonie. D'après certains journaux, cette mort, loin d'apaiser le pharaon, ne fait qu'attiser sa soif de vengeance. Les voici qui se mettent à tenir le compte des individus frappés par le roi après avoir visité son tombeau. Vapeurs toxiques, virus, poisons et radiations atomiques sont quelques-unes des armes que les journalistes prêtent au souverain, prompt à franchir les millénaires pour s'adapter aux technologies du xx^e siècle. Est-il nécessaire de préciser que la malédiction ne s'est pas étendue à la vente desdits journaux ? Sensibles à la rumeur propagée par la presse, nombre de propriétaires de momies se sont empressés de se débarrasser de ces inquiétantes dépouilles en les donnant à des musées ! Peu importe que le profanateur en chef, l'archéologue britannique Howard Carter, ait échappé aux foudres de Toutankhamon auquel il s'est consacré jusqu'en 1932. Pourtant, c'est grâce à son acharnement que le pharaon est sorti de l'ombre. Quant à lady Evelyn, la fille de lord Carnarvon, qui a exploré la tombe dès sa découverte, elle a vécu jusqu'à plus de 80 ans !

Que cachait le tunnel de la tombe de Séthi I^{er} ?

PÈRE DE RAMSÈS II, Séthi I^{er} (1292-1279 av. J.-C.) compte parmi les plus grands rois d'Égypte. Bien que son règne n'ait duré qu'une douzaine d'années, son œuvre est immense, en particulier dans le domaine de l'architecture et de l'art. À Thèbes, il aménage un hypogée qui s'enfonce d'une centaine de mètres dans le sol de la Vallée des Rois et qui est entièrement décoré de magnifiques reliefs peints. À l'extrémité de la sépulture s'élève une grande salle qui abritait le sarcophage en calcite (aujourd'hui au Soane Museum, à Londres). La cuve renfermait jadis les cercueils et la précieuse momie royale entourée de ses trésors. Lorsque le 16 octobre 1817, l'aventurier Giovanni Battista Belzoni découvre la tombe, elle avait été vidée depuis longtemps de son contenu. La momie, sauvée de la destruction et transférée dans la cachette de Deir el-Bahari (question 19), ne sera mise au jour qu'en 1881.

L'existence d'une ouverture, percée au fond de la salle du sarcophage et ouvrant sur un couloir, laisse espérer que la sépulture n'a pas dit son dernier mot. Le passage enflamme les imaginations. En 1979, il inspire même à l'auteur américain Robin Cook un roman policier intitulé *Sphinx*, adapté au cinéma par Franklin Schaffner (avec Maurice Ronet et John Gielgud). Pour les chercheurs de trésor comme pour le romancier, le tunnel cacherait la salle du sarcophage de Séthi I^{er}, véritable caverne d'Ali Baba.

Au début des années 1960, le cheikh Ali Abd el-Rassoul, personnalité du village de Cheikh Abd el-Gournah, dont la famille, haute en couleur, s'était distinguée dans le pillage des tombes, obtient l'autorisation d'explorer le tunnel. Mais il est contraint d'abandonner les recherches menées dans des conditions très difficiles, au bout d'une trentaine de mètres, les parois menaçant de s'effondrer. Il faut

attendre 2007 et la mise en œuvre de moyens plus sophistiqués pour que les travaux reprennent. Dans le couloir très pentu se succèdent deux escaliers. Le second, inachevé, marque la fin du tunnel après un parcours de 136 m. Le couloir ne contenait que des objets jetés à l'intérieur probablement par les voleurs de l'Antiquité et des inscriptions à l'encre rouge guidant les ouvriers. Il ne conservait pas la moindre trace d'une chambre secrète remplie de trésors !

Pourquoi Séthi I^{er} a-t-il donc fait creuser à grand-peine pareil couloir ? Pour des raisons religieuses. Comme le puits de 6,71 m de profondeur situé au milieu de la tombe, le tunnel enfoui dans la roche relie symboliquement l'hypogée aux profondeurs de la terre où s'étend le Noun, l'océan des origines. Au cours de son voyage nocturne, le pharaon, assimilé au soleil, plonge dans cette eau vivifiante pour se régénérer avant de renaître à l'aube, à l'horizon du ciel. Les égyptologues n'ont pas attendu l'exploration du tunnel pour proposer cette interprétation, conforme à la conception de l'au-delà des anciens Égyptiens.

Les Égyptiens étaient-ils vraiment coiffés d'un tissu rayé ?

PEINTURES, DESSINS, FILMS ne se lassent pas de figurer les Égyptiens la tête couverte d'un tissu rayé, au mieux jaune et bleu – ce qui aurait le mérite de respecter au moins les couleurs de la couronne qui l'inspire – mais hélas, plus souvent blanc et rouge. Cette coiffure est censée faire comprendre immédiatement au spectateur ou au lecteur qu'on le transporte à l'époque pharaonique.

Ce couvre-chef s'inspire de la couronne *némès* du pharaon, faite d'un tissu à rayures de couleur or et bleu lapis-lazuli, composée de deux pans latéraux et d'une queue. Comment cette couronne exclusivement royale en est-elle venue à envelopper la tête des Égyptiens et même parfois des Égyptiennes ordinaires ? C'est une image empruntée aux peintres orientalistes du XIX^e siècle qui, fascinés par la redécouverte de la civilisation pharaonique, se plaisent à dépeindre une Égypte imaginaire. Ils prennent pour modèles des statues de pharaons et de sphinx, figurant le roi avec un corps de lion et une tête d'homme coiffé de *némès*. Ils combinent aussi cette coiffure avec les perruques figurées sur les masques des momies et des sarcophages ornées de rayures verticales et non horizontales. Dans des tableaux, comme celui d'Edwin Long intitulé *Une fête égyptienne* (1877), le *némès*, plus ou moins fantaisiste, est associé à d'autres personnages que le roi. Peu importe l'exactitude des détails, car tel n'est pas le propos de l'artiste.

Marchant sur les traces des orientalistes, le cinéma adopte cette coiffure avec laquelle le public s'est familiarisé. Les péplums comme le *Cléopâtre* (1963) de Mankiewicz contribuent à diffuser très largement cette image. Plus récemment, le film *Astérix et Obélix : mission Cléopâtre* (2002) d'Alain Chabat a décliné la coiffe en plusieurs coloris.

Amusante, la liberté prise avec la réalité historique par les fictions

est plus gênante quand elle illustre des documentaires, en particulier ceux qui sont destinés à la jeunesse. Car au lieu de partir des originaux égyptiens, la documentation se fonde sur les images de fiction et sur les documentaires précédents qui ont eux-mêmes reproduit cette erreur. Ainsi se perpétue l'idée, complètement fausse, que tous les Égyptiens étaient coiffés d'un tissu rayé...

L'ADN est-il utile pour comprendre les momies ?

MISE AU POINT au milieu des années 1980, l'analyse de l'ADN (acide désoxyribonucléique, ou molécule contenant tous les caractères d'une espèce) a suscité d'immenses espoirs en ce qui concerne la connaissance des momies égyptiennes. On allait enfin pouvoir établir les liens de parenté entre les momies royales du Nouvel Empire (1540-1292 av. J.-C.) et identifier celles qui demeuraient anonymes. On apprendrait aussi de quelles maladies elles souffraient. Hélas, les chercheurs ont vite déchanté. En effet, au fil de leurs études, ils ont réalisé que l'ADN ancien était souvent abîmé et donc que leurs travaux n'étaient pas aussi fiables qu'ils l'auraient souhaité.

L'ADN ancien, prélevé sur les ossements, les dents ou les cheveux, est fragile. Sa conservation dépend de son environnement et des manipulations subies par les momies. Il a d'abord été endommagé par les produits utilisés par la momification. Il a aussi été contaminé par l'ADN des hommes qui ont manipulé le corps depuis son décès à savoir les embaumeurs, les détrousseurs de sépultures de l'Antiquité, les voleurs modernes, les archéologues et les scientifiques qui l'ont examiné jusqu'à ce qu'on prenne conscience de ce problème. Aujourd'hui, les missions susceptibles de mettre au jour des restes humains s'équipent de gants et de masques stériles pour prévenir ce risque. Des contraintes sévères s'appliquent aussi aux laboratoires équipés de pièces isolées. En outre, il est de règle de répliquer les analyses dans un autre laboratoire, éloigné du premier, au cas où la contamination se serait produite en son sein.

Que penser alors des annonces fracassantes concernant les liens de parenté de seize momies provenant des cachettes royales ? Parmi celles-ci figurait celle de Toutankhamon, dont l'ADN a été analysé entre 2007 à 2009 par deux laboratoires situés au Caire. De nombreux

scientifiques considèrent que les contrôles nécessaires prouvant la bonne conservation de l'ADN sont insuffisants. Aussi les résultats sont-ils à accueillir avec beaucoup de réserve.

Reste-t-il des découvertes à faire en Égypte ?

DEPUIS QUE les Français de l'expédition d'Égypte (1798-1801) ont tiré la civilisation pharaonique de l'oubli, les aventuriers puis les archéologues ont dégagé des temples grandioses, une multitude de tombes et d'objets de toutes sortes ont enrichi les collections des musées. Ils ont aussi exhumé de fabuleuses richesses comme celles de Toutankhamon et de la nécropole royale des rois des XXI^e et XXII^e dynasties (1070-735 av. J.-C.) à Tanis. Après deux siècles de fouilles, il est légitime de se demander si le sol égyptien réserve encore de belles surprises et à quelle cadence. En effet, depuis les premières explorations, les techniques de fouilles sont devenues très exigeantes. Les résultats apparaissent donc plus lentement. Face à l'immensité de la tâche restant à accomplir, l'action des quelque deux cent quarante missions étrangères, d'ampleur très inégale, représentant vingt-trois pays et celle des missions égyptiennes, moins nombreuses et moins bien loties que les précédentes, reste somme toute limitée. Mais cela n'empêche pas les découvertes de survenir sans cesse. Il ne s'agit pas uniquement de monuments ou de chefs-d'œuvre, mais aussi de textes qui lèvent le voile sur des points obscurs de l'histoire. Pour les égyptologues, ce sont de véritables trésors.

Beaucoup de sites, y compris parmi les plus connus et les plus fréquentés, n'ont pas encore été complètement explorés. Saqqara, le plus vaste cimetière pharaonique d'Égypte, recèle encore nombre de tombeaux inconnus ou repérés et à nouveau perdus. Régulièrement, certains d'entre eux ressurgissent. Fin 2012, une mission polonaise a encore retrouvé, à l'ouest de la pyramide de Djéser, deux tombes privées de l'Ancien Empire qui, fait curieux, ont été superposées.

Sur la rive ouest de Thèbes, les fouilles, menées actuellement dans le temple arasé d'Aménophis III (1388-1351 av. J.-C.) à Kom el-

Hettan, continuent à livrer une moisson de statues. Longtemps délaissé, le Delta, dont les monuments sont moins bien conservés qu'en Haute-Égypte, car exploités intensivement comme carrière, dévoile depuis une quarantaine d'années des pans entiers de son histoire. Il vient rappeler que depuis Ramsès II (1279-1213 av. J.-C.) et pendant tout le I^{er} millénaire av. J.-C., la région s'est imposée comme le centre névralgique du pays.

En 2013, dans la nécropole de Qubbet el-Hawa, à Assouan, qui semblait bien connue, une mission espagnole a mis au jour le caveau inviolé d'un gouverneur d'Assouan ayant vécu sous le roi Amenemhat III. Sa momie reposait encore dans ses deux cercueils.

Les découvertes dues au hasard sont également fréquentes. En 1987, une équipe chargée de renforcer les colonnes de la grande cour du temple de Louksor a mis au jour une cachette contenant des statues de rois et de divinités d'une qualité artistique exceptionnelle et pour la plupart dans un excellent état de conservation.

Les sites sont donc loin d'avoir livré tous leurs secrets. L'avenir réserve encore de beaux moments aux archéologues.

Quels sont les résultats des explorations sous-marines et des fouilles des rivages ?

LONGTEMPS NÉGLIGÉS, les fonds et les rives de la mer Méditerranée et de la mer Rouge suscitent l'intérêt des archéologues depuis une vingtaine d'années. L'attention dont ils font l'objet a conduit à la création, en 1997, d'un département d'archéologie sous-marine au sein du Conseil Suprême des Antiquités de l'Égypte.

Les premières fouilles d'envergure, menées par deux missions françaises, se sont déroulées dans le grand port d'Alexandrie, à une profondeur comprise entre six et huit mètres. À l'ouest, elles ont eu lieu au pied du fort médiéval de Qatbaï, bâti à l'emplacement du phare. Elles ont permis d'identifier des blocs comme de gigantesques monolithes de granit provenant d'encadrements de porte ou de fenêtre de cette merveille du monde, achevée en 283 av. J.-C. Elles ont aussi révélé des statues, des obélisques et des fragments de colonnes.

Dans le secteur oriental du port, les recherches ont porté sur le quartier où s'élevaient jadis les palais royaux et des temples. Elles ont abouti à la première carte précise et exacte des anciens contours de la côte d'Alexandrie à cet endroit avec indication des monuments gisant au fond de l'eau.

En 2000, à la suite de quatre années de prospection géophysique dans la baie d'Aboukir, près d'Alexandrie, l'IEASM (Institut européen d'archéologie sous-marine) découvre la cité oubliée de Thonis-Héraklion. La ville engloutie, située autrefois au débouché du bras canopique (du nom de la ville de Canope) du Nil, se trouve désormais à six kilomètres et demi de la côte actuelle. Les plongeurs ont repéré le plan de la ville traversée par des canaux et identifié son port et son temple majeur dédié aux dieux Amon et Khonsou. De nombreux

objets, dont des statues, des bijoux et des pièces de monnaie, ont été exhumés. Soixante épaves de navires ont été localisées.

D'après les fouilles, la côte de cette partie du bassin méditerranéen a sombré à la fin du ^{viii}^e siècle, victime de l'action conjointe de phénomènes sismiques, de raz de marée et de la montée des eaux.

Sur la mer Rouge, à vingt-trois kilomètres au sud de Safaga, à Mersa Gawasis, une mission américano-italienne a fouillé, entre 2001 et 2011, un port qui fut en activité au Moyen Empire (2046-1710 av. J.-C.) et à la ^{xviii}^e dynastie (1540-1292 av. J.-C.). Il était relié à la vallée du Nil par un ouadi (lit d'un cours d'eau asséché). C'est de ce port, bien abrité, que partaient alors les expéditions à destination du pays de Pount, situé à quelque mille deux cents kilomètres au sud, sur la côte du Soudan et de l'Érythrée. Les archéologues ont découvert de nouveaux textes ayant trait aux expéditions. Dans six des huit galeries-entrepôts creusées dans la roche, ils ont mis au jour des vestiges de navires en acacia et en cèdre du Liban et de leur équipement : ancres, rames, gouvernail et cordages. Bâtis dans la vallée du Nil, les navires étaient assemblés sur place. Les rampes en brique crue conservées sur le site servaient sans doute à les mettre à l'eau. Des meules pour broyer le grain, de la vaisselle et des arêtes de poissons rappellent l'existence quotidienne de la communauté de marins et d'ouvriers séjournant dans le port. La céramique témoigne des relations commerciales avec Pount et d'autres rives de la mer Rouge.

Des fouilles conduites par une mission française ont débuté en 2011 au ouadi el-Jarf, un autre site portuaire de la mer Rouge, d'époque pharaonique, situé à environ cent kilomètres au sud d'Ayn Soukhna. Plus ancien que le port de Mersa Gawasis, il remonte au règne de Khéops (2590-2567 av. J.-C.). Il abrite au moins une trentaine de galeries, similaires à celles de Mersa Gawasis, et les vestiges de campements. Les navires traversaient le golfe de Suez pour se rendre dans le Sinaï dans un port aménagé en face d'el-Jarf. Les archéologues ont découvert sur le site le plus ancien lot de papyrus connu. Aux documents comptables s'ajoute le rapport d'activité d'un fonctionnaire. Ce port a rapidement cédé la place à celui d'Ayn Soukhna, plus facile d'accès à partir de Memphis, éloignée de cent vingt kilomètres. Fouillé à partir de 2001, également par une mission française, le site relie l'Égypte au Sinaï dès le début de l'Ancien Empire (2675-2200 av. J.-C.) et pendant une grande partie de

l'histoire égyptienne. Particulièrement actif au Moyen Empire, il est aussi probablement le point de départ d'expéditions vers Pount.

La découverte des ports de la mer Rouge enrichit considérablement la connaissance de la construction navale et des expéditions partant s'approvisionner en matières premières dans le Sinaï et au pays de Pount. Elle apporte aussi de nombreuses informations sur l'organisation des communautés séjournant sur cette côte hostile.

Où retrouver aujourd'hui l'Égypte ancienne ?

IL Y A ENCORE un quart de siècle, le temps semblait s'être figé depuis l'Antiquité dans de nombreux endroits d'Égypte. Ainsi, les nécropoles situées dans la région de Miniah, en Moyenne-Égypte, sur la rive est du Nil, n'étaient accessibles qu'en felouque ou avec un bac local. À Béni Hassan, par exemple, le touriste, qui n'était alors pas pressé, marchait à travers champs ou bringuebalait sur un âne avant de grimper le sentier escarpé menant à la nécropole des dignitaires. Détournant son regard du somptueux paysage qu'offraient à perte de vue le Nil, les cultures et les palmiers, il allait d'une sépulture à l'autre. À la fois ému et émerveillé, il découvrait, à la lueur de la lampe de poche qu'il avait pris la précaution d'emporter, les peintures mettant en scène le peuple au service des grands dignitaires. Aujourd'hui, la magie s'est envolée avec la construction d'un pont et d'une route et l'installation d'une cafétéria dont les haut-parleurs poursuivent impitoyablement le visiteur jusque dans les moindres recoins des tombeaux. Au moins ceux-ci bénéficient-ils désormais de l'électricité.

Où peut-on encore se rendre pour se sentir proches des pharaons ? À Guiza, dans le désert, on peut encore, au prix d'une marche dans les sables, contempler les majestueuses pyramides de Khéops, Khéphren et Mykérinos et rêver de l'époque où, encore intactes, elles faisaient la fierté des dizaines de milliers d'hommes qui les avaient bâties et de leurs descendants. En revanche, il est inutile de rechercher cette sensation au pied des pyramides alors que les chameliers et les cavaliers harcèlent impitoyablement les touristes pour les photographier sur leur monture contre espèce sonnante et trébuchante. Ou de rêver à l'époque où le nez du sphinx était encore intact au milieu de vacanciers de toutes nationalités s'interpellant

bruyamment.

Karnak ainsi que les temples d'Edfou, de Dendérah ou de Philae sont également des lieux propices à la rêverie. À condition toutefois d'échapper aux foules qui s'y pressent quand la saison touristique bat son plein. Lorsque le silence retombe dans ces grands temples chargés d'histoire, on entendrait presque le bruissement des pagnes des prêtres venus rendre le culte ou le clapotis du lac sacré fréquenté par les barques rituelles.

Loin de la vallée du Nil, du Delta et de leur agitation frénétique, ce sont finalement les oasis du désert libyque, Siwa – la plus lointaine –, Farafrah, Bahariah, Dakhla et Kharga qui conservent le rythme de vie et la nature les plus évocateurs de l'Égypte pharaonique. De nombreux monuments, souvent sobres, mais bien préservés, renforcent ce sentiment.

Quant aux sites isolés, jonchés de ruines et rarement visités, ils n'engendrent que la nostalgie pour un passé glorieux à jamais évanoui. C'est ce que l'on éprouve dans l'antique ville d'El Kab, en Haute-Égypte, dont la gigantesque muraille de brique de terre crue surgie des champs ne protège plus que des blocs de pierre épars dissimulés par les herbes hautes ou dans l'ancienne Memphis, encore admirée par les voyageurs arabes du Moyen Âge et aujourd'hui presque complètement rasée.

